



Caractères et paysages

Philarète Chasles

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE

BUE CUÉHÉOAU, 3\$.

MVVvl

Si c« livre n*est la de personne, j'en serai fâché ; s*il conirient à tout le monde , j'en serai désolé.

D^OEAOT.

CABAGTEBES ET PAYSAGES.

F^de>o^x qii) voyageDtf defNii» Dan j«i9(|u« Bqprslicka. et qui

disent :

Tout est stérile !

Sterne.

f^cm» ti'un ilillajor mantimr

Sn Angleterre-

Approches de la côte. — Les Nomades. — Aspect de It mer el du rÎTage. — Débris d*ane race d^autrefois. — Ézéchiei et m famille. -^ Les habitans. •— Points de vue delà côte. — Les ■fiaivcéi paritaîiks. — L orage. -«-Histoire de SibjUa. — La presse de matelots. — Le re|;oart

C'est un curieux spectacle et un séjour sin* gulier qu'tiQe bourgade maritime en Angleterre ;

4 SCÈNES d'un village IfARITIME

non pas une de ces cités qu'enrichit l'Océan , et qui au fracas de l'industrie active joignent les recherches dont la civilisation s'entoure dans son luxe , dans son repos; mais un de ces groupes de chaumières semées sur la côte , habitées par des pêcheurs, et qui se composent d'une vingtaine de huttes et d'une église.

Là, tout sent le goudron, la poix fumante et Teau de mer. Il faut voir ces pauvres cabanes basses, noires, quelques unes sans fenêtres; celles ci à demi enfoncées dans la vase ; d'autres pendantes sur la crête d'un roc ; d'autres alignées sur le sable dé la plage , à l'endroit précis où s'ar^ rête la marée montante. Leur seule décoration et leur tenture uniforme, ce sont des filets, de vieux paniers, des hameçons, des cordages et des lignes. On voit errer de toutes parts la jaquette bleue et le mouchoir rouge de l'homme de mer; et quand on a vécu huit jours avec cette race sauvage et forte , on sent qu'on a reculé de cinq à six cents ans dans l'histoire de l'Europe. Cette peuplade illettrée, hardie, rusée et rapace, n'est-ce pas une colonie de Normands du douzième siècle ?

Il importe peu de dire ici quel motif de santé

m'ameoa très jeune dans un de ces hameaux, situé sur Tun des points du rivage les plus éloignés de la capitale. C était pendant un de ces courts intervalles de paix que Napoléon laissait à rAngleterre , et dont elle ne profitait prudemment que pour tendre des pièges au lion , et ramasser toutes ses forces. Une lettre de recommandation m'avait été remise, à mon départ de

Londres, par M. Josiah D..., pour M. Ézéchiél F. ..., négociant, qui demeurait à un quart de mille de la mer, à environ deux portées de fusil des dernières huttes qui composaient le bourg de Dept...d. Je ne connaissais M. Josiah D... que comme un homme grave, médecin de profession, austère dans ses mœurs, attaché à ses devoirs et profondément religieux. Il m'avait conseillé quelques mois de séjour à D...d, comme recette économique pour recueillir le bénéfice des bains de mer, sans subir les énormes dépenses auxquelles sont condamnés ceux que la médecine envoie à Brighton ou à Douvres, pour affermir leur santé et alléger leur bourse. En même temps, il avait eu soin de me prévenir que la famille qui sans doute m'accueillerait sur sa recommanda^

SCENES DUN VILLAGE MARITIME

liôn se faisait remarquer par la régularité de sea habitudes, la gravité de son langage ^ et sa haine pour toutes les frivolités du monde; qu'ainsi je devais m'attendre à vivre de régime sous tous les rapports, à ne trouver là aucune des jouissances faciles, aucun des plaisirs même de rinteltigence^ nulle de ces superfluités nécessaires dont le sé^ jour des villes nous fait un besoin. Je dus prendre mon parti, et ma curiosité » avide de scènes inconnues 9 rendit ma résignation moins méritoire.

Le chemin que nous parcourûmes en appro-»

chant de D...d s'accordait parfaitement avec la vie monotone qui m'était annoncée. Une levée étroite dominait à droite et à gauche des prairies marécageuses, dont l'aspect lugubre et désolé

était surtout bizarre vers les bords de l'Océan. Là le gazon était pâle et blafard; un sédiment jaunâtre surchargeait tous les herbages ; les joncs flétris se dressaient taillés et aigus comme des épées à deux tranchans ; des fossés revêtus d'une lave noirâtre et tachetée de jaune, entrecoupaient cet espace couvert d'un foin épais, brunâtre et gras : toute la végétation semblait mé-

EN MGLETE^B]Ç. 5

taQiQrpbQ«<ie.par rinflueoce.ç^{es} e:i[^].|i|ai£^{^u}«/Sfaijia^s ejt'dun 9Çj tiTempé d'jÇ[^],u de.meix. Le brç^{^t} jioi^{^^} Uin 4es vsigiies.iiuginentai^{^d}'iajt[^]njsité[^] à fnospf[^] iqiKe aous ayançioas sur la gauche ; auapr,ès (^uf[^] digye rpcnpue ejt/çQ[^]pmbriée delimo[^] 9 ui^{^e} t.Qi[^](e était d[^]esaée.^{ur} deux p.çrç<h,ç^j que p/[^]otége^{^ie}^t à demidcs lambeaux de tQfgtes couleurs. Ua ieu 4e tourbe br-ûjai[^] àc^{^té} de la. tente ^ <>cci;p4e p£ir six à sept personnages hâves et ^ugqlièr[^]PiCiQt drapés. CetftÂt» rne[^] cQmpagnpn[^] 4[^] r(>ute me rapprirent, une de ces tribus bol[^]éniiene»' que les .actes du parlefuejji[^] ii.ayaiei;i.t pas ç^{^r} CQi^{^e} exitée*. iLe - père , cbargC* d'uj[^] fagçt , d,e hfmyteiiiivddt dans la teinte: une fen^{^me} à.dej|;nj #ue f]ej&yew[^] rougeç et.|^{^9rj}l;ant de;|a fêfe, ^novu[^] jl[^]sait UB enfant npir et ina^{^re} cprame elle^{^^} que|queclj\$tañçe , J^{^e} patri[^]jrc^{^e},. Kaï.eul 4p If r^{^ce} jioma/d^{^o} 1^{^^} ^ê^{^^} cl^{^auve}.et branlant[^],, tpujt fi;isr[^] 9;p(^ai\t dje jFrqid .spi^{^s} la brise,,çaariaç?f laissait ;|er -ioU-jibj&r sou ipentpA sur , sa pojtnuc; nqe et blaur .cfeç. ^ D^{^ux} petites fiU^{^^}, aqa[^] traits rqgM%rs|,.iai £ro»t>bv[^]az^{^a} au rçaifd pe.ifea>t et hardi, et j[^] qeiSiaïs,qja.el..8ofiffi:f:e 4» viqe déjà j5xé sur les JO7 vres, vinrent nous demander raumôue, q^{^i} leur

s SCÈNES d'un village MARITIME

fut donnée. Dans cette scène , le personnage remarquable, c'est le vieillard isolée pensif et souffrant , méprisé sans doute et maltraité par la tribu, qui le regarde comme un vil et inutile fardeau. Â le voir si profondément triste , vous eussiez <fit qu'il parcourait à la fois , par la pensée, là carrière de vice , de honte , de misère , que lui-même avait franchie , et ceUe que sa race allait courir. •

Et nous venions de Londres, immense marché, foyer de luxe et de commerce , bazar de l'Europe ! Sur notre route , nous n'avions vu que beaux gazons, molles pelouses dont te velours caresse . la vue , chaumières tapissées de chèvrefeuille et de lierre , si propres, si ornées, qu'on les prendrait pour des cabanes de fantaisie. Toutà-coup disparaissent la civilisation dans ce qu'elle a d'éclatant, l'existence rurale dans son élégance la plus gracieuse; et voici à leur place une nature marâtre , dont aucun soin ne corrige l'infécondité ; une vie sauvage , criminelle , anathème permanent , debout au milieu de la société civilisée, pour la harceler, la rançonner, et la maudire !

EN AN6UBTERR£. 9

. Nous descendîmes à la taverne de la reine Bess ou Elisabeth : en Angleterre, quel hameau sichétif n'a pas sa taverne ? Je ne me rappellerai jamais sans un mouvement de gaieté la figure de la reine , dont les yeux notaient point d'accord,[et dont le peintre du hameau avait bouleversé les traits , comme un moine du moyen âge bouleverserait les lettres d'un nom pour en faire un anagramme. Au lieu. de me rendre, après mon arrivée, chez-M.Ézéchiél F.*.^ je descendis sur la plage par une petite rue étroite , cailloutée et si rapide , que le pied trouvait à peine de quoi se fixer.

La marée, en quittant le rivage , avait laissé à sec un vaste espace de sable fin, tout étincelant de mica. Devant moi était la mer calme ; en s'égarant le long de la côte, et en quittant le petit groupe de maisons éparses autour du clocher, l'œil n'apercevait de toutes parts qu'une stérilité pittoresque et grandiose : des roches aiguës, battues par la mer, creusées par ses flots, affectant des formes insolites, audacieuses ; sur ces roches toutes blanches, quelques arbres nains, une végétation maritime revêtue de couleurs rudes et tranchantes ; la buglosse bleue , le pavot noir et le chardon giganr

10 SCÈNES DUJN VILLAGE MARITIME

tesque aux fleurs du rouge aubre et éclatant. Les cimes les plus élevées et les pentes sables se tapissaient de nuances diaprées ; vous eussiez dit une étoffe cotonneuse et chatoyante. C'étaient des couches superposées de mousses marines, dont une humidité acre se répandue dans l'air imprégné de molécules salines, favorisaient la croissance. Les seuls édifices que Ton entrevit du point où j'étais placé , la vieille église et la maison des pauvres (ancien monastère transformé en asile de charité), m'apparaissaient sous un vêtement de ces lichens séculaires , gris et pourpres, verts et bleuâtres, végétation imperceptible» mais éternelle , et dont l'aspect est si doux à l'œil , que plusieurs propriétaires de maisons de plaisance ont vainement essayé d'en contrefaire les nuances délicates, veloutées et merveilleusement fondues. Il a bien fallu que l'on renoncât à les imiter : ce sont les siècles qui les ont peintes.

Je reculai, comme par une sorte de crainte instinctive, le montrant de présenter aux nouveaux hôtes dont on m'a-

vait dépeint la sévère ..bumei#ir, ^tje mé îinis à. étudier les lieux avant de

savoir quelies figures devaient peupler ce paysage.. Dans une hutte de pauvre apparence , que protégeait l'excavation du roc, était assis un homme à la jambe de bois, revêtu de sa vieille blouse bleue , costume uniforme des matelots et des pêcheurs* Il me vit arrêté sur la rive, et vint vers moi pour m offrir ses services. Son métier est d'indiquer au petit nombre de voyageurs qui visitent son village , les divers points de la côte ; métier dont il tire évidemment peu de profit,. car sa misérable cabane renferme pour tout mobilier un hamac, un vieux coffre , une ligne à pêchej et un télescope. Il est vieux, il a servi son pays ;. il raconte ses combats; il ne se plaint point. Â coté de sa butte, il s^est fait un petit jardin, si Ion peut honorer de ce titre un espace entouré de débris de vaisseaux et de barques, où les plantes les plus communes élèvent languissamment leurs tiges mesquines et grêles. Pendant qu'il me disait les noms des bricks et des sloops de loute dimen^on et de toute forme qui se trouvaient à l'ancre , et ceux des maîtres de barques que je voyais revêt nir en forçant de rames , pour atteindre le rivage avant la nuit, j'observais au loin , sur la grève ,

SGENES DUN VILLAGE MARITIME

uèe colonne torse de vapeurs épaisses^ qui » se mêlant à la sa-
veur poignante et acre du goudron, traversait les rues du hameau
qu'elle obscurcissait , pour arriver jusqu'à nous. C'étaient des
barques sur le chantier, dont on recourbait les planches au

moyen de la fumée. Occupations ^ plaisirs, peines, souvenirs, industries, tout ici se rapportait à ce vaste Océan paisible, vrai géant endormi. Enfin , la nuit vint : je chargeai le mate* lot à la jambe de bois de me conduire chez M. Ézéchiél F.... Nous remon-tâmes ensemble la petite rue cailloutée; nous passâmes devant la reine Bess, et nous nous trouvâmes en face d'une grande maison de briques , isolée des autres maisons , et dans l'intérieur de laquelle on ne distinguait ni mouvement ni lumière.

Je frappai long-temps , et j'eus de la peine à me faire ouvrir. Tout le monde était couché dans cette maison régulière. Une grande femme vêtue de brun, et qui rattachait encore, en me parlant, les épingles de son bonnet d'étamine, après m'avoir questionné par une fenêtre , et avoir soigneusement déplacé et replacé les barricades de fer et les cadenas nombreux qui assuraient toutes

fin ANGLETERRE. 15

les avenues , me dit que la famille F.... dormait, que je remet-trais ma lettre à M. Ézéchiél F... .le lendemain m'atin , et qu'elle allait me préparer un lit. En traversant la maison , je remarquai qu'à l'intérieur elle ressemblait à un couvent séculier. Le ton de la vieille servante, une de ces femmes , tout os, dont Walter Scott fait ses Meg Merrilies, avait lui-même je ne sais quoi de solennel et de lugubre. Déjà habitué à ces mœurs anglaises , qui laissent un libre développement aux spécialités du caractère; averti d'ailleurs par M. Josiah D.... ; cet aspect puritain m'étonna peu, et je dormis paisiblement , en attendant que le soleil vînt éclairer cette famille de l'ancien monde , transplantée dans le nouveau.

J'étais loin de deviner d'une manière précise à quoi tenaient des mœurs si spéciales, dont l'énigme ne me fut expliquée que plus tard. Je me vois forcé , même avant d'énoncer un fait aussi peu probable qu'il est réel , de jeter quelques légers aperçus sur l'état moral de cette Angleterre , souvent décrite , bien peu connue.

Le trait qui caractérise le plus vivement ce pays, dont on peut dire bien du mal sans injus-

14 SCÈNES d'un VILLAGE MARITIME

tice V et beaucoup de bien sans flatterie 9, c est ujie

sav.euf d'antiquité, émanée de sa position insu*

iaire ^ et qui, pleine de .charme .pour t'ima^a-

tLon,,a.âe6 dangers réels et \$es bienfaits, hk se

Qopseryjnt. sans altération apparente les vieilles

mœui^ , les vieilles lois. La gothique et infonnè

toux de Babel ^ que les Anglais uoounejnt. . leur

^ûiiiâprûdence , ne se sôutjient que par sa vilusté.

Xa barba;Fie des coutumes légales résiste , grâce à

Jeurâge):auboa\$en6 national (i.).^Telgentilhoinnke

nampagnârdATOUB rappelle encore, par ses habitua

.éos 6t.3(ui i^oatume, sir Bû^^r de , OaserUy^ . ie

béços d'Addis^nn^ Tel quaker de la cité est le Sio\$ie

ir\i[^a% de (ftiUtéimnâ P^{nti}* Yious trouvez /du côté
 de Whitedbap^l. (o) .dea oolonies d'^{anabaptiates} ,
ⁱj, pfBmfipeu quoivèua voiriie^z bieniesâuivnè dans
 jeidtigerⁱers,[^] vont ^{voui} conduire à ces meetin[^]Sy
 (îùiiin|«*édioant[^] furieux Êtél[^]qu[^]ntcoimme Jieàn
 èa Leyde>.foudtoi[^]iiencoiie «aujourd'hui les Amir
 JiéQi[^]:es. IJc' Je , 'cè ; gamùtère si original dans ses
 j^aaⁱétpsj si f[^]wwabte . àu pinceau du. romaneiep,

(i) Ce fragment a [^]té écrit à Londres en 1819. X[^]) A rexlrémf-
 té drientaié de Londres.

si curieucc pour l'observateur. Il- faut remonter îudqu'aïlx de-
 grés les plus éminens de la société an[^]bâsev .poiur y déooUTvlr
 cette sociabilité raffinée <{ui tue Torigiéalité[^] oet afaiblissement
 de caraelève[^] cet adoucissement de toutes les aspérités qui dis-
 tinguent l'homme de son semblable. Êt[^]i[^]obmme <Diderèl<
 vous préférez - la forte enopveinbe des irîngularités individuelles,
 toutes natives, toiites rudes[^] « à là rondeur uniforme de ces ga-
 lets polis [^] que lé Hot roule sur lé rivage en lesfroissant, » allez à
 Lo[^]ndres , visitez sdrtotit les pnmnce» et récosse ; une ample
 moisson de* bizarreries humaines, d'àiitiqûités vivantes , de fan-
 taisies érij[^]ées en coutumes , de vieux usagés refigieusement ad-
 drés, saHsfera votre hùifieur.

Ici, par exénfiple, dans cette tnaison dé briques, où le sort
 m'envoyait, et où je couchais poui*ia première ioiA; prèi dé de
 petit viflagèâ peine itiiscrit silrlés cartes[^]

êtsât^mèonliinetM^etoent du dii-hénvième siècle , et saiMiâ^«'
|^<6ijt«>ètr^encbi'e ' , IHm des ph]S4iurieus fragmens dé- l'Eu-
rope ancienne que l'on puisse rêver ou imaginer. C'était im
débHs bien conservé , un des derniers restes de cette antique et
terrible nation des CavenaMers , qui

1 6 SCENES d'un VUXA€IE MARITIf E

compte autant de martyrs que de bourreaux , et qui fit TAn-
gleterre ce qu'elle est : nation toujours sévère , rigide , fière » ta-
citurne ; austère comme au temps de son pouvoir; exaltée comme
air temps de ses persécutions ; poursuivant tjCMijours de la
même haine , cent cinquante ans après sa mort,^ le roi faible ,
malheureux et fourbe qu'elle frappa; vouant une impérissable
idoltrie à ses anciens mar« tyrs ; probe dans ses transactions;
implacable dans ses souvenirs; ne mariant ses enfans que dans
ses propres rangs, et ne donnant jamais aux Philitiinê ni un fils ni
une fille ; priant tous les jours êaint Cromwell dans un oratoire
secret ; toute prête encore à combattre ie bon combat (i)> et
pleurant avec une douleur qui n'est pas sans espéiance l'époque
où les saints et les élus avaient en main l'autorité.

C'était là que m'avait jeté le hasard. Le chef de la famille puri-
taine rassemUée sous ce toit antique , Ézéchiél F. . . , dont le
nom biblique annon* çait la descendance, ^ait un homme de
quarante ans , négociant de père en fils. Il vendait du grain,

{i) Fîglit the good fight.

du houblon ^ du charbon de terre : sa probité était renommée
; riche et sobre , calme et inexorable 9 son caractère se lisait sur-
sis traits impassibles. Ayec ses six pieds de haut qu'il semblait
augmenter encore par son attitude raîde et fière , marchant d'un

pas ferm? et lent , Tair solennel , la tête élevée , les lèvres contractées, et le front pensif; dès que vous l'aviez vu, sa figure restait gravée dans votre mémoire. Pym devait avoir, au long-parlement cette physionomie. Ses phrases semées d'ancien Testament , son costume sévère , et toujours le même , complétaieal sa rosse mblapoe ou plutôt son identité avec les signataires du fameux .Coveuant Je ne me souviens.pas d'avoir entendu Ezéchiel F.... prononcer,. pendant les deux mois que Je passai près de son foyer, ni une parole condamnable ou hasardée, ni un mot échappé aux émotions de son cœur ou à la gaieté de l'esprit.

Son long regard et, sa. mine austère dominaiept toute la famille. Il parlait peu ; et tous se taisaient, et tous suivaient l'ordre de cette voix grave. *Nul ne discutait devant lui. Je l'ai vu faire

du biensan^s émotion, et.se montrer sévère ms^-^

l& SCENES d'un village MARITIME

qu'àladurèlè là plus inflexible , sans témoigner un regret. Patriarche de t*ancienne lôê dans toute sa rigueur, mais il faut le dire aussi , dans sa grandeur et sa puissance,

té ' .

La précision PhariSâïque /rèxacte observation des convenances qui dirigeaient tous les mouvemens de Ja famille /irô me promettaient point cet accueil cordial et bruyant que les peuples méridionaux font à lenr hôte. En revanche, une certaine délicatesse d'hospitalité généreuse et antique 'me laissait toute' liberté, en prouvant sa vigilante bienveillance par des actes et non par des dénionstrations: ceci me toucha vivement de la part d'une 1:ribu kî hiîstère. Je ne crus pouvoir 'mieux lui prouver ma re-

connaissaiicé qu'en me conformant, autant qu'il était en moi , à la règle qu'elle ne prétendait pas m'imposer.

On se levait à cinq heures dans toutes les saisons. Une heure se passait à prier, et (ce dont 'mon ignorance me permettait heureusement de ' m'abstenir) à murmurer sourdement ces vieilles rîmes, consacrées par les anciennes souffrances du parti : rimes fanatiques, niaises, sanglantes, enthousiastes, et auxquelles la profondeur de la

oonvictioii mêlait quelque chose <l'énergique et
.de.graad. A huit heu>res, à deux heures et àsept,
ia vaste table de noyer , noircie par le temps^, et
toujours sans nappe , se chargeait d'alimens saine,
.abondans, qui ne variaient guère. Du haut de la
maison jusqu'en bas, pas un meuble d'acajou,
pas une seule trace de ces métaux précieux et
de ces ornemens gracieux ou éclatans dont l'ha*
bitation de l'homme riche s'embellit. Partout le
chêne bronzé et le noyer-poli; de grandes chai*
ses de six pieds, au dos plat, uni et cin^, au
siège bas, toutes de bois, et i faites pour servir
de prie-dieu dans l'occasion ; une seule horloge,
Ibrt inutile d'ailleurs, car l'habitude seule eût

«servi- de clepsydre ^et de cadran à toute la fa-
 -ittiUe : pour unique V tenture , woi papier d'un gris
 ^sombre , >aans. gravures , sans bordure , sans aucun
 -embellissement profane ; enfin , toutes les abo-
 -minotionstde/'/^jè^ypl^ bannies 'avec une sévérité
 > inouïe, okême .chez les quakers : mais aussi le
 soin le pins minutieux dans l-arrangement de
 (toutes chwes ; untfaixe de propreté ,>une sorte de
 idécence lugubre, qui laissait dans l'âme uoeîm-
 { pression (Solennelle. Au fond du salon ou parloir,

!àO SCÈNES d'un VILLAGE MARITIME

situ^ au re2-de chaussée, dans un enfonceknent de la muraille
 , se. trouvaient placées symétriquement

' plusieurs tablettes 4e bois brun qui soutenaient les ustensiles
 et les vases , à thé , faits en terre

. bleue de Wedgwood. .Mes yeux se tournaient fré-

, quemment vers ce précieux cabaret de porcelaine populaire ,
 seul ornement du logis.

Il y avait huit jours que je demeurais dans la maison. Après le
 dîner de deux heures , Ézéchiél F...^, voyant mes regards fixés
 sur cet enfoncement où se trouvaient les seules traces de luxe
 mondain que j'eusse remarquées, chez mes hôtes, me prit par la .

main , et me conduisit d'un air mystérieux vers l'objet de mon involontaire attention. 11 souleva une théière , retourna le pla-

teau de bois qui la supportait , et me montra le revers de ce plateau. J'y vis un portrait en pied sur un fond noir, et d'une exécution magnifique : c'était Gromwell. C'était là cette figure carrée, puissante, austère; l'idole toujours présente de la maison où j'étais; c'était là cette tête vaste et inflexible qui usait sa patrie et la

changea. On l'avait représenté debout, la main sur la masse du parlement, le sourcil épais et

froncé, la lèvre inférieure proéminente et insultante : tel se montra le hardi Protecteur de l'Angleterre, conquise par sa ruse, quand, les larmes aux yeux , le nom du Très-Haut dans la bouche et sa courte épée dans la main , il balaya la tourbe imbecile et cauteleuse qui le gênait, mit les clefs du parlement dans sa poche , et se résigna , tout contrit , avec un profond et humble sorrow à régner seul désormais.

Un sourire grave effleura les lèvres d'Ézéchiël, que je n'ai jamais vu rire que cette fois; puis il retourna le plateau , et remplaça la théière; tout retomba dans le morne silence accoutumé. Et ne voyez pas là quelques vains et lointains souvenirs d'une gloire éteinte: Chez ces enfans de la vieille cause saillie , chez ces Trappistes du régicide , c'est une conviction qui se rattache à Moïse , et qui , si leurs générations vivent, est enracinée pour l'éternité des temps. '

- Tous les habitans de la maison s'effaçaient devant la mâle figure du père de famille , dont les paroles étaient des lois : sur lui tout se modelait.' Mistriss Sara F..... «sa compagne devant

le Seigneur,» irTappelait ainsi 5 se taisait près^

32 SCENES d'un VILLAOË MARITIME

de lui 9 et reprenait en son absence les rênes du ^ .^ gouTer-
nement. Une charité abondante et biefi ' entendue ^ une écono-
mie sans avarice , les distinguaient tous deux. Un fils, enlevé de
bonne heure par une maladie cruelle , avait laissé à la charge du
père sa femme toute jeune et trois enfans en bas âge. Ruth (ainsi
se nommait la veuve puritaine) n'avait que deux pensées : priep
le Seigneur, et élever ses enfans. C'était une beauté pâle et
blanche , Amis les veines de la-^ (Jiietle le sang circulait lente-
ment, sans impulsion et sans chaleur : d'avance elle était sainte ,
par tempérament et par goût.

La fille d'Ézéchiél F.... , Sibylla, brune aux yetix bleus, devait à
l'habitude et à l'éducation ce maintien dévot et raide, constam-
ment recommandé par son père. La nature ne l'avait pas voulu
ainsi. Sous cet air pur, pensif et solennel, un éclair furtif trahis-
sait l'ardeur secrète de Tâme , l'élan comprimé d'une vivacité im-
patiente. Asser-* vie à cette fausse vocation, elle la subissait , non
comme une tyrannie , mais comme une nécessité. Elle ne soup-
çonnait même pas qu'il pût se trouver dans sa vie quelque chose
de plus que le ménage

et la piété. Cependant , à ses habitudes acquises se me|ait en
dépit d'elle-même une vocation plus douce et plijs puissante. Je
remarquais surtout cet étrange combat des penchons naturels, et
de. la fqrte, contrainte, imposée par l'éducation, lorsqu'un jçune
homme de la même caste , Abraham. S.... , venait rendre visitç à
Ifi famille. Formaliste comme tous ceux de sa secte, vêtwt dç bou-
raçan brun pendant toute Tannée; mais beau , mais calm.e^ et,

devant à la modération et à la sobriété de sa vie la fraîcheur vive du teint le plus pur; la sérénité était peinte sur son noble visage ; vous eussiez cru voir Hampden dans sa jeunesse. Un chapeau dont les bords, larges de cinq pouces, étendaient au loin leur envergure , couvrait une forêt de beaux cheveux bruns naturellement bouclés, et voilait un regard dont la pénétration et le calme imposaient.

Il ne me fut pas difficile de pénétrer les vœux

(Je jeûne Abraham , et les secrets mouvements du cœur de la jolie Sibylla. Mais ce qui était à la fois plaisant et touchant, c'était la manière dont ces amours avançaient : gravement , posément , sans une flatterie ni une brouille, sans une piqueté-

^4 SCENES d'un village MARITIME

ni un UD raccommodement , sans un soupir, de Ta^ mant, sans une coquetterie de la maîtresse. Certes un mélange de grotesque venait se glisser dans une liaison où le fiancé ressemblait à un confesseur, et réponse à une pénitente. Eh bien, il y a quelque chose de si sérieux dans les passions vraies, et Abraham et Sibylla existaient si évidemment , si exclusivement l'un pour l'autre , que cet amour pur, grave , toujours en face de Dieu présent, cet amour qui ressemblait à l'éternité par sa profondeur et son calme, me causait une émotion invincible ; et je me sentais attendri quand Sibylla disait à Abraham qui partait : • Que le Seigneur soit avec vous! » et qu'Abraham lui répondait : • Et vous que j'aime ; qu'il vous protège sous ses ailes ! »

Cependant, au milieu de ces mœurs étranges, que le continent ne soupçonne point, et qui étaient pour moi un continuel spectacle , j'étais isolé comme l'étranger qui brise le gâteau de sel de

l'Arabe sous sa tente hospitalière. Il trouve une protection et un asile , non cette fraternité de pensées qui double la vie de l'âme , et sans laquelle il n'y a que solitude. Rien ne pouvait

EN ANGLEL-ERRE. 25

mie donner les souvenirs, les regrets', les croyances fixes de mes hôtes: nous étions liés par la bienveillance et la gratitude , non par la communauté des idées : aussi me laissèrent-ils sans peine chercher parmi les autres habitants du bourg quelque société plus conforme à des habitudes moins sévères. Hélas! j'étais fort mal tombé. Ces genslà ne vivent que de la mer^ et ne connaissent qu'elle ; ils la sillonnent, ils la moissonnent; ils recueillent ses débris. Ils sont matelots, pêcheurs, contrebandiers , corsaires , cordiers , receleurs de marchandises exportées ou importées par fraude.Si quelque navire vient' débarquer là , c'est une au-haine pour le pays. Alors ils déchargent le bâtiment , et traînent ces chariots sur les routes marécageuses , d^où les efforts des bêtes dç somme ne sauraient pas les tirer ; ils raccommodent la quille du vaisseau <}ue la vague a brisée ; ils empilent sur la rive ces monceaux triangulaires de tourbe et de coke , seule richesse native de l'endroit. Le corsaire habite une petite cabane suspendue sur un promontoire. Derrière ce roc qui avance , viennent amarrer les pinasses hollandaises frêtées de contrebande ; c'est à tra-

^6 SCENES d'un village MARITIME

vers cses laQ^es hérissées de jqdcs putrides que fuient leS'-Cheyaux avec leur qcharge illicite. Quand le temps «est mauvais , vous voyez, descendre le long des récifs blanchâtres, et rester pendant des heures entières , tout couverts d écume , cachés

entre quelques hautes herbes, des hommes qui attendent que l'Océan leur jette des débris d'hom^{*}mes ou de richesses. Us ont aperçu de loin le navire en. danger ; ils demandent aux flots une part de leur- proie. Si la mer leur envoie le corps d'un matelot anglais, ils le dépouillent , souvent ils l'achèvent , et regardent avec soin autour d'eux. , de peur qu'un autre maraudeur ne vienne partager leur hideusf[^] butin. C'est sur une côte aussi déflolée et peuplée d'habitans aussi sauvages, qu'un poète[^] anglais» qui a eu des éclairs de génie , LUlo, a placé cette scène terrible, où un pè-« cheur et sa femme égorgent, pour le dépouiller, un - matelot naufragé qui respire encore ; ils re[^] connaissent ensuite que ce cadavre est leur fib chéri, leur fils depuis long-temps perdu, la seule espérance de leur vieillesse misérable et crifninelle !

Gepeqdan la mer, que ces gens exploitent ,

et qui couvre la rive de tant de mîues faite» à leur profit, dëvore en même temps le rivage qu'ite habitent ; et souvent dans son empiétement graduel, elle entraîne le pêcheur, son pauvre toit et toute sa famille , avec le banc de sable qui les supporte. Telle est cette peuplade ; hommes aventureux, sans ambition; hardis sans mobile de gloire y féroces sans repentir. Et le roi George IY est leur roi ; et Londres est la capitale de leur pays ! A soixante lieues de la civilisation, tous les caractères des races sauvages !

Quant aux notables de l'endrpit , outre M. Ézé« chiel F. . . . , que l'on connaît déjà , je citerai l'avoué, célèbre dans le canton par ses rapines • et fort riche ; l'huissier[^] plus détesté encore : race im[^] monde , qui s'engraisse dans les fanges de cette jurisprudence , toujours prête à armer le riche contre le pauvre; le maire , corps privé de pensée, d'un embonpoint qui fait valoir

son costume de fonctionnaire public , habit brun bordé d'un galon d'argent de deux pouces ; le jeune vicaire , homme doux et aimable , se plaignant amèrement du sort , qui l'exile sur cette côte inhospitalière ; enfin le curé , infortuné vieillard, élevé à Oxford.

2 s SCÈNES d'un village MARITIBfE

excellent helléniste , et dont les longs travaux et la vertu ont obtenu pour toute récompense cette cure misérable! La dîme, son seul revenu, est une moquerie de la loi; le sol rocailleux , marécageux ou composé de sable aride, ne donne ni épis, ni vignes , ni fruits. Que je le plaignais , ce pauvre et honnête prêtre avec ses quatre filles:, belles et douces comme des anges , et toujours occupées à repousser les demandes importunes des fournisseurs mécontents, ou à calmer l'huissier, la terreur du village! Le malheureux avait soixante-cinq ans, et son rêve de gloire le soutenait encore. A la lueur d'une chandelle de jonc (i), fabriquée dans son presbytère délabré , et dont il se servait par économie, bien qu'elle fatiguât des yeux vieillies de sa clarté vacillante , il travaillait à ses notes sur la Bibliothèque de PhotiusSj notes savantes qu'il me faisait lire. Si quelque âme généreuse eût aidé ce ministre modeste, l'Angleterre eût trouvé peut-être un second Bentley, un second Porson !

(i) RttshMght, On. trempe dans le saif des morceaux de jonc qui s'en imprègnent, et brûlent lentement eu jetant une clarté pâle. Les classes pauvres, en Angleterre, font un grand usage de cet éclairage économique.

D'ailleurs cette mer si grande , si sublime m'at* tirait sans cesse vers elle , et le défaut même de société y la taciturnité de mes botes , les devoirs et les travaux des deux ministres , me re-

poussaient vers la plage , où tant de «pectacles variés .se succèdent. Là , j'admirais sur place toutes les scènes de l'Océan^ dont la richesse inépuisable a fait la fortune poétique d^ la plupart des grands écrivains de TAngleterre ; scènes que Thompson a reproduites avec une exubérance de couleurs qui éblouissent; Crabbe, avec la minutie d'un peintre de marine hollandaise ; Byron avec une hauteur et une concentration de pensées sans égales ; Southey, avec un pinceau large ^ et prodigue comme les flots même de l'Océan. Mais en dépit du génie et du talent , la réalité les dépasse toujours. Que de fois ai-je admiré , de l'une des cabanes des pêcheurs situées sur la rive ., la mer calme, grossissant par une progression, et comme une émotion lente ; son vaste sein s'enflant peu à peu , et un flot, puis un autre, venant expirer «ivec mollesse sur le i^ivage, pour se retirer ensuite en silence ! Doucement soulevés, les navires montaient par degrés, au milieu du repos uni-

30 SCENES d'i^M village MARITIME

rrersel , et je n'entendais au loin que le coup presque imperceptible de la vague , frappadt paresseusement le flanc de quoique >barque mise à r^m^re.

^Quandia nranée se<retirait, que de bizarres ' U*ésdrs épairs \$Ur le sable, et que la science ellemême CQbnaît à peiné! 'La Médue, espèce de ^^\\ée brillante qui étincelle sous l'eau comme une perle V qtri brûle celui qui la touche , et se dissmit même dans l'esprit de vin; souvent dotée 'd'ttne^beattté- de formes exquises, et plus déli- ►Mte^q^e l'oeuvre du bijoutier. Telle est la Sertul- '/tfWa,»plante qtlî respire , animal qui végète : cutrieux > paradoxe 'de <la nature, chaînon entre la sphère ^& èti^es qui vivent, et celle des êtres ^privé» de vie. 'De 'fci tige noueuse et ra-

meuse de l'arbre animé, 'onîToit sortir à'tra'vers des vési- ' et tles
transpatentes de- nombreusesigrîffes qui s'alongent pour twio-
rer ie«r proie. 'Qui ne reconmaîtrait, à ces richessers versées- sur
lemonide par i «ne main prodigue , on besoin «le beauté indé-
pendant de l'utilité même? Souvent dansées jours ieS'plus
chauds, on voj^ait s'approcher de la côte -des myriades de points
phosphoreseens , p^tés

EN ANGIETERRE. 31

par des mousses iuidrines. Je tne' plaisais à ramasser dans la
paome de ma m;iih cetffe eau froide d'où s'échappait une flamme
vive.

Mètne dans les jours de brume et de mauvais temps, il y a
quelque chose de singulièrement pitt<^resqne dans ces formes
in'déciâes des vaisseaux amarrés ; dans cet ' horizon de trois
pieds y qui Vdias eùvît^oùne saris vous empêêher d'entendre , '•et
les cris des matelots , et le bruit des 'flots qui grondent en me-
sure. Le temps ést-il décidément mauvais; l'aspect de la côle, de
terrible ou de beau qu'il était, devient sublime ; tous les oiseaux

* de mer tournoient dans la nue , rasent l'eau écumante ,
sifflent ; crient et voltigent en annonçant la tempête; des ba-
taillons de canards sauvages, formés en coin, se succèdent dans
le ciel, bien loin au-dessus de la portée du fusil. De tous les
■points du village, bn descend vers la rive; les

* hommes avec des crocs et ^des harpons ; les fem- ' mes ,
presque toutes blanches et jolies, tenant

leurs robes brunes relevées par-dessus leurs têtes

* etr guise de chaperons. Les écumeurs de la rive se glissent dans les rochers de la côte. Oui, c'est un vaisseau en danger , les signaux de dé-

Jfi SCENES J> UN VILLAGB MARITIME

tresse brilleat à sa poupe. J'ai vu, en dépit de leur rapacié in-
née , les habitants résister à leurs femmes , à leurs mères , à leurs
amantes suppliantes , et. braver tous les périls de la toumiente
pour sauver quelques passagers : la veille, ces* hommes avaient
dévalisé sans pitié un malheureux slppp hoUandai/s, et rejeté à la
mer les infortunés matelots. Dévouement, ciûme, pitié, * barbarie
mêlés et confondus !« Ah! comme le dit Shakspeare , le tissu des
vices humains est mêlé de vertus , le tissu des vertus humaines
est mêlé de crimes!»

A un mille de la côte, est un îlot de 1*ochers qui supporte un
phare ou^ maison lumi^ neuse (1). Cette sentinelle avancée de
la mer offre un beau spectacle dans Torage. En vain le flot et le
vent conjurés assiègent la tour et sa base; 1 une et l'autre sont
toujours là , montrant aux marins les écueils de la côte , et leur
tombe que l'orage entr'ouvre. On voit toujours étîncelpr cette
clarté • large étoile mouvante. A travers le rejailUssement de 1
écume et les ténèbres profondes et la foudre

Ijl) UghirBotue.

éblouissante, on la distingue encore : tournant sans cesse sur
le même point , solennelle et silencieuse , tantôt éclatante , tantôt
. pâle , tantôt ardente ; un moment affaiblie , puis étincelante :
symbole trop menteur d'une amitié fidèle h Tinfortune ; effet ad-
mirable au milieu d'une nuit orageuse et obscure , par la
constance de sa mobilité. Malgré mes fréquentes absences et mes

excursions sur le rivage , mes bons hôtes les puritains , satisfaits d'une exacte présence aux heures du repas, et d'une régularité dévotieuse, qui, chez un Français, leur semblait prodigieuse, avaient, je pense, autant d'amitié pour moi que leurs usages et leur croyance leur permettaient d'en concevoir et d'en exprimer. Abraham avait obtenu l'aveu de Sibylla et de son père ; une vapeur de félicité calme était répandue dans toute cette maison. Le jour des fèves cailles était fixé , et c'était pour moi une joie , que de prendre part à ces grandes cérémonies, Tout à-coup, la guerre s'allumant de nouveau entre les deux nations , il fallut que tous les Français quittassent le sol ennemi, ou restassent prisonniers de guerre. L'alternative ne laissait ni un doute à

former, ni un jour de réflexion. Je qu'avec

SCENES D UN VILLAGE MARITIME

)>une cette étrange famille , où j'avais vu toutes les vertus mises en pratique , et les dogmes les plus oruels professés avec zèle par des âmes innocentes. Je laissai les amas sur le point d'être unis , et le père de famille et la vieille mère y et les enfants, tous respirant une joie modérée: ce pendant ils semblaient tristes de quitter leur hôte. Eséchiel, qui n'avait pas encore prétendu me convertir et qui n'avait jamais mis (i) « n'entre pas comme les indépendans s'expriment) ^ c'est-à-dire prêché sa doctrine pour m'arracher aus: Moabites, ne put s'empêcher de me dire, en me serrant tant la main sur le rivage, que t « le monde était la fournaise où Coré , Dathan et Abiron avaient passé ; que si, faute d'avoir la Grâce, j'étais brûlé par les flammes, il fallait me souve-

nir du Seigneur; que , dans ce cas, sa maison serait pour moi , dans tous les temps , l'arche de Noé , où je pouvais venir me reposer sans crainte. «

Et ces paroles si vraies , si graves , où un intérêt si paternel se mêlait à la ferveur religieuse , sans une seule teinte d'affectation, de fanatisme ou

(i) Heldforth.

cl« Civilité vulgaire , m'allèrent au fond de l'âme.

Cependant , en 1816 , je revins à Londres , et le désir me prît de revoir le petit hameau sur les rochers, et la famille puritaine, et le portrait de Cromwell sous la théière, et mon vieux ministre anglicain; échantillons uniques, curieux objets d'étude, qui restèrent toujours dans mon 'Bouvenir , et dont la plume de Richter , de Sterne , de Nodier, ou le crayon de Chariet, auraient reproduit la bizarrerie piquante et pleine d'intérêt. •Au lieu de me rendre sur la rive comme à ma première arrivée, je me hâtai de me diriger vers la maison de briques où demeurait Ézéchiél.

Il était une heure de l'après-midi. Je frappai long-temps en vain. Tout semblait mort dans la maison. Etonné , effrayé presque , je redescendis vers la cahutte du pêcheur qui m'avait orienté pour là première fois dans ces parages. Je le trouvai occupé à raccommoder ses vieux filets , bien que l'humidité de sa triste demeure l'eût rendu presque aveugle. Je lui demandai des nouvelles de M. Ézéchiél F.... et de sa famille, dont la maison semblait déserte.

c Ah ! monsieur, me dit le vieuxmatelot , Dieu a durement agi avec eux. God has dealt rudely çvith ihem. Si votis voulez nie suivre, je vous mènerai chez leur ancienne domestique , Rachel Blount, qui demeure là-bas , dans cette cabane. Elle vous contera toute cette histoire, qu'elle sait mieux que moi; car elle la vue, elle la reedit tous les jours , et elle pleure en la racontant. <»

Je le suivis chez Rachel filou nt, la même do* mestique qui m'avait ouvert le soir de mon arrivée. Elle me reconnut, et, après les premières explications, elle me fit peu à peu le récit suivant :

« Le surlendemain de votre départ, monsieur, les fiançailles de miss Sibylla et de l'honorable jeune homme Abraham S... devaient avoir lieu ; mais Dieu visite dans sa colère les crimes des hommes : il en avait autrement décidé, et dès

le lendemain , tout était fini : il n'y avait plus

de bonheur pour la famille. D'abord une rumeur effrayante, qui se répandait de village en village ,. arriva jusqu'à nous ; les bandes de la presse balayaient tout le pays jusqu'à la côte , et enlevaient sur la route , jeunes gens , hommes mûrs , et même vieillards. Le matin, avant l'heure où

cette nouvelle parvint jusqu'à nous , M. Abraham était sorti avec sa fiancée , et se promenait avec elle sur la plage. Nous courûmes sur ses traces , sans pouvoir le trouver. Les brigands arrivèrent à l'endroit où ils étaient ; ils le saisirent; monsieur, ces ennemis de Dieu saisirent cet innocent agneau dans les bras de sa fiancée, et l'entraînèrent avec eux. En vain on les supplia de permettre au moins que le mariage des deux jeunes gens fût célébré, ils s'y refusèrent. La gloire de ces misérables et leur joie est de briser le cœur dçs familles. Abraham fut emporté en triomphe,

garrotté comme une victime, par ces mécréans, qui chantaient en l'emportant, et qui laissaient le père, la mère et la jeune fille pleurer seuls leur misère. Ce fut le lendemain , au départ du vaisseau, qu'il y eut de la douleur dans notre village! Tous les fils, les femmes, les filles , les pères sur le rivage ; et les cris d'adieux qui n'étaient pas entendus; et les mères à genoux dans le sable mouillé , tendant les bras à leurs enfans, demandant vainement qu'on leur permît de les embrasser une fois! et pas une permission accordée! pas un adieu ! non, pas un dernier coup d'œil ! Nous apercevions bien les gens du navire

SCÈNES D UN VILLAGE MARITIME

sur le pont , mais jusqu'à en distinguer aucun. Quelle cruauté ! quelle cruauté! »

La vieille femme essuyait ses larmes , et continuait à nuire avec son bon sens pathétique et populaire. « Quelle misère, monsieur, que cette Presse! n'est-ce pas une abomination devant Dieu ! On dit que ces choses doivent se faire! Se faire ! quoi! nous envoyer des démons avec leurs cris de rage , leurs insultes et leurs armes , pour déchirer tout ce que Dieu a mis d amour légitime et d'honnêtes plaisirs dans nos pauvres chaumières ! S'ils nous avaient laissé une semaine , un jour seulement , les cruels ! ma jeune maîtresse vivrait encore. Tout le monde avoue que cette presse est injuste , mauvaise et détestable ; et depuis soixante ans que j'ai l'usage de ma raison , je la vois toujours renaître à chaque guerre! pourquoi, monsieur? c'est que les hommes puissans n'ont

pas la crainte de Dieu devant les yeux , ni l'amour de leurs semblables dans le cœur ! /

» Enfin Abraham S... partit avec ses conipa-* gnons d'infortune , et Sibylla apprit que le jeune homme avait été tué à la Corogne. Depuis ce temps^ on ne l'a janoi^is vue «ourire; sa tête s'égara; elle

EN ANGLETERRE, Sg

parlait tout seule; elle était toujours douce, pensive^ supportait patiemment la vie, priait encore; mais ce n'était plus elle. Alors vint la faute du père, qui, voyant sa fille avancer en âge, et survivre à sa peine, voulut la marier. Elle refusa doucement: et sa mère et toute sa famille supplièrent Ézéchiël de laisser en paix la malheureuse enfant. Mais la loi sacrée l'ordonnait : Croie*- \$ez et multipliez , a dû le Seigneur» Ézéchiël le voulut: un prédicateur de l^a bonne cause fut choisi pour* époux de Sibylla , et le jour de la cérémonie fixé. Ak>r5 , monsieur, alors la raison de ma jeune maîtresse, qui, depuis le départ de son fiancé, n'avMt jamais été bien forte , se perdit entièrement, et dans une nuit d'orage , trois jours avant la cé-^ péaionie , elle se jeta de ce rocher dans la mer.

» Le corps nous revint tout enveloppé de mousses noires, et fut rejeté sur le sable. Désola* tion, monsieur! La mère mourut. Le père, qui dit que la main de Dieu est sur lui , s'est renfermé dans sa maison , d'où il n'est pas sorti depuis cette époque. Il y vit misérablement de ce que lui-même cueille et récolte. Il m'a renvoyée , moi , sa fidèle ^ervaote. Et je pense, monsieur, qu'il mourra^

40 SCÈNES d'un village MARITIME

sans ouvrir la porte à laquelle vous avez vagement frappé! »

Ainsi , dans cet humble hameau maritime , » e[^] taient révélés à nia pensée de tragiques leçons ^ et une précieuse ruine du temps passé, et les dou'leiirs, et les vices» et lesdévouemens dont lliomme est capable. Cruauté politique de la presse ; inflexibilité du Puritain, assassin de sa fille; et cette petite région sauvage, ignorée, curieuse dans sa stérilité , rien ne s'effaçait de ' mon esprit. Je vis quel intérêt profond s'attache à tout ce qui caractérise rhoianité , sous la pourpre et sous le haillon. J'appris à ne point mépriser ces nuances et ces détails que l'on dédaigne faute de les voirj et qui nous instruisent mieux sur là nature de rhomïne , que les spéculations les plus hautes. En effet, les généralités nous abusent, leur vaste, horizon efface les contours et confond les objets; en étendant la portée de l'esprit, elles l'empêchent d'apercevoir le réel. De là cette monotonie de

EN ANGLEÏËRR£. 4[^]

l'histoire, et ce désappointement qu'on éprouve en lisant des récits de voyages. Annalistes et voyageurs n'ont guère qu'une seule teinte pour chaque peuple 9 tandis que la vie , le charme , l'âme de ce monde , consistent dans l'infinie variété des teintes , dans l'immense diversité de leurs combinaisonSé

Ouvrez les historiens anglais; ne diriez-vous pas que la Grande-Bretagne , du temps de Robin Hood, \9i joyeuse éin-gleterre (i) ne fasse qu'un avec la république de Cromwell ,

Lorsqu'à poings fermés , sur la chaire , Les prêtres battaient le tambour (i).

Ne croyez-vous pas que cette dernière se confond avec l'Angleterre industrielle et conquérante du dix-neuvième siècle ? Les voyageurs ne nous offrent-ils pas toujours les capitales comme types et modèles des populations les plus contraires ? Au milieu de cette homogénéité de surface , et de cette similitude factice, cherchez la vérité. Oui, tout varie, les nuances sont tout, dans la

(i) Merry Engiand.

(s) Uudibras.

42 SCENES d'un VILLAGE HARIT. EN ANGLET.

vie des peuples , dans la vie de l'homme , dans la tête du monde. On les néglige; c'est là le grand mensonge des voyages , des romans , de l'histoire.

Et n'est-ce pas dur (an-|) pour lui (O.

Man , thou pendulum betmixt a smile and a Uar,

Homme !... goutte d'eau suspendue entre une larme et un sourire!

Bybon.

SI

Le Ménage de Jean-Paul.

Voici une grande salle enfumée ; vous la prendriez pour une halle que les marchands ont abandonnée.

{i) Jean^Paul-Prédérie Riciher , écrîTain allemand, surnom-
mé * rUnîque , » Dtr Einzige,

donnée. Au centre est un vaste poêle , avec deux niches propres à s'asseoir en hiver, pour y fumer, y sommeiller ou y rêver. Tout vous rappelle les intérieurs de Stein. Les solives noires sillonnent le plafond jaune. Des pigeons domestiques voltigent çà et là , en murmurant leur roucouleme;it mélancolique. Une vieille femme, armée de ses lunettes, tricote des bas auprès du poêle : une jeune femme fait la cuisine près de la grande fenêtre à gauche ; le cliquetis des ustensiles de ménage se mêle , sans s accorder, avec la voix sourde et monotone des pigeons qui ramassent , en caquetant, leur grain sur le carreau. Il y a une petite table de bois blanc vers la droite , et un large coffre de chêne tout à côté.

L'homme assis à cette petite table , c'est Jean- Paul-Frédéric Richter, génie admirable , un Sterne si vous voulez , un Rabelais s'il vous plaît encore , quelque chose de plus pu de moins que tout cela , le plus original des écrivains modernes. Il est enveloppé d'une grosse redingote dont la boutonnière est ornée d'une fleur des champs. Observez ses traits, c'est une étude physiognomonique curieuse: rien ne s'y accorde ; ils sont gigantesques et irrégu-

Jiers ; le feu jaillit de ses yeux mal fendus ; et sur cette figuré osseuse , vous trouvez un mélange de bonhomie et de fougue. Il tire à chaque instant du coffre ouvert à ses pieds de petits morceaux de papier , qu'il arrange et rattache bout à bout : citations /rêveries , extraits , recherches d érudition, rognures, recoupes , amalgame de toutes les études, fragmens de miUe couleurs, arlequinade savante , mystique, rêveuse , cynique, mélanco^lique.

C'est ainsi qu'il compose ses ouvrages! Et ses ouvrages ne seront pas oubliés.

Les Allemands l'ont surnommé l'unique, Jean- Paul Der Einzige.

Ils ont eu raison. Son isolement est tel que, dans toutes les langues de l'Europe, pas une traduction de ses œuvres n'a été tentée. Madame de Staël a esquissé son portrait littéraire; on y remarque plus d'éclat que de fidélité. Lui-même s'en est plaint avec assez d'amertume. « Ah! madame, s'écrie-t-il avec une bonhomie railleuse, laissez-moi barbare; vous me faites trop beau! » Un fragment traduit par elle, et qui se trouve dans l'Allemagne; un petit recueil de pensées publiées à Paris; quelques fragments insérés dans

la Revue de Paris; voilà tout ce que l'on connaît en France de Jean-Paul-Frédéric Richter, auteur de soixante volumes qui étincellent de génie. Les traducteurs ont reculé devant ce phénomène complexe. Jamais on ne vit style pareil. C'est un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sous-entendus; un carnaval de la pensée et du langage; une population, de mots nouveaux qui viennent sous le bon plaisir de l'auteur, prendre droit de bourgeoisie dans les discours des périodes de trois pages, composées de cent phrases singulièrement juxtaposées, et se heurtant sans se clarifier; images sur images, empruntées aux arts, aux métiers, à l'érudition la plus obscure. Dans le labyrinthe sans point de fil d'Ariane pour vous guider; une géographie toute nouvelle; des villes qui n'ont existé nulle part; Haarlem, Scheerem, Blinloch, Flachsenburg; un lexique, une grammaire, une esthétique imaginaires; des princes dont on n'a jamais entendu parler, et qui viennent, comme dit Molière, montrer le bout de leur nez on ne

48ait ponrquoi ; des conseillers d'État qui arrivent on ne sait d'où , et se laissent patiemment railler ; le tout curieusement entrelacé , bardé de

citations, d'interjections , d'exclamations, de calembourgs, de pigrammes, mêlé d élans inattendus, de scènes pathétiques, de feuilles blanches , de digressions qui s'enflent démesurément, d'épisodes qui envahissent le sujet. Jean-Paul ne procède que par dissonances^ Il ne sait ou ne veut point les sauver. Avant de le traduire, force est de le comprendre, et ce n'est pas le plus facile. Ce philosophe, ce poète, ce bouffon , ce moraliste , dont le génie est un hiéroglyphe confus et continuél , nous essaierons de pénétrer dans sa pensée, de lui demander ses secrets. Nous extrairons de ses œuvres nombreuses tout ce qui peut faciliter la connaissance d'un si bizarre auteur: Titan de la plaisanterie et Rabelais de la métaphysique. On verra combien de sensibilité , de tendresse , de grâce , de profondeur , se cache sous ses arabesques extravagans. On reconnaîtra dans la tumultueuse farce de ses ouvrages, une bienveillance universelle, un amour sincère des hommes > une éloquence forte et sympathique , une poésie touchante. Aumilieu de la brume épaisse qui recouvre tous ses écrits, au sein de leur confuse ardeur, parmi les longs éclats de rire dont

iisretentissent, on trouvera des passages d'un goût inexprimable , et Ton s'étonnera , comme si une

fée délicate vous apparaissait dans la caverne en-^ fumée du cyclope. Alors on s'expliquera peut-être l'énigme que présente un écrivain si célèbre et si inconnu , si volumineux et si peu lu ; génie tout germanique, et recouvert, pour les autres nations, d'un triple voile; le seul écrivain original qui , à force de l'être , n'ait

trouvé ni imitateur dans sa propre langue , ni traducteur chez les
au^ très peuples,

SE

Sicbenkaese.

Il y a , dans la longue liste de ses romans , un ouvrage plus
naïvement bourgeois que tous leè autres, et, de tous, le moins dif-
ficile à comprendre : c'est Siebenköese.

Un jeune Allemand pauvre a épousé une jeune fille belle, ai-
mable, innocente, véritable Allemande de la classe bourgeoise,
ménagère habile , patiente , modeste ; sa tête est vide ; son igno-
rance complète , et sa sensibilité presque animale . L'auteur fait
contraster avec une admirable vérité les vues étroites de Lenette
(c'est le nom de la femme], et le génie, l'érudition, l'enthousiasme
dont il dote le mari. Il nous montre ce tourment de toutes les mi-
nutes qui s'empare de vous quand nulle sympathie d'intelligence
ne vous attache à celle que votre cœur aime. Il prouve combien
est fatale au bonheur cette dissonance établie par l'éducation
entre la destinée de l'homme et celle de la femme. Il peint avec
une minutie et une vérité dignes de Teniers la femme vulgaire al-
liée au poète exalté, l'incurable niaiserie d'un esprit obtus venant
interrompre les rêveries du penseur-artiste ; enfin (supplice éter-
nel!) la machinale économie d'un ménage sans élégance et sans
grâce. En France , ce ne seraient point de telles leçons qu'il fau-
drait à nos mœurs; en Allemagne , où l'on ne demande guère aux
femmes que les qualités d'une domestique fidèle , T'élégie

Satire de Richter était d'une profonde moralité et d'un intérêt puissant.

" Il y avait dans l'âme de sa femme, dit Jean- Paul, un triste vide ; une tache comme une cicatrice sur un beau visage : et il ne cessait d'y songer; il se perdait dans cette contemplation. Jamais il n'avait pu exalter cette pensée traînante , l'arracher à la terre, l'échauffer d'enthousiasme. Vous eussiez vu Lenette compter les heures que sonnait l'horloge , dans l'intervalle de ses baisers , interrompre un récit plein d'intérêt pour aller écumer le pot, et y courir les yeux pleins de grosses larmes sollicitées par cette narration pathétique. Pauvre homme ! il l'entendait, dans la chambre voisine, marmoter de vieux psaumes d'une voix aiguë , et , au milieu du vers , s'arrêter pour dire:

* Gomment dînez-vous aujourd'hui ? »

» Voici un fait dont il n'a pu chasser le pénible souvenir. Certain jour qu'il était plus éloquent et plus poétique qu'à l'ordinaire, Lenette, les yeux fixés sur la terre , l'écoutait : elle lui dit :

« Demain matin , avant de sortir, vous attendez* »

SUR JEAN-PAUL. 51

» dire2f , s'il ivous plaît, que j'aie raccommo2é vos » bas, qui sont troués. »

» L'auteur de cette histoire atteste que plus d'une fois des interruptions semblables l'ont ré-^ duît à un état de véritable désespoir. Quoi ! au milieu de nuages sublimes, dans le sanctuaire de la métaphysique la plus élevée , on viendra vous jeter vos bas à la tête ! Je ne demanderais pas qu'une femme me suivît dans mon char magique et lointain, mais au moins la terre

fleurie et le ciel étoilé ne fussent pas muets pour elle ; qu'elle vît dans l'univers autre chose que la cuisine , la chambre des enfans, et la salle de bal; que son cœur pieux et tendre , sa sensibilité vive et éclairée, améliorassent l'homme auquel sa destinée serait unie. Voilà ce que l'auteur de cette histoire désire ; et rien de plus. «

Simple et admirable roman, dont voici quelques pages. Firmian désespéré s'abandonne à une mélancolie ironique. Cette ironie éclate surtout dans une scène de cimetière, aussi éloquente qu'étrange.

« Us sortirent. Le ciel était sans nuage. An-des-

5^e ETUDES

Sous des étroites ruelles de la petite ville , on voyait s'arrondir et s'étendre l'éther bleu de la cité divine, illuminée, par tous les soleils semés dans le nocturne amphithéâtre ; routes lumineuses, mosaïque d'étoiles , caractères mystérieux qui traçaient le nom du Très-Haut sur la voûte du grand temple. Oui , toutes les fêtes devraient se terminer par une visite aux champs nocturnes^ couronnés par ce sanctuaire. C'est là qu'après les plaisirs terrestres il faudrait aller rafraîchir son âme en présence de Dieu, y puiser le calme, et boire avec délices le vent de la nuit.

- Us errèrent à travers la campagne ; la brise d'automne , ce souffle qui ressemble au vent léger du printemps, les animait et leur donnait une vigueur nouvelle. Toute la nature promettait un hiver tempéré, un de ces légers hivers, bénis du pauvre , qui peut alors , sans frissonner de froid , passer toute la saison des neiges; maudits par les riches, que la clémence de la nature prive de leurs parties de traîneaux et de leurs sorbets pour l'été.

à Les deux hommes commencèrent de graves discours, inspirés par l'aspect sublime de la nuit. Lenette se taisait et pensait qu'il faisait froid.

- Voyez Jà-bas , dit Firmian , ces villages entassés; qu'ils semblent chétifset misérables! Ainsi est notre globe aux yeux d'intelligences plus élevées: une balle que des enfans se renvoient , une bille dont ils se jouent. Le maître fait tourner la balle entre ses doigts, et la leur explique. Pour nous, ce petit globe, c'est un monde. Nous mettons autant de temps à voyager d'une bourgade à l'autre qu'une mite à voyager sur la carte.

» — Peut-être , interrompit l'ami , d'autres mondes sont-ils encore plus petits. Lé nôtre ne saurait être sans importance : Jém»est mort pour lui. 9

» Cette remarque fit couler dans le cœur de Lenette une naïve consolation. Firmian répondit seulement :

«'Christ est mort pour les habitans de la terre , non pour la terre, et quiconque a souffert pour les hommes s'est associé au Rédempteur. Il les prend par la main, et leur dit : Viens! toi aussi tu as souffert sous la croix. »

- Lenette craignît que son mari ne fût un athée, ou tout au moins un philosophe. Firmian les conduisit tous deux, à travers des sentiers tortueux,

r)4 ÉTUDES

jusqu'au cimetière ; mais à la porte il s'arrêta , tout entier à ses rêveries philosophiques, et les yeux mouillés de pleurs.

« Oui (s'écria-t-il , donnant un libre cours à ses méditations), oui, la nuit est bonne; en partageant notre existence, elle seule nous empêche de succomber à l'ardeur de nos pensées. L'homme est comme une horloge; il se briserait sous la main violente qui voudrait exagérer son action , quand, toute la chaîne s'est enroulée autour de l'axe. Cette mort qu'où nomme sommeil nous protège seule contre l'éclat toujours croissant d'une seule idée, contre la fièvre de nos désirs , contre l'afflux vé-

bernent de nos pensées. Elle place entre nos journées brûlantes le même intervalle obscur qui sépare les planètes. L'éternité nous accablerait; la continuité nous tuerait ; nous avons la mort pour nous consoler de la vie , pour nous aider à recommencer une vie nouvelle ; nous avons la nuit pour jouir du repos, au sein de cette vie même que suivra un autre sommeil. »

» H ouvrit la petite porte de la haie, qui cria en lui livrant passage; des versets pieux, souvenir de mort y y étaient inscrits. Ils se dirigèrent du

côté des grands tombeaux, qui environnent l'église comme un rempart : là plus d'une pierre sépulcrale se tenait debout sur les cadavres. Plus loin, de simples dalles étaient étendues sur les restes du pauvre , trappes qui conduisaient au royaume des morts.

» Firmian ramassa un crâne par terre, et regardant à travers les deux ouvertures qui lui avaient servi d'yeux , il se plut à observer l'intérieur du palais ruiné , habitation de l'esprit disparu. L'église était ouverte ; il y entra, et montant dans la chaire vide, sur laquelle il déposa ce débris humain :

« Voilà , dit-il , ce qu'a minuit sonnait un prédicateur devrait apporter ici , au lieu de la Bible et du sablier. Voilà ce qui devrait lui servir de texte. L'identité de cette tête nue avec les têtes qui ne sont point encore dépouillées de leur parure les instruirait assez; et, si l'on veut, que l'on détache mon crâne après ma mort , j'y consens. Qu'on en fasse le chapiteau funèbre d'un des piliers de l'église. Les hommes lèveront les yeux vers ce mémorandum redoutable : « Voilà, » leur dira-t-il , comment nous sommes , durant

» cette vie, suspendus entre le ciel et le tombeau ! » » Lenette se épouvantait de ces paroles ; elle tremblait de cette ironie , près des tombes , près du domaine des esprits... Mavis, voyez-vous! ce n'était qu'une exaltation déguisée. <r Ah! s'écria-t-il tout-à-coup, quelque chose au-dessus de nous, qui s'étend , s'élève et nous regarde ! »

» Ce n'était rien... un nuage chassé par le vent, et suspendu dans le ciel sous la forme d'une bière. Le centre en était blanc ; vous eussiez dit un corps étendu dans son dernier lit ; au centre brillait une étoile, comme une fleur blanche sur le sein de la fiancée. «

Une promenade dans les caveaux d'une église gothique, mérite d'être citée.

Le grand Organiste me conduisait à travers la cathédrale gothique. Ses vieilles dalles étaient jonchées de roses fanées, de feuilles sèches, de bouquets flétris, débris que les paysans y avaient laissés en venant à vêpres, le dimanche soir. Je croyais voir l'emblème de la belle saison qui se flétrit comme ses fleurs , et des joies humaines qui finissent de même. Je pensais à ces

jeunes villageois, plus frais que leurs roses. J'eusse Tolontiers ramassé ces cadavres de fleurs pour essayer de les ranimer. L'organiste me regardait d'un air ennuyé; il prit un balai, et repoussa tout cela bien loin de nous. »

or Nous descendîmes dans les caveaux , et nous foulâmes aux pieds, comme si nous eussions été la Mort, chevaliers et barons, ensevelis dans leur corselet d'acier, côte à côte avec leurs damoises en prières. Alors je me mis à penser profondément, et sans tristesse, aux vieux temps du catholicisme, dont cet endroit avait été la tribune et le théâtre. Une église catholique où le service est célébré m'opresse; image trop vivante des sombres années du moyen-âge. Mais dans une église solitaire, le souvenir lointain de ces mœurs me plaît. Je deviens indulgent, et j'aime à me représenter combien de cœurs palpitans de l'ardeur de la fièvre sont venus se rafraîchir ici, que de soupirs sincères, que de prières s'exhalèrent sous ces voûtes. Je pense à ces pauvres êtres humains ensevelis sous le capuce du moine. Sans doute ils ne contemplèrent point , ils ne connu-

rerit pas la vérité éternelle, éclatante; ils lentrevirent dans son reflet , à travers Tombre épaisse. Eh bien ! c'est encore quelque chose. J\ aimezvous pas mieux cent fois vivre sous la brume obscure de la superstition que dans cette atmosphère raréfiée par un scepticisme qui dessèche tout? Là on ne respire plus: on expire; et, dans ses convulsives inquiétudes , l'âme s'agite en vain pour retrouver la vie. »

< Qu'afait notre siècle? il a critiqué des erreurs^ sans en détruire les causes morales. Ceux qui nous ont fait subir l'opération

de la cataracte , au lieu d'enlever le voile qui couvrait nos yeux , se sont contentés de le repousser sans l'extirper. »

Mieux que Sterne , Jean-Paul a étudié avec profondeur le caractère et la destinée des femmes. Destinée étrange et mystérieuse ! si faibles et si puissantes! si brillantes et si frêles! si rayonnantes de parure , de grâce, de gaieté , et si malheureuses après tout!

« Vous voyez sourire une femme, dit Jean-Paul:

SDII JEAN-PAUL. 59

ne vous fiez pas à ce sourire; il vous trompe. Elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent muettes; elles cachent le désespoir sous la gaieté; elles se flétrissent en se jouant. L'œil étincelle de joie , le bon mot est sur les lèvres; et elles fuient dans quelque coin, où elles peuvent enfin, seules, livrer passage aux larmes qui les étouffent. O jours de folie payés par des nuits de sanglots! comme on voit succéder des torrens de pluie à un jour d'une sérénité sans égale, présage certain de Torage qui se formait! »

Le même sentiment de commisération pour les

femmes respire dans un morceau plus touchant encore. L'auteur accompagne dans sa route une jeune fiancée qui va trouver la famille de son mari.

« Nous partîmes à l'instant même, et je m'assis en face d'elle. Derrière nous s'élevaient les verdoyantes montagnes des enfans d'Israël, et devant nous la terre très aimée de Bayreuth et ses deux plaines. Moi et le soleil nous regardions en même temps la

jeune fille ; nous projetions sur elle des rayons doués de la même chaleur. Cette jeune

60 ÉTUDES

figure paisible me causait des émotions tristes» Pourquoi?

» C'est que je réfléchissais à cette loterie matrimoniale où les jeunes filles choisissent un maître, à une époque où leur cœur a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. Dans le vide de leur âme brûle une flamme sans objet, comme dans les temples des vestales brûlait la flamme du sacrifice, sans image de divinité. L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait l'autel, et le sacrifice s'accomplissait. Je pensais que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, flétrie par la dure main des hommes, comme ces faibles grains que l'on froisse rudement entre ses doigts. Je songeais au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la comparais, elle et la plupart des fiancées, à ces enfans que le Garofalo aime à placer dans ses tableaux : ils sont endormis ; sur leur tête un ange suspend une couronne d'épines. La couronne d'épines^ c'est le mariage: dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces pensées, et ce n'étaient pas elles qui causaient mon attendrissement. Tou-

SUR JEAN-PAUL. GI

tefs les fois que mes regards se fixaient sur cette figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de m'écrier : Oh ! ne sois point si gaie, malheureuse victime, ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu ignores) de jouissances délicates et pures, il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gra-

cieux et plus heureux que ceux qui naissent sur Toreiller domestique. » Tu ignores, aimable fille, que celte fleur de ta jeunesse odorante va devenir un grossier calice, où rhomme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible ni une tête forte et lucide; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas; et si ta langue paralysée le laisse en repos , il bénira son sort. Cette voûte immense et éternelle , cette éloquente arche de l'empyrée , cet univers sublime se rétréciront à tes yeux , et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit : tu n'y verras plus que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois , dans les beaux jours, un salon de visite. Pour toi, le soleil ne sera plus qu'une énorme balle suspen-

due sur ta tête eu guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces globes de cristal dont le cor-donnier se sert la nuit, et que les nuages portent comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t offrira pour image pittoresque que quelquesendroitsgueablesoù tu iras laver ton linge. Bon Dieu ! le Rhin transformé en un chaudron de lessive ! Ah ! l'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir de harengs-saurs. Dans Timmense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à un seul ouvrage, YAlmanach pour la présente année ; et, grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curiosité, excepté peut-être la liste des étrangers qui sont venus , le passeport en main , loger à rhôtel voisin. Enfin si jamais tu penses au Génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras sans doute comme un peu plus sage que monsieur ton mari , et voilà tout. Ainsi le veut ton état de femme , comme le disent les philosophes, ton nexus cosmologique.

w Tu étais née pour quelque chose de mieux; mais comment pourrais-tu l'obtenir? Ton pauvre époux

îi est pas en état de te donner un autre sort ; et la société ne lui permet pas de te traiter autrement. La mort viendra te surprendre quand les années auront feuille à feuille détruit ta sensibilité ; et les germes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos, quand lu seras enfin transportée sous un ciel plus favorable.

» Vous vous étonnez de ma tristesse ? Ne vois-je pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes , dès qu'elles viennent habiter un corps féminin? »

Quelle profonde et délicate sensibilité, sous toute cette bizarrerie ! Ce qu'il y a de plus grotesque et de plus délicat s'est accouplé dans cette tête humaine. Continuons.

«Je prenais des notes: j'écrivais, j'écrivais toujours, et mes regards s'obscurcissaient. Le soleil , dans sa profondeur lumineuse , me frappait par derrière, et mes yeux mouillés de larmes ne pouvaient plus rien distinguer. Bonne fille! tu ne savais pas d'où venaient mes larmes, et tu pleurais de me voir pleurer.

» Nous descendions des hauteurs escarpées de Bindloch y et à mesure que nous nous plongeons dans cette profondeur, elle nous dérobait Téclat joyeux dont palpitait le soleil , et bientôt sept heures sonnèrent, et la lumière argentée dont le vaste ciel rayonnait disparut, comme dans les Tentes publiques de Lunenburg et de Brème le marteau du vendeur éteint la lumière quand vient le moment fatal.

» Le monde reposait. Sur la montagne apparaissait la lune , semblable à la coupe d'un lis qui ne s'est pas encore épanoui. J'avais achevé d'écrire. Nous étions au bas de la montagne ; je dis à la fiancée que j'allais descendre de la voiture, et que je lui lirais quelque chose si elle voulait m'accompagner; car le bruit des roues nous assourdissait de son roulement monotone.

» Nous mimes pied à terre non loin d'une vieille colonne, auprès de laquelle je n'ai jamais passé sans soupirer. C'est une colonne érigée à la Mort. Devant elle je pense à cette destinée qui nous saisit et nous entraîne , pauvres vermisseaux humains, qui nous secoue et nous meurtrit comme la main des géans secouait Gulliver. Il me semble

SUR IEAN-PAUL. 65

que cette colonne eat un Hermès antique, une statue de Mnémosyne , placée là par le sort lui-même y afin de réveiller dans le cœur oublieux de l'homme un souvenir de la puissance du hasard. Pauline ne se doutait pas que ce monument existât.

» Je Vj conduisis; et le lui montrant du doigt, je lui expliquai les figures qui se trouvaient sculptées sur le pilastre. On voyait une roue de chariot passer sur le corps d'une jeune fille, au visage doux et charmant , mais toute meurtrie parla roue inhumaine. Yoïci l'histoire j:

9 Les gens des viHages voisins racontent qu'un jour une jeune fiancée, qui allait chercher son fiancé, se trouvant dans la diligence publique, fut entraînée par les chevaux effarouchés dans le précipice de Bindloch , et que , sous les yeux de son malheureux amant , elle rendit l'âme , cette âme pleine d'espérances et si cruellement déçue !

« Les vapeurs du soir obscurcissaient déjà le disque de la lune , et Pauline avait peine à discerner les détails de cette sculpture consacrée au malheur d'autrefois ; mais son cœur tendre fut frappé, et la similitude de sa position se joignait à un souvenir si

touchant. Elle donna une tarme à cette sœur inconnue que le destin avait brisée en ce Ken. Déjà les os-^ semens de la jeime fiancée étaient dev^aos poussière. Le calice des fleurs renfermait une partie de ces cendres transformées en pollen odorant ; cette poussière qui nous environnait, ces ossemens devenus cendrés , avaient perdu leur forme avant que l'âme qui les avait animés eut , du milieu de son voyage vers Té terni té, jeté un dernier regard sur le corps , son ancien asile. Ce fut là , près de ce moiiment de souffrance , sous la voûte immense du ciel nocturne , que je lus à Pauline une poétique ébauche ; je Tadresse à toutes ses sœurs , et je Toffre à leur âme , etc. , etc. »

Telle est la bizarre mais frappante éloquence de cet étrange génie. L'unité manque à toutes ses compositions; inférieur, comme artiste, à Shakspeare, slirtoit à Cervantes, peut-être supérieur à Sterne , il a trouvé comme eux le point de jonction où la douleur et la gaieté , le pathétique et le comique se fondent.

Voici un dernier fragment de Siebenkœie; il renferme toute la pensée de l'ouvrage , et sa forme

Tulgaire ea accroît l'effet paissant. Le mari-poète est las de sa ménagère sans génie. Il expire sous le poids de cette union sans accord.

« Une mort intellectuelle saisit le jeune bomnte ; il s'assit dans le vieux fauteuil et couvrit ses yeux de ses mains. II vit se soulever cette brume qui nous cache Tavenir ; à ses regards se ré-

véla sa vie future 9 vaste espace aride , couvert de cendres et des débris de feux éteints ; perspective désolée, jonchée de feuillages jaunis, de rameaux desséchés et d'ossemens qui blanchissent sur le sable. Il reconnut que l'abime entre son cœur et celui de ^ Lenette irait toujours se creusant ; il le reconnut avec un désespoir profond, avec une netteté désolante. Jamais tu ne peux revenir, ancien amour, amour si pur et si beau. Lenette ne quittera jamais son obstination , sa froide réserve, ses habitudes étroites. Son cœur est à jamais frappé de >mort , sa tête est fermée à jamais à toute pensée; elle est destinée à ne le comprendre jamais, à ne jamais l'aimer. La froideur du jeune homme pour elle devenait de jour en jour plus amère ; il jetait un regard sans espoir sur cette série interminable de silencieuses journées, remplies

ÇS ETUDES

de soupirs étouffés et de muettes accusations.

» Lenette était assise et continuait de travailler sans rien dire. Son cœur blessé reculait devant les regards et les paroles, comme on se garantirait de l'atteinte des vents froids et glacés. La nuit tombait; elle n'alla pas chercher de lumière , elle aimait mieux l'obscurité.

» Alors on entendit tout-à-coup un musicien errant s'accompagner avec la harpe pendant que son enfant jouait de la flûte. Ce concert avait lieu sous la fenêtre de nos amis.

» Leurs cœurs étaient pleins et serrés; l'harmonie vint à frapper comme de mille piqûres. Jamais notre âme ne parle plus haut que lorsque la musique l'éveille; rossignol, qui ne chante jamais mieux qu'auprès d'un écho sonore. Ah! que d'anciennes espérances surgirent tout-à-coup ! combien de souvenirs il retrou-

va quand les arpèges de la harpe rappelèrent les temps passés à sa mémoire! il se revoyait jeune, plein de désirs, confiant en l'avenir, cherchant un cœur f^it pour l'aimer, un esprit fait pour le comprendre. Il ressemblait au voyageur qui, du sommet de la montagne aride, jette les yeux sur l'Arcadie

ombragée, profonde, verdoyante, qu'il a quittée pour n'y plus revenir. Joies perdues! promesses menteuses! que de désappointemens! Où est celle qui devait lui payer son amour par du bonheur?

»/# ne l'ai point trouvée! Ces mots retentissaient comme une dissonance au milieu de la mélodie. Ses pareus bien-aimés, les bocages de la maison maternelle reparaissaient à ses yeux; 4a musique les évoquait, ainsi que les amis et les affections de son premier âge... Et maintenant pas une âme pour l'entendre, pas un être qui l'aime! Son courage fut vaincu ; il tomba étendu sur la terre* comme s'il eût voulu y descendre et s'y perdre. Rien ne pouvait soulager sa douleur.

• Les musiciens se turent. Cett^pause solennelle augmenta son émotion ; il s'approcha de Lenette, et d'une voix tremblante il lui dit : Allez donner cela aux musiciens. A peine les derniers mots furent intelligibles. La clarté des bougies de la maison située en face frappait le visage de Lenette ; elle avait, à son approche , affecté d'essuyer la vitre que soii haleine avait ternie. Il s'aperçut que des torrens de larmes muettes s'échappaient de ses yeux.

» Leneiie , dit-il plus doucement , je vous en prie, portez-tear cela, ils vont s'en aller.

» Elle prit la pièce de monnaie ; leurs regards se rencontrèrent, mais ceux de la femme étaient déjà secs 9 tant leurs âmes étaient devenues étrangères l'une à l'autre ! Ils étaient parvenus à cet état déplorable où une émotion commune n'échauffe et ne réconcilie pas. Le besoin d'affections partagées inondait son être, mais le cœur de Lenette n'était plus à lui. Il aurait voulu l'aimer, il en sentait l'impossibilité déchirante ; il connaissait cette nature aride et vulgaire ; il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, sur laquelle il appuya son front brûlant. Lenette y avait par hasard placé son mouchoir trempé de ses larmes ; car la malheureuse créature, après une journée de contrainte, avait beaucoup pleuré.

» Ce mouchoir humide frappa le jeune homme, comme un remords. Les musiciens recommencèrent ; la voix et la flûte seules chantèrent :

« Los morts sont morts , Ven est fait pour toujours ! »

» Une «ingnoise nouvelle le saisit comme un lin-

SUR JEAK-?AUL. 71

ceul de glace. Il pressa le mouchoir sur ses yeux humides , et répéta en sanglotant :

« Oui , oui , c'en est fait pour toujours ! »

» La pensée du trépas se présenta à lui; ce fut une évanescence ; il lui sembla que les musiciens , en marquant la mesure , sonnaient les dernières heures de sa vie ; il se vit descendre dans le tombeau , et respira.

» Bientôt il entendit Lenette entrer et allumer une chandelle. Il alla vers elle et lui donna le mouchoir. Si désolé si jaavré si

abattu, il avait besoin de (\$e raita<:her à W être bu«»aia quel qu'il Eat» Ii€^Eiette »'ét^it plir» la f^mme d^e iloa chois; mais elle sQu£fraity mais elle wail plétiré. Leotemeot, gai9&^e baisser, saas prononcer un mot, il l'enlaça de se;^ bras et l'ati^a; mais elle détonna la lête firoideii^eat,. avec dé^ÂI, «e déroband kson bai** ser . Il f m^esnentitune pfiiM aigu.

« Sutflrje doiic pins ikeoifeiix que loi? » éik4\.

iiPuis, laissant tomber sa tête sur celle de Le* nette , il la pressa sur son sein. Vains embrasse* mens ! ÂIofs des profondeurs de son âme mille toix jaillirent et répétèrent : « C'en est fait pour toujours! »

S in.

Voyage , aventures périHenses , exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts ftts , contenus dans une épltre panégj**ricpe et catéchétique.

Vous ne coniiaissez pas le bon Attila Schmelzle : c'est une de ces créations typiques nées du cerveau du poète, fantastiques comme un rêve, vraies comme la vie réelle, et qui, dès que vous les avez entrevues , se rejurésentent sans cesse devant vous, se gravent dans votre mémoire , s'y fixent , vous poursuivent à la ville et à la campagne, font retentir leur voix à votre oreille émue, comme un thème musical dont vous ne pouvez vous débarrasser. Leur immortalité est là; celle de Panurge et de mon oncle Toby , celle de Falstaff et de Figaro. Schmelzle a comme eux sa date , sa nationalité , son caractère ineffaçable : il est Allemand. Jean-Paul Ricther Ta fait sortir de ses

l'année 1803. C'est un personnage bien plus complexe, une physionomie bien plus difficile à saisir que celle des héros que nous venons de nommer; un être composé de nuances bien plus délicates; le produit d'une civilisation idéale et scientifique, un homme qui a peur de tout parce qu'il veut tout approfondir; un Aumônier de régiment qui s'est fait une Théorie esthétique du courage, comme Ficht s'est fait une théorie du stoïcisme.

Au premier coup d'œil, vous prendriez Schmeizle pour l'emblème de la poltronnerie pour le type de la faiblesse morale, pour la peur incarnée. Mais regardez-y de plus près: cette faiblesse émane de la science; c'est l'incapacité d'action née de l'abus de l'analyse, Schmeizle a d'excellentes raisons pour tout craindre; il est dialecticien, rêveur, philosophe, métaphysicien, algébriste, chimiste, analyste, plongé dans les vapeurs de l'existence idéale; et dès qu'il approche de la vie positive, dès qu'il lui faut mettre à fin un petit voyage de trois lieues, sur une belle route, en diligence, au milieu du jour, par un beau temps, oh! le pauvre homme! sa tête se perd, les périls

reparaissent; son imagination encyclopédique l'obsède de calamités possibles, probables et imminentes.

Suivons avec Jean-Paul, ce brave et honorable professeur, personnification de l'Allemagne métaphysique. Toute sa force est dans la rêverie. Il est courageux comme on est pythagoricien, humain comme on théosophe, dans ces heures où une vie de somnambulisme intellectuel absorbe la vie d'action. Pour Schmelzle, toutes les vertus sont dans la facul-

té de les imaginer. Songer qu'on est un héros, c'est être un héros. Homme de la pensée , il n'agit qtfé d'a> près de profondes combinaisons. Il écrirafit volontiers un traité des corps gras et de l'élasticité des substances animales pour se déterminer à porter des bottes ou des souliers, xm jour de pteié. Sa philosophie spéculatrice , appliquée ati» actes les plus communs de la vie privée , Fen-» traîne à des bizarreries aussi étranges c(tfe celles dont le héros d*Hitdrbras et le chetaKer de la Triste Figure noud ont donné le spectacle. Au fait, il est le Don Quichotte de la sagesse Esthétique ; la nature l'a doiïé d'une valeur de paladin, mais il

possède aussi la prévision et la prudence méticuleuses d'un mathématicien et dun savant. Vous' le connaîtrez mieux quand vous saurez de quelles précautions il s'arme contre le tonnerre , qu'il ne craint pas, mais qu'il repousse et éloigne scientifiquement de lui.

« Le vulgaire me trouve ridicule, dit Schmelzle, quand, sous un ciel sans nuage, il me voit me promener, un parapluie de toile cirée sur la tête. Ignorant vulgaire ! il n'a pasiu comme moi les chroniques du moyen âge , où tant d'exemples prouvent que la voûte azurée du ciel peut, dans ses momens de calme et de paix, lancer ses traits dévorans sur une' tête scientifique. Mpn parapluie , le seul parapluie rationnel , est un paratonnerre ^ mes-sieurs ; au bout d'une canne de voyage e&t étendue ma toile cirée \$ une chaîne en galon d'or est attachée au sommet, et traîne jusqu'à terre^ Tombe ensuite la foudre \$ elle ne m'atteindra pas^ je la brave i le conducteur que je viens de décrire l'écartera de mon occiput , et la forcera de raxoi» per sur là terre , aux pieds triomphaiis de. l'aumôniér Schmelzle.

» C'est très bien contre la foudre^ Mais les aérœw lithes! Depuis quelques années la lune s'amuse à nous bombarder cruellement ; petit satellite imperceptible y mauvaise femme-de-chambre de notre globe , qui nous jette des pierres énormes. , très capables d'écraser un honiiête homme dans leur chute. Nous sommes en un temps de révolution et de rébellion universelle : une planète qui brille d'un éclat emprunté se révolter ainsi contre sa mère ! Comment nous garantir de ses atteintes? C'est à quoi je pense souvent, au clair de la lune, lorsque ma femme ronfle étque mes Hvres d'algèbre sont ouverts devant moi. Juste eîêl ! plus le monde vieillit , plus le courage est une vertu nécessaire. Les dangers nous environnent. tris^ tes habitans de cette petite boule terraquée, armez-vous comme moi d'une force d ame à toute épreuve. A peine Franklin a-t-il inventé le paratonnerre , à peine le grand Reimarus a-t-il donné l'idée de ce paratonnerre portatif que je lui ai emprunté ; voici la lune séditieuse qui nous attaque de ses batteries, voici que de nouvelles comètes à queue flamboyante traversent l'éther me-^ naçant. »

'Le vulgaire , dont notre ami Schmelzle se plaint si amèrement , n'a pas manqué de se moquer de lui ; il a pris , comme vous sans doute , pour une poltronnerie enracinée cette profondeur de prévisions. Écoutez notre professeur essayer * son apologie :

« Ckii f mes amis, vous pouvez l'attester; m'accuser de faiblesse , est une calomnie épouvantable. N'ai-je pas constamment chéri la société des braves , celle des sabreurs , des soldats , des ferrailleurs y pourvu toutefois qu'ils ne crient pas trop fort à mes dreilles ? Mon beau-||ère le dragon , par exemple, la fleur des duellistes, n'est-il pas l'objet de ma vénération ? Je l'avoue ; j'ai trop de penchant pour les idées de meurtre , de combat et de car-

nage : c'est là m'on faible. Une mêlée de Rugendas avec son champ de bataille couvert de morts , la bataille de Prague sur le piano (le presto con vio[^] lenza) , la .prise de Toulon sur la harpe ! ô ravissement ! ô bonheur ! Je les achète , je les admire , je les écoute , je les contemple. Heureusement ma fortune est bornée ; cela seul m'empêche de me livrer tout entier à mes goûts martiaux , et de faire beaucoup , mais beaucoup de folies. Mon cou-

rage , calomniateurs ! mon courage ! Vous yeirez si j'en ai , quand vous entendrez mes leçons ca* técfatiques, mes paroles de fer, mes discours d'acier, mon cours adressé à mes élèves , que je veux , par la seule puissance de ma parole , couler en bronze et transformer en héros chrétiens. » Mes preuves en faveur de cette vaillance qu on me refuse sont nombreuses. Par exemple , si j'aperçois du sommet d'une colline une troupe de baigneurs qui nagent dans le fleuve , je me sauve à toutes jambes : pourquoi ? Je prévois ,. dans le cas où l'un de m|i nageurs se noierait , que mon cœur emportant ma tête , et ma tête emportant mes jambes , me précipiteraient infailliblement dans quelque gouffre maudit , où je périrais en voulant arracher une victime à la mort. Cent fois je vous ai raconté mes rêves , chers amis. Et qu'est- [^]e qu'un songe, sinon le reflet de la vie éveillée? César, Alexandre, Attila, mon patron, n'ont pas rêvé plus courageusement que moi. J'ai pris Rome [^]l'assaut , j ai jeté le pape et le sacré collège par les fenêtres, j'ai mis le Vatican en cendres, j'ai été enlever, à Aix-la-Chapelle, la perruque de Xlharlemagne ; à Berlin , le chapeau de Frédé-

ric-le-Grand ; je me suis battu contre tout un consistoire; fai encloué vingt batteries de canon , etc. , etc. «

Rêve toujours , mon bon Schmelzle î rêve que ta «s un héros ; mais ne sors pas de ton cabinet d'études, et ne lance pas au milieu du monde positif le fragile esquif de tes théories. Lorsque , par exemple , tu as accepté par imprudence- la place d'aumônier d'un régiment, et que, dès le premier jour de bataille, le bruit du canon t'a mis en fuite, au grand détriment des âmes soldatesques enlevées par la mitraille , et privées de leur médecin

spirituel , toute l'armée s'est récriée contre ta prétendue lâcheté. On n'a point voulu comprendre tes distinctions métaphysiques. En vain tu as fait valoir comme preuves indtibileô de valeur ce créancieri' auquel tu • as fermé ta porte l'autre jour, et surtout tes goûts carnivores , penchans que tous les philosophes considèrent comme un indice de bravoure , voire menue de férocité. Pauvre Schmelzle, le vulgaire, que les apparences trompent, et qui ne comprend pas TEsthétique , s'est obstiné à te regarder comme un poltron. Renferme-toi donc dans ta cellule, et rêve ; c'est

ce que tu as de mieux à faire. Ces esprits grossiers sont-ils faits pour te Comprendre? Surtout ne t'avise jamais de faire le cavalier, comme tu l'*as tenté à Vienne , certain jour funeste , dont le souvenir est resté empreint dans ta mémoire, et dont ton autobiographie a immortalisé le souvenir. Mais cet exploit équestre mérite bien que je te laisse le soin de le raconter.

«rUn jour, ma mauvaise étoile voulut que je montasse , à Vienne , un cheval de louage , jolie bête, de poil bai-clair, mais déjà vieille, et la bouche dure comme la bouche de Satan. A peine fusje en selle , je me sentis emporté par cet animal maudit... Il allait au pan. En vain je tirais la bride, je ramenaï le mors^ je tourmentais la bouche de ma monture. Impossible de l'arrêter ;

le malheureux cheval allait toujours. Alors, je fis des signaux de détresse , et je m'écriai : — Mes bons amis , mon cheval m'emporte ; ai^rêtez-le , pour Tamour de Dieu ! Mais ils riaient, et, voyant mon coursier s'avancer aussi lentement qu'un procès devant la cour aulique, ils ne faisaient pas un mouvement pour me tirer de peine. — Insensibles, leur dis-

SUR JEAN-PAUL. 81

je, ne voyez -vous pas qu'il a pris le mors aux dents? ne voyez-vous pas que je ne puis en venir à bout? Eh bien ! les coquins s'amusaient de mon embarras. Le spectacle d'un cheval allant au pas , sans que je pusse le forcer à faire halte, les égayait singulièrement; et la moitié des polissons de Vienne, s'attroupant derrière moi, suivit les pas de^ma bête , comme la queue d'une comète. Le prince de Kaunitz, le meilleur écuyer de son temps, passait à cheval; il ralentit sa marche pour me contempler. Il fallait me voir balancé par l'animal rétif, raide comme un glaçon que rOcéan ballotte , pleurant de rage , tirant mes rênes en désespéré. Un facteur ae la poste, avec son chapeau à cornes et son habit rouge, passait et repassait devant moi, me persécutant de son sourire sardonique, en distribuant ses lettres à droite, à gauche, comme s'il eût voulu me narguer. L'homme chargé dé L'arrosément des rues, le schwanschleuderery dirigeant un tuyau de cuir aussi long qye son nom , s'amusa, le barbare, à lancer sur moi et mon cheval le feu de ^batterie réfrigérante , au risque de me causer une fluxion de poitrine; car je me trouvais dans un

Su ÉTUDES

état de traospiration excessive. Misérable que j'élaifi! Cbeval maudit ! cheval de Troie, instru-* ment de perdition ! J'arrivai à

Maldein[^] faubourg de Yienae » 1 ei[^]rit troublé , le corps harassé , rame endolorie. Il étai|tard; le coup de canon du soir avait ordonné aux bourgeois de rentrer chefl eux et de quitter le Prater ; mais ma hête inferâ[^]le voulait a[^]bsolu[^]enJt se promener. Elle allait , elle allait toujours. Je crois que , grâce à elle f je me serais promené toute la nuit , si mon heureuse destinée n'avait jeté sur ma route mon beau-frère le dragon.

« Ah ! ah 1 uie dit*il en riant , vqus vous exercez à la voltige ?

9 — Mauvais plaisant ! lui dis-je , la voltige demande un cheval de bois.

» — C'est aussi ce que je ve[^]x vous dire. »

» Gr\$c<[^] au ciel jç rentraï chez moi sans frao tare, sans contusion , \$ans encombre[^] m[^] jurant bien de ne plus monter désormais uu cheval rétif ou indompté. »

Ce [^]ut le â2 juillet i8oi que notre professeur quitta sa ville natale , et partit poi^u* Floetz [^].ville célèbre et imaginaire , située à . peu de

SUR JEAN-PAUt. 83

'di[^]TaBce iie la résidence du professeur. On avait vie k ce courageux ecclésiastique sa place d'aa<mônier de régimeni, sous prétexte que la vie des camps ne convenait pas à son caractère paci* fique : et il allait à Fioetz réclamer auprès du gé* néral Shabacker contre cette destitution injuste. Avant son départ il rassemble ses domestiquer et leur tient un discours dont 1[^] prudence exemplaire et la politique prévoyance sont dignes d'être éternellement admirées.Il a classé avec une régula«rité et une sagacité sublimes (à i 'imitatioi[^]des catégories de Kant) les divers

accidens qui peuvent attaquer ées propriétés et blesser ses intérêts pen* dant huit jours d'absence : incendie , vols avec effraction ; passages de troupes , émeutes , coups de tonnerre. Laissons-le parler lui-même :

« Je recommandai à ma femme, à ma Teuto»berga y de suspendre à ma croisée ma harpe éo<lientie, afin que les voleurs, s'il s'en présentait, iâsaginassent que je m'amusais à préluder sur cet instrument. Je la priai de ne pas oublier dé ren-^ fermer les chiens pendant le jour, et de les lâcher pendant la nuit. Je lui dis surtout de bien prendre garde aux foyers ardents que le hasard et

une mauvaise fabrication établissent au milieu des vitres gre^ssières dont les fenêtres dès écuries sont garnies ; je lui citai "plus d'un exemple d'incendies causés par cette imprudence. Que plusieurs rayons de soleil, traversant ce focas dangereux, aillent tomber sur Une botte de foin, voilà Técurie, la maison , le faubourg , la ville en feu. O science , 6 expérience , salut de l'humanité ! c'est à vous que je dois la prudence qui me distingue. Ce n'est qu'en Germanie, au sein de nos laboratoires philosophiques , que ces précautions admirables peuvent germ«r.

» J'eus soin d'emporter deux espèces de médecines, soigneusement emballées, l'une rafraî-* chissante, l'autre stimulante; mes instrumensde chirurgie , mes béquilles et* de la charpie , dans le cas où la voiture • viendrait à verser; des cordiaux de plusieurs sortes ; et un traité des frac* tures et de leur réduction. Pourquoi la nature n'a-t-elle pas donné à l'homme les poches sensi^ tives de la Sarigue? cela serait bien plus commode en voyage : nous porterions , comme Thaïes, tout avec nous ; nous ne craindrions pas qu'un accident vînt nous priver des choses les plus néces-

saïres;ious ne Goafi^ions ni nos pcoyisions ni nos instrumens. aux poches souvent trouées d'une diligence publique. »

Gomme sauvegarde de surérogatioq, Schmelzle eomièae avec lui son beau-frère le dragon et un autre de ses amis. Malgré des précautions si ras-r surantes , dès qu'il a jeté les yeux sur les.personnages réunis dans la voiture , la terreur le saisit. Quelles gens! quelle conversation!

« Près de moi se trouvait assise une femme qui, selon toute apparence , était de moyenne verlu. Sur son sein je remarquai un nain que sans doute elle allait montrer à la foire. En face de moi, un gaillard aux yeux de lynx, dont la profession, à ce qu'il disait , était d'empoisonner les rats et les taupes, pressait du coude un voyageur aveugle , sinistre figure, enveloppée d'un manteau rouge. » Diable! medis-je, comment empêcher ces genslà de me tendre des pièges? Ne aérai t-ce pas une troupe de voleurs? et si l'on me voïfc en pareille compagnie, qui peut m'assurer que je ne me trouverai pas forcé de comparoir devant quelque tribunal au-lique! moi, moi que la prudence a toujours empêché de m'arrêter devant la porte d'une

prison, de peur qu'un espion de police , me voyant là , ne me prît pour un collègue ext^eur des habitans de la geôle, et ne m'accudit de tra» mer l'évasion d'un de mes amis prétendus !

»Que l'on n'aille pas m'accuser de m'alarmer trop aisément. Ce monsieur , l'empoisonneur de rats, Atropos masculin qui peuplait de souris la région des ombres, ne nous avoua-t-îl pas in-^génument qu'il avait dans sa vie transpercé l'abdomen de dix hommes avec beaucoup de succès,, tailladé une cinquantaine de bras fort régulièrement 5 mis en lambeaux plus de trente cœurs ,

et réduit en atomes imperceptibles une soixantaine de cervelles?..^.

« Je ne crains rien , continua Fe monstre ; je suis invulnérable. Voyez ma tête : que l'on place sur sa sommité tous les charbons ardent que l'on voudra , je n'y ferai pas la moindre attention. »

» Aussitôt mon beau-frère le dragon tira de sa poche un briquet et de l'amadou , et plaça l'amadou allumé sur l'occiput chauve du personnage-. Vous eussiez dit le génie du feu ; leempoisonneur de rats ne bougeait point , et nous le regardions, avec surprise. Il souriait tranquillement,^

SUR JBAN-PAUL. 87

« Mesâteoy's , nous disait-il , vous me faites -plaisir , celk <né réchauffe uû peu, car eette pftHie de moû corps a toujours été froide 'comme glace. * » Le dragôti passa la main sur ce crâne mer* v^îieux, et s'écria s « Mon Dieu, il n'est pas même ebaud! »

» Le gaillard, pour comble d'horreur, détacha la sommité de son crâne , et , tenant à la main cette calotte osseuse, partit d'un grand éclat de rire:

«Ne voyez-TOus pas, nous dit-il, que c'est le crâne d'un pendu dont je me suis fait tm bonnet de surérogation pour les temps de froid? Au surplus, il est très vrai que j'ai passé ma vie à mutiler des hommes et des femmes ; car tel que vous me voyez je ma» employé commte dissecteur dans un amphithéâtre d'anatomie.

9 Je n'ai pas encore parlé de mon compagnon de route en manteau rouge. Hélas! il n'était ni moins effrayant ni moins dangereux que ses confrères. Pour moi, je pense que c'est un émigré

et unYéfUgié; car il parlait tour à toUr allemand et français , et ne parlait pas mieux une de ces langues que l'autre.

» Il s'appelait , disait-il , Jean-Pierre , Jean- Paul (i), ou quelque nom de cette espèce, si toutefois il avait un nom. Ce manteau rouge 9 rouge comme Thabit du bourreau , ne me causa point de terreur. Je suis philosophe et triomphe des préjugés vulgaires ; mais ce qui était ines-* plicable autant qu'effrayant, c'était le regard inquisitif du voyageur maudit, que j'avais cru aveugle , et dont la paupière fermée n'était que plus redoutable. Toutes les fois qu'on descendait de la diligence, il arrivait à moi , semblait vouloir me pénétrer d'un coup d'œil perçant, moqueur,. indéfinissable, puis tournait les talons et s'en aUait. Je veux bien faire la guerre en rase campagne ; mais ne savoir de quel buisson vient l'escarmouche qui vous menace, c'est horrible en vérité. Ce manteau rouge me causait des spasmes d'inquiétude. Mes soupçons redoublèrent quand il ouvrit une large bouche pour me parler de philosophie, de ten*dresse et de philanthropie. Dès qu'un homnie vous tient ces beaux discours, soyez sûr qu'il veut vous escamoter votre argent ou vous soutirer vos secrets,

(i) C'est lean-Paal lai-même qui a voiAi se faire reconnaître sous le costume et le nom du voyageur. en mantcaa roage%

c La sensibilité! in'écrai-je, la tendresse! la douceur! ne me parlez pas de ces vertus d'imbécile. J'ai du lion dans l'âme , c'est mon malheur et mon défaut. Je reviens de l'armée avec mon beau-frère le dragon , et tous les deux nous n'avons que trop de penchant pour le meurtre, l'incendie, le niassacre et le ravage. Lorsqu'un sang trop ardent nous bouillonne dans le cœur, c'est un bonheur pour nous , monsieur, d'être revêtus de la dignité ecclésiastique , éminemment pacifique, et faite pour apaiser la fer-

veur guerroyante... Cependant, me hâtai-je d'ajouter de peur qu'il ne prit avantage de cet aveu , la patience a ses bornes ; l'animal le plus doux se venge quand on le blesse : je ne peux pas répondre de moi dans le premier accès de colère : et d'ailleurs mon beau-frère le dragon est là , qui n'entend pas plus raison que moi , et qui , lorsque je suis attaqué , se charge ordinairement d'arranger les affaires. »

f Le manteau rouge souriait d'une manière ambiguë. Quel sourire! Il se donna pour être attaché au cabinet diplomatique. En effet il y avait du renard dans sa physionomie. Je continuai mon apologie du courage sans gasconnade , sans fanfa-

go ÉTUDES

ronnade, avec ce calme profond qui n'appartient; qu'à rhéroïsme.

« Je n'ai peur que d'une chose , lui dis-je , c'est d'avoir peur , comme le dit Montaigne.

^ — Etsi vous n'aviez pas assez peur d'avoir peur? reprit l'homme diplomatique.

» .^ Voilà, repris-je, une distinction bien subtile... C'est de la philosophie à couper un cheveu en quatre, pour le disséquer.... •

Ici le grand professeur Schmelde commence une dissertation esthétique sur la peur de la peur, et traite les nuances de cette peur de la peur, et les nuances des différentes espèces de peur; à l'occasion une satire de la scolastique allemande et de ses distinctions, divisions, subdivisions, sophismes à l'appui des ralogismes et nuages sans nombre et sans fin. Un orage survient, la foudre gronde; écoutez encore ce prévoyant philosophe :

« J' ai trop long-temps médité sur les principes de la philosophie naturelle pour ne m'être pas armé contre les atteintes de la foudre. Voici comment je me conduis dès que la grande voix du tonnerre se fait entendre dans les nuages. Je m'assieds sur une chaise de paille, » au milieu de la

SUR JEAN-PAUL. Qt

chambre. Tant que le ciel est menaçant et sombre, j'y reste : chaînes de montres, boucles de souliers, agrafes et tous les conducteurs électriques, j'ai eu soin de les éloigner de moi. Dieu battrait le tambour pendant toute l'année, je resterais dans cette situation, et ne m'embarrasserais de rien. Je me souviens qu'un jour, au milieu du service divin, une tempête venant à éclater, je laissai toute ma congregation en suspens. J'allai me réfugier dans le caveau mortuaire, et ne rentrai que lorsque la tempête fut calmée.

«Telle est, pour moi» ma manière de me conduire quand il plaît aux éléments de faire la guerre. Mais hélas! dans cette diligence même il n'y a pas un de mes confrères ne connaissait la philosophie naturelle. Personne d'entre eux n'en avait étudié Schelling. Quand je vis les nuages s'amonceler et se rouler en masses noires au-dessus de notre malheureux carrosse, l'éclair s'y jouer et serpenter, comme le ver luisant sillonne le gazon, je ne pus m'empêcher de prier à voix basse tous mes collègues de déposer au moins dans une de ces poches de la voiture leurs montres et leurs bagues et leur argent, conducteurs électriques

fort redoutables. Ils se moquèrent de moi ; et le dragon, mon beau-frère, s'élançant sur le siège du cocher, tira son épée, et

s'écria : « Je vais prier la foudre de passer à côté de vous. » Mortel sublime ! acte de dévouement admirable !

• Pour m'achever, Tempoisonneur de rats et la demoiselle lancèrent contre moi quelques épigrammes. Une fureur intime me saisit, et la foudre qui grondait dans mon cœur rivalisait de fracas avec celle qui retentissait dans les nues. Mais je me gardai bien de soutenir une discussion qui aurait augmenté nos dangers. La colère est aussi un conducteur électrique. Couverts de sueur comme nous l'étions , entassés dans cette maison de cuir et de bois, confondant nos haleines dans cette prison incommode ; si par la chaleur de la conversation nous avions augmenté l'effluvescence de l'atmosphère qui nous environnait, c'en était fait de nous : le même coup de foudre ne pouvait manquer de nous écraser à la fois. JEempli de ces idées, je parlais sans ouvrir la bouche, mettant la sourdine à toutes mes phrases, et développant avec une clarté parfaite la théorie de l'électricité; mais surtout faisant tout mon possible pour eDFrayer

SUR JEAN- PAUL. ^ gS

mes auditeurs : car Erxleben et Reimarus ont très bien prouvé que la peur suffit pour tuer un homme, et que par l'excessive transpiration qu'elle cause elle peut attirer la foudre.

« Oui , mes amis , leur dis-je , je tremble que vous n'ayez peur, et j'ai bien peur d'avoir peur aussi ; mais faites attention à la situation où nous sommes. Serrés comme des harengs en caque , précédés par une épée nue qui brille au sommet de notre voiture et se joue dans les nuages : tout haletans et palpitans ; quels dangers nous environnent ! il ne faut qu'un degré de peur de plus pour nous perdre. N'ayons donc pas peur , mes amis, si nous ne

voulons pas en deux secondes être fracassés, brisés, rompus, anéantis... ô courage , courage ! magnanimité , héroïsme , combien nous avons besoin de vous aujourd'hui !

« Mes chers compagnons de route, quand vous serez descendus de voiture , vous aurez peur tant que vous voudrez ; dès que nous aurons moins de danger à craindre, vous serez poltrons tout à votre aise. Mais ici, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas peur, nous sommes trop exposés. »

» Je crois bien avoir mérité par ce discours ^a

couronne civique , le prix accordé à ceux qui sauvent la vie de leurs semblables. Mon sermon de diligence produisit son effet , nous arrivâmes sains et saufs à Vierstedten sous un magnifique arc-en-ciel qui dessina sa courbe triomphale audessus de nos têtes. »

On repart de YierstaBdten ; et toute la diligence s'endort, l'homme philosophe Schmelzle a bien envie de mesurer, selon les principes de Lavater, l'angle facial de ses co-voyageurs ; mais il craint que lui-même entre eux, dormeur éveillé , ne trouve impertinente son expérience physiognomonique. Il est donc obligé de remettre dans sa poche le pied-de-roi qu'il en avait tiré pour s'assurer si la distance du menton à la bouche était égale à la distance de la lèvre supérieure à la racine du nez et à celle qui sépare les sourcils de la sommité du front, comme l'exige la régularité scientifique dont Campe, Lavater et leurs abbés rendus ont posé les principes éternels.

M'avez-vous pas, dans ce récit burlesque , une complète philosophie de la peur . ^ Le métaphysicien le plus subtil et l'auteur

comique Iç plus naïf ni semblent-^ili^ pas s'être réunis pour nous donner

SUR JEAN^PAUL. gS

la logique , la poésie , les raisons secrètes , les justifications, l'enthousiasme, enfin Tanatomie entière de la poltronnerie ? et ces pages , qui ne sont en apparence qu'une débauche de gaieté , ont plus de portée encore. Sous cette grotesque caricature se cache une satire profonde. Plus l'homme augmente sa science, plus il redouble ses terreurs. Ce Schmelzle découvre dans les connaissances qu'il acquiert des sujets d'épouvante sans cesse renaissante. De quel côté se tourner.»^ comment vivre? en montant dans son Ht, il peut placer son pied à faux, chanceler, et se briser la tête contre le marbre du samno; la chute d'une aérolithe peut fracasser ce péricrâne spéculatif et scientifique; une fricassee de champignons peut l'étouffer; un rhume négligé peut le jeter dans le tombeau. Comme il n'est jamais sorti de sa cellule et de ses livres poudreux , tout ce qui s'offre à lui est péril, tout s'exagère et se grossit à ses yeux terrifiés. La peur, son idole et le bourreau de sa vie,* présente à son imagination un épouvanktti étemel.

On s'arrête dans un petit village. Pendant que le dragon et le postillon boivent d'autant, Schmelzle, toujours mélancolique , rêveur et poétique ,

JSchmelzle , que la beauté du clair de luue séduit, va se promener seul devant Tauberge.

« Au milieu d'un champ , derrière un groupe d'arbres, pitt-presquement dessiné, j'aperçus, dit-il, une tablette blanche avec une inscription en caractères noirs. Pour l'antiquaire et le cu<*

rieux, quelle occasion! Sans doute quelque ba* taille avait été livrée en cet endroit, et ce monument funèbre avait trait évidemment à quelque circonstance notable. Me voilà donc qui m'empresse de me diriger vers le mémorandum lugubre; mon pied foule des bruyères fleuries, et j'atteins le but de ma course. Horreur ! surprise ! douleur! A la clarté de la lune je déchiffre ces mots : « Prenez garde aux chausse-trappes. • La mort est donc là sous mes pas. Un ressort homicide , placé à deux pouces de mon talon, peut, si je pose le pied à droite ou à gauche, vomir sur moi trois ballesde calibre, et me lancer, fusée perdue, dans le domaine de l'éternité, au-delà des temps, par-delà l'existence. Les ciseaux d'Atcpos sont ouverts , la hache du bourreau est suspendue. Marche donc, Schmelzle, marche donc, dans ton indépendance et dans ta liberté ! Il faut que tu touches à peine le sol, du

IM>ut de l'orteil ; il faut y pour échapper au trépas <Jui te menace, que chacun de tes pas soit exactement semblable (dans un sens rétrograde toutefois) à ceux qui par miracle t'ont conduit sain et sauf jusqu'à la fatale inscription. Hélas! dans l'état où)e me trouvais , comment ma mémoire m'eutelle H bien servi ? Appeler ! Personne ne m'eût entendu. Pas une lumière dans le village. Mon beau-frère et le postillon buvaient à tasse pleine, et s'embarrassaient peu de oe qui se passait au dehors.

» Cependant je rappelai à moi cette bravoure innée qui jamais ne m'abandonna. Je tirai de ma poche mon agenda, où j'inscrivis mes dernières volontés et les adieux d'un mourant à sa chère épouse. Ensuite, poussé par le désespoir, je mis toutes mes voiles dehors, et sans regarder à mes pieds , sans prendre la précaution la plus légère , je m'élançai à travers ce champ de mort^ attendant d'un moment à l'autre l'explosion de la machine infernale ,

qui devait me dire bruyamment le dernier bonsoir, et poser l'éteignoir sur la chandelle de ma vie. Eh bien! j'échappai à toït : je ne fus pas tué. Quand j'arrivai à Tau-

berge, deux ou trois coquins se mirent à rire comme des fous. Ils prétendirent que depuis dix ans que .cette enseigne menaçante était sus^ pendue 9 il n'y. avait eu dans tous les environs ni chausse-trappes , ni pièges , ni coups de. pistolet à craindre. — «La police fait bien mal son devoir, m'écriai-je; que ne nous avertit-elle de ne pas croire . aux avertissemens ? »

Le dernier relais conduit notre héros et ses compagnons de route de Niederschoëna jusqu'à Floetz, but de son voyage. Il a passé à travers tant d'é^ cueils qu'il ne craint plus rien. Cependant un événement inattendu vint soumettre son courage à une épreuve nouvelle. Un géant, camarade du nain et son partner futur dans les scènes de la foire, Bttend les voyageurs au passage. Imaginez Teffroi de Schmelzle lorsqu'il voit ce Patagon , haut de sept pieds, surmonté d'un bonnet d'une aune, grandi encore par une plume d'autruche, arrêter la diligence ^ et, faute de trouver place dans l'intérieur , se jucher sur l'impériale. Qui sait ce qu'un tel confrère peut tramer , quels desseins homicides ont germé dans ce crâne démesuré! D'un seul coup de poing, le géant peut

démolir la, toiture du carrosse, jeter 1 aumônier par la fenêtre, et se mettre à sa place. Mais le géant s'endort ; il ronfle , ce qui rassure un peu le héros. Nous omettons une description très^ poétique de la nuit passée en, diligence, du roulement de la voiture , se mêlant au long murmure qui s'échappe des fosses nasales du géant, et nous arrivons à Floetzavec l'aurore, le carrosse et l'aumônier. Ici Jean-Paul se permet une diversion fort drôle

contre les écrivains amphigouriques et pittoresques de son époque et de son pays.

« Je fixai, dit Schmelzle, un regard attentif et mouillé de larmes sur l'aiguille pointue de la cathédrale. Un clocher est pour tout homme sensible un objet d'émotions. Là vibrent les voix pénétrantes de nos destinées, là est la grande aiguille indicative du temps, le balancier qui frappe le coup de la naissance et de la mort. Soit qu'on arrive dans une ville pour en faire un port de refuge, comme le bourgeois enrichi; un champ de bataille, comme Je logicien, ou une manufacture d'écus, comme le marchand; ou une table d'hôte, comme le fonctionnaire public : c'est sur le clocher de la cathédrale que l'on arrête d'abord ses regards. Peut-

I 00 ÉTUDES

être ces pensées étaient-elles un peu trop poétiques ; je ne pus m'empêcher de les communiquer à mon compagnon Jean-Paul, et je terminai ainsi ma tirade : « Oui, monsieur, ces pics, artificiels, ces sommités religieuses sont assurément les trônes où siège notre destinée.

» — Oui, reprit d'un air sardonique le diplomate en manteau rouge. Comme sur les cimes des Alpes on bat le beurre et le fromage dont se nourrissent les vallées, c'est là, dans ces monumens gigantesques et sacrés, que d'honorables messieurs, en aube et en surplis, battent le beurre et préparent le fromage de notre avenir. »

» Je crois qu'il se moquait de moi. Qu'en penses-tu, lecteur? »

La diligence s'arrête. C'est jour de marché à Floetz. Schmelzle, toujours observateur, contemple ces flots de paysans et d'acheteurs qui se coudoient dans la grande place. Il se demande combien de fripons et de coope-jarrets se trouvent mêlés à cette affluence ; il se représente ces deux classes , comme on double courant de sang et de boue , qui vient salir les vagues de l'Océan agité. Rousseau, dans ses accès de misanthropie.

ne rêvait pas plus tristement que notre profes-

seur à la fenêtre de son auberge. Ici se révèle l'intention philosophique de Jean-Paul. L'ami Schmelzle a-t-il donc tort? Toutes ces peurs accumulées dans le cerveau du savant seraient-elles raisonnables? Notre homme chancelle entre la sagesse et la folie : sa pénétration clairvoyante Téblouit et le tue ; il en sait trop long. Et quel est celui d'entre nous qui voudrait conserver la vie une année, un jour, une heure, s'il savait la vérité tout entière, s'il comptait les dangers dont l'environnent et la nature et son organisme, s'il lisait dans tous les cœurs , s'il voyait face à face sa propre destinée et les mille fléaux toujours prêts à l'assaillir, et les maux sans nombre dont le germe est en lui-même? Pauvre Schmelzle! pauvre don Quichotte ! on rit de vous ! Ne seriez-vous pas par hasard, l'un le plus sagace, l'autre le plus vertueux des hommes ?

« Toute la canaille de notre diligence, continue Schmelzle, descendit à l'hôtel du Tigre, la demoiselle, le géant, le nain, le sarcastique Jean-Paul et l'empoisonneur de rats. Le géant eut soin d'«

soulever le nain , et de le porter sur son crâne pour se grandir encore ; puis, couvrant sa propre tête de son manteau, il trompa

ainsi la foule ébahie , qui crut voir entrer dans la ville de Fløetz un monstre de neuf pieds et demi. A l'aspect de notre hôtellerie, une question philosophique se présente à mon esprit. Comment 1 aubergiste du Tigre avait-il pu choisir cet emblème? Le Tigre! N'est-ce pas un loup qui s'écrie : Je vais vous dévorer; je suis le loup? Mon beau-frère le dragon me quitta pour aller trouver un marchand de chevaux. Il eut la délicatesse de retenir pour sa sœur (maTeutoberga) la chambre voisine de la mienne. Cependant je demeurai seul dans l'auberge, livré à mon intrépidité, à ma résolution^ à mes seules ressources.

» Assiégé de mauvaises âmes, qui peut-être tramaient quelque conjuration contre mon repos , j'eus constamment présente à ma pensée une image ardente et chérie, celle de ma Teutoberga. Femme forte , cœur vaillant et mâle , femme héroïque , dont la présence d'esprit eût été fort utile, en mainte circonstance, à un époux moins brave que moi ; femme qui eût pu le protéger

StJR JEAN-PAUL. 1 03

dsois f occasion, au lieu d'en êtr^ protégée. ■ Le lieu de refuge du prêtre, c'est l'église.

Schmelzlé se hâte de se diriger vers cet asile sacre. Que de périls s'y trouvent cependant! lé voisin n'a-t-il pas la pétite*vérole ? Le plafond ne peutil pas se détacher, le poids de la congrégation enfoncer les dalles et précipiter toute l'assemblée dévote et meurtrie dans les catacombes du saint lieu? N'est -il pas prouvé que les clochers attirent la foudre ?« Mais, dit Schmelzle, il vaut mieux qu'un chrétien périsse' en face de FauteK »

« Je m'acheminai donc vers l'égKse, et j'y entrai. Au milieu d'un psaume, je vis avec étonnement'unheyduque traverser la

nef, et s'approcher d'un jeune homme pour le prier de ne pas faire usage d'une lorgnette d'opéra, qu'il dirigeait obstinément sur les dames de la cour. Moi-même je portais une paire de lunettes convexes, qui étaient tout bonnement des conserves. Si j'eusse suivi les règles d'une stricte prudence, j'aurais ôté mes lunettes ; mais il me fut impossible de m'y résoudre. Mes lecteurs me prendront pour une mauvaise tête. Je bravai la cour et les heyduques, et je ne cessai pas de tenir mes regards fixés sur

1 04 ÉTUDBS

mon livre de Fsaumes. Pendaât .que la cour défi> lait deirapt moi, feus bien soin de ne pas lever un iostani: les yeux. C'était comme si j'avais dit : < Ne craignez rien ; mes verres sont convexes ! »Du reste, le sermon n'était pas mauvais pour un sermon de cour. Le prédicateur mettait ses ouailles en garde contre une multitude de péchés. D lui eût été tout aussi facile de parler des vertus nécessaires que des vices à craindre, et d'ailleurs ce dernier parti m'aurait semblé tout aussi moral et beaucoup plus prudent. Pendant le cours du service j'eus soin de prouver à tout le monde, par ma tenue décente et convenable, mon profond respect, non seulement pour la majesté divine, mais pour la majesté temporelle du prince illustre qui nous gouverpe. J'avais mes raisons particulier res pour cela. La cour est remplie de mauvaises langues qui tirent parti de tout, et j'avais besoin de repousser d'avance les calomnies auxquelles ont dû donner lieu mes deux dernières et téméraires publications. Personne n'ignore que dans le journal hebdomadaire de Floetz j'ai publié une virulente satire contre l'empereur Néron, ouvrage hardi, où j'ai parlé de ce tyran comme un libre

Germain doit le faire. Un ennemi pourrait ai<» sèment se sentir contre moi de cet acte d'imprii^ dence , et me présenter aux yeux de la cour comme un libelliste effréné. Dans les temps où nous vivons , impossible, ô mes amis, d écrire un almanach, sans que quelque diable de Teafer ne vienne y découvrir et y dénoncer le portrait ca- ractéristique de quelque ange couronné ! •

Le service achevé, Schmelzle se tient à distance, pendant que le prince et ses courtisans montent dans leurs voitures; il se détourne avec soin , de peur que Ton ne remarque sur sa physionomie une expression de mépris, d'ironie , ou d'orgueil. Le moment du dîner est venu, suivons- le à l'auberge.

« Après avoir affronté d'aussi grands périls , je bravai ceux qui m attendaiei^ à la table d'hôte ; car jamais, messieurs , figure d'homme ne m'a fait peur. Me voioi donc assis à la table du Tigre* Au second service un valet me passe une assiette d'argent sur le dos de laquelle (ô surprise !) deux vers satiriques « dirigés contre le commandant de la ville de Floetz, étaient gravés avec un couteau. Je vis d'un seul coup d'oeil dans quel piège j'étais

1 06 ÉTUDES

tombé ; et avec ce sang-froid étonnant dont m^» doué la nature, je me levai, et présentant l'assiette à la compagnie : ^

« Messieurs, dis-je aux convives , soyez témoins que je n'ai pas touché à mon couteau, et que ces vers impertinens ne sont pas mon ouvrage. ^

c Un officier échangea son assiette contre là mienne. Pendant le cours du repas, j'admirai la profonde ignorance de mes convives en médecine et en chimie. Un lièvre dans le ventre du-

quel on découvrit cinq ou six grains de plomb fut mangé tout entier, sans que personne fit attention au danger que courait la compagnie , sans que l'on remarquât que le plomb dont on se sert pour la chasse est toujours mêlé d'arsenic.

» Le dessert fut apporté ; on parla des coutumes de la ville. Une d'entre elles, qui devint l'objet de leurs commentaires, me frappa d'épouvante. Dès qu'une jeune fille, de bonnes ou de mauvaises mœurs, jure que vous êtes le père de son enfant, les tribunaux la croient sur parole , et votre paternité reste démontrée.

« Est-ce bien sûr? dis-je à un convive.

» — Très sûr.

» — Horrible ! m'écriai- je. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Quoi! continuai -je, un honnête ecclésiastique, un aumônier de régiment, avec femme , enfans, et une réputation de sagesse bien établie, n'aura qu'à rencontrer dans une auberge, à l'auberge du Tigre j par exemple , quelque servante de mœurs faciles; et quand même il n'aurait fait qu'entrevoir ladite servante, le balai à la main , dans te cours de ses occupations domestiques ; le ministre de l'autel sera déshonoré par le serment d'une fille parjure. O abomination ! *

» — Allons, allons, interrompit l'officier, ne croyez-pas qu'une fille voulût par un faux serment se donner ainsi à tous les diables.

» — Quelle logique! Ah! mon Dieu , que de dangers!... Et supposez que je monte en diligence ; mon compagnon de route porte des habits*^d'homme, je ne crains rien, je suis tranquille. Arrivé à Floetz , mon homme change de sexe et va déposer chez le magistrat que je suis père de son enfant. Cela ne s'est-il pas vu? Un

serrurier de Vienne n'a-t-il pas récemment accouché de deux jumeaux? Et la chevalière d'Eon ? Miséricorde ! Nul homme doué de quelque sen-

timent de pudeur n'osera plus s'embarquer en diligence. Pour moi , je déclare que si cela m'arrive , je ne manquerai pas d'interroger du regard le menton de tous mes voisins* Diable ! quand vous êtes entré dans l'auberge , voir votre compagnon de route ôter ses bottes^ chausser des mules de femme, vous montrer une jambe fine, et vous rendre père en dépit de vous !

» — L'orateur est éloquent , repris un membre de l'assemblée; mais 9 à l'entendre parler si cbai]^^^ dément, on dirait que lui-même est à cet égard d'une doctrine uq peu relâchée. »

• Le rouge me monta au visage ; je ne savais plus ni ce que je mangeais , ni ce que je faisais» Pour m'achever,je découvris qu'à l'autre bout de la table on parlait de la guerre. On attribuait à l'armée française je ne sais quelle défaite , sans douite sup*' posée. Moi qui venais de lire , au coin de la rue , une proclamation qui déclarait coupables et sus^ ce'ptibles d'être jugés par la cour martiale ceux qui entendraient ou propageraient des bruits re» Idtifs à la marche des troupes!... Je déposai furti*vement ma serviette , je pris mon chapeau , et je m'esquivai en homme prudent.

»

SUR JEAN-PALL. IOQ

Cependant il fallait se préparer à Tentrevue que Sclimelzie allait avoir avec le général Shabacker. Un barbier était nécessaire à notre héros , dont le menton noir et hérissé indiquait les dispositions martiales.

« On introduisit près de moi le barbier de Thôtel. C'était un visage polygone, une face en zigzag, évidemment prédestinée à la folie. Or je déteste incroyablement les fous. Jamais on n'a pu obtenir de naoi que je visitasse une maison de fous. Le premier maniaque venu peut vous saisir entre ses griffes maudites et vous réduire en poudre. La folie n'est-elle pas contagieuse , et une cervelle sensée est-elle bien sûre de sortir de là aussi saine qu'elle y est entrée? Quand on me rase, je me sers d'une précaution très prudente ; j'ai soin de fixer mes regards sur le barbier; tites deux mains soloit libres et prêtes à agir ; et au mouvement le plus léger de mon bourreau , dès qu'un signe équivoque m'inspire le moindre soupçon , je m'élance sur lui , je le prends par le milieu du corps , et le renverse comme un capucin de cartes.»

i> Je ne sais pas trop comment cela est arrivé.

no ETUDES

J étudiais curieusement les ligues hétéroclites et \es aogles. saillans dont se composait le visage baroque de mon homme. Il me sembla que son arme redoutable appuyait un peu trop sur mon menton; mon poing fermé , exécutant un mouvement rapide, violent , spontané , attaqua si rudement sa région abdominale, que le pauvre diable, perdant 1 équilibre et tombant sur le parquet, fut sur le point de se couper la jugulaire. Je m'armai d'une double cravate , contre mes principes et mes habitudes, et je cachai sous ce rempart de soie la barbe noire dont mon homme n'avait pas détruit toute rétendue. ».

Ainsi équipé , notre héros se rend chez le général, et remet à un valet de chambre la pétition qu'il avait préparée.

Le laquais ne me fit pas long-temps attendre ; il vint me rapporter à l'instant la réponse presque grossière du général Shabacker. J'espère que mes amis (par égard pour ce général) ne la divulgueront pas. « Si ce Schmelzle (me faisait dire Shabacker) oest l'A ttila Schmelzle , ancien aumônier de mon » régiment , qu'il décampe vite avec armes et bail gages , comme il l'a fait h la dernière bataille, et

9 qu'il s'en aille à tous les diables.» Un autre que moi aurait été stupéfût en entendant ces paroles : eh bien ! je toisai le valet du haut en bas \$ et je lui répondis bravement :

H J'irai au diable ! 9

9 Rentré chez moi , je me demandai si ce n'était^ pas Teau-de-vie de Cognac qui avait parlé à

ma place. Mais comme Teau^de-vie de Cognac n'examine jamais, il est clair que c'est mon courage qui a répondu. Après tout ^ me dis-je, le patrimoine de mon excellente femme ne vaut-il pas mieux que vingt places d aumônier de régiment? n'est-ce pas elle qui a relié en maroquin rouge , avec fermoir dor et d'argent, le livre de ma vie? Et qu'aî-je besoin d'y ajouter encore des titres et des armoiries? Allons, je prends mon vol, je bats des ailes, et je ris de l'avenir.

» Ces pensées m'exaltèrent ; mon imagination était allumée. Je devins démoci^ate, républicain, réformateur, Spartiate, puritain. Hampden, Caton, Brutus, n'étaient rien près de moi. Heureux temps où. un grand homme pouvait recevoir la bastonnade et s'écrier noblement : Frappe., mais écoute ! temps où j'aurais dû naître ! Aujourd'hui

un soufflet , une parole , un regard , se paient iâ— chement d'un coup d'épée. Que d'images éclatantes se pressèrent alors dans ma pensée , que djG trônes je renversai pour me faire de leurs débris une échelle vers l'immortalité qui m'est due! Les hommes étaient devenus à mes yeux des pygmées , les rois des propriétaires de marionnettes, les peuples des acteurs de bois et de carton. Mon hé* roïsme républicain grandissait de moment en moment, s'enivrait de ses propres rêveries (l 'eau-devie de Cognac n'y était pour rien) 9 et je finis par me promener à grands pas dans la chambre en gesticulant et me disant :

» Seras-tu chien de cour, carlin de prince , animal domestique, l'inutile instrument d'itn in- «Arument inutile , le joujou d'un joujou , le rien d'un rien ? — Non. »

O grand démocrate ! ô noble et sublime Schmelzle ! qu'il est heureux que la place d'aumonier lui ait été enlevée! Ces sentiments sublimes n'eussent pas germé dans son âme. Nous regrettons bien de ne pouvoir pas le suivre dans la longue et terrible bataille nocturne qu'il eut à

SUR JEANrPAUL. 113

livrer enoiite aux démons et aux. farfadets , c'està-dire à son beaurfirère le dragon, qui s'amu^ k répouyanter. Le bruit hale-tant d'un soufflet de oâsine, la danse lugubre de tous les ustensiles de ménage qu'une ficelle réunit et f«yt mouvoir; la walse surnaturelle d'un pot de bière et d'une soucoupe que le dragon met en branle , mérite* raient bien que nous donnoS6ioos au' lecteur un tableau exact de celte infernale mêlée , qui occupe , hé-las ! une dizaine de ps^és dans l'original. Hâtons*nousHl'arriver

à une scène non moins burlesque , mais d'un plus haut comique , et où Tune des faiblesses inhérentes à* la vanité féminine est admirablement saisie. Teutoberg^ femme du professeur , est venue retrouver son mari à Flcetz. II s'agit de lui communiquer le refus du général Shabacker.

• Je ne voulais pas que ma p^uisre femme subit toute h cruauté des paroles 4e Shabacker ; c'était un fardeau qu'im hoimine seul pouvait porter. Je riésokiis donc de \m en cacher une partie, et d'épargner à son cœur naïf et joyeux une si piérnible révélation. Je commençai en ces termes : ;• . i

H4 ilUDES

« Chère amie» mon affaire prend une autre tour-» nure ; c'est une assez bonne tournure , il est vrai ; mais le diable de général (qui n'a jamais eu le sen» commun) ne veut pas entendre raison* C'est un homme qu'il faut emporter de vive force, et je l'emporterai , aussi vrai que mon bonnet de coton est actuellement sur ma tête.

» — Ainsi y vous n'êtes rien, mon mari?

» — Pour le moment , mon amie.

t -^ Ce sera donc pour samedi soir?

» — Pas encore ce jour-là.

» — Âh ! mon Dieu I que cela me fait de peine ! Je sauterais par la croisée* »

» Et , cachant sa figure rose de ses deuK mains ^ entre lesquelles des larmes s'échappaient, elle resta long-temps en silence; puis, d'uèe voix tremblante et émue :

« Que Dieu me protège dimanche prochain , quand je serai à l'église de Neusattel , et que toutes les grandes dames de l'endroit me regarderont ' avec dédain, j'en mourrai de hont«... »

I » J'étais au lit; un élan sympathique me {Hrécipita verselle; jela vis, cette chère Teutoberga, les joues toutes couvertes de larmes brûlantes. Je m'écriai :

SUn 4IEAN-PAUL. 1 1 5

'« Àmed'aûgel ne me torture pas! je veux mourir, si,même dans la canicule, dansces jours étouffans, je ne deviens pas tout ce que tu peux désir«\ Parle! Quelle pilace te faut-il? à quelle di-
vision ▼eu^-tn appartenir? Conseillère du cabinet? ConseîHère du comùierce? Couseillère des mines?

Conseillère des bâtimens ? Conseillère de législation? Conseillère de la cour ? Conseillère de légation ? Conseillère du disible , de sa femme et de ses d^scendants? Je te ferai tout ce que tu voudras; dis. J'achèterai tous les Conseillers et toutes kîttts places. Demain j'envoie des courriers en Saxe, ^n Hesse, en Finlande , en Prusse, en Russie^ à Katzenellenenllenbogenen^ et je fais acheter mes patentes. Je vais plus loin : je veux toutes les places à la fois. Tu auras un mari Conseiller aulique à Flachsenfingen , Conseiller des douanes à Scheerau, Conseiller des beaux-arts à Haarhaar (i). Conseiller de la chambre à Peslitz. N'avons-nous pas l'argent nécessaire? Ainsi, moi, possesseur d'un seul corpus et d'uç seul podexy je pourrai, sur mes deux jambes , former à moi seul

(i) Noms supposés.

un congrès de Conseillers d'État, une Légion d'honneur ou d'honneurs, ce qui ne s'est jamais vu.

■ — Oh ! maintenant tu es un ange, dit-elle ; et des pleurs de joie ruisselaient de ses yeux. Mais tu m'apprendras quels sont parmi ces Conseillers les plus beaux Conseillers. Nous choisirons, n'est-ce pas ?

• — Non, continuai-je entraîné par l'ardeur du moment ; cela n'est pas suffisant. Je veux que tu puisses dire à la femme du vicair : Je suis Conseillère de affaires ecclésiastiques à la femme du bourguemestre : Je suis Conseillère de la commune à la femme de l'ingénieur ; Je suis Conseillère des ponts et chaussées. Je veux que tu puisses changer de titres comme de robes.

« — mon ami , mon bien-aimé , mon cher Schmelzle !

» — Et je serai correspondant de toutes les académies , et associé de tous les athénées , et inscrit sur toutes les listes , et membre (membre honoraire , il est vrai) de toutes les sociétés savantes ; et tu seras membre avec moi (membre honoraire) de toutes les académies, institutions, associations , etc. , etc. y etc. »

Oh ! la bonne scène de comédie !

Il faut voir ensuite Schmelzle faire parade de son Courage à l'hôte du Tigre, gronder les valets devant sa femme , parce que les femmes aiment la bratour ; la conduire à la ménagerie , à la parade) passer avec elle devant les canons et les baïonnettes du régiment. Teutoberga donne un soufflet au hard-de-nurt, qui veut arrêter le mari et la femme dans une de leurs excursions sentimentales. « Oh ? lionne ! s'écrie le mari ; je voudrait à mon

tour qu'un grand péril vînt t*ass»illîr; tu connaîtrais alors le lion ton époux ! »

• Nous continuâmes notre route tranquillenienf et de bonne amitié. Nous rentrâmes; ma femme se coucha, et j'aurais pu être heureux cetle nuit , si le hasard n'avait fait tomber mes regards sur la page 206 du volume IX des Œuvres du professeur Lîcfatenberg; j'y lus avec effroi ces paroles :

«fil n'est pas impossible qu'à une époque plus

• ou moins rapprochée, les chimistes ne décou-

• vrentle secret d'une substance décomposante, » qui dissoudrait notre atmosphère , et la réduirait

• en eau, par le moyen d'une espèce de ferment, » Le monde périrait alors ! »

1 1 s £TÎJD£;S

■ Ah ! cela n'est que trop vrai! m ecriai-je, puisque la boule de notre terre est enveloppée d'ixne grande, bulle d'air, qu'on appelle ai]]* atmosphéri?*que : il ne faut qu'un n)auvai& drôle de chimiste 9. habitant quelque mauraise île (do côté de la Nouvelle-HoUande ^ par exemple), pour inveatep la substance décomposante» et nous anéantir^ tous, A peine le ferment fatal s'introduira^t-iL dans l'atmosphère ; une étincelle qui frappe uo. caisson rempli de poudre ne cause pas une éruption plus soudaine. Voici venir l'immense orage^ ^ui dévore le monde ; en deux secondes il atteint la ville de Flœlz. La toile tombe ; la grande scène est jouée , rbumanité fait la révérence; le globe n'est plus qu'un grand échafaud de mort, dont cechîmiste ^ que Dieu damne, est le bourreau îuvo?lontaire. Grande souricière, piège

i^un^ense, où les hommes et les bêtes viennent expirer à la fois-
Saint-Barthélemi universelle , dont le diable seul recueillera les
fruits

» A l'heure convenue y nous remontâmes en diligence ;
tout le monde était gai, content, excepte moi. La destruction du
globe , au moyen d'un ferment chimique, fermentait encore dans
le globe

SUR JEAN-PAUL. , 119

à mon cerveau : ce qui prouve bien que nos terreurs noc-
turnes n'avaient pas désorganisé mon intelligence 9 puisque je
jouissais encore de toute ma faculté de réflexion. Le voyageur à
niveau rouge monta aussi ; il me regarda comme au flair* Tant,
d'un œil effrayant; mais je n'avais plus peur de lui.

• Toutes les terreurs étaient pour moi une bête vaine pkd-
santerie , une misère , dans un moment où je n'étais occupé que
de la destruction générale des mondes» Que m'eût importé
alors le sujet de ces choses terrestres le plus naturel et* le mieux
fondé? Tous mes compagnons de route eussent lancé dans mon
avenir et dans mon présent les bradons de la terreur la plus
dévorante que je n'y eusse pas fait la moindre attention.
Cherchez-vous à se débarrasser du bombardement des guêpes
lorsque le canon tonne autour de nous? Sent-on les battements de
son cœur lorsqu'un chirurgien est occupé à vous couper la
jambe? J'avais oublié tous mes compagnons de route, et ne pen-
sais qu'à ce ferment qui pouvait, pendant que je faisais route de
Floetz à Neusattel' sortir des mains innocentes d'un savant d'Eu-
rope

ILLOITUDES

OU d'Amérique, allumer Tatmosphère qui ikmm entoure, et faire sortir le trépas de ruohrer^ du fond d'un misérable alambio. Chimistes » âssas? siffts futurs du monde ^ui vous a domBui l'être , arvètee*voos I Et votui potentats de la terre , don| ks su-fets peuvent^ avec leurs oorniies» coufon* dre si aisément' planètes , gaz et corps solides , hfttes-vous de rendre un édit qui ,leur défende de toiter à Tavenir d'autres expériences que celles qui ont déjà été faites!

» Cette trisie méditation dura jusqu'à la fin du Mytige; j^ n'avais pas cessé de tenir mes yeux fixés siir ma femme, dans l'espoir de mourir au moins en la regardant , lorsque le déli:^ universcA viendrait nous balayer dans l'éteraité, et m'eakmr, ainsi qu\dlle% à cette vie de terreurs et de douleurs j^ dû la science etièmème sert k si peu de chose ! n

TeHe çst cette étrange plaisanterie , cette bmi^ lesqîle narration, que Jean-Paul Hielher. a inti^ tolée Voyagé de SçhmdzU à Ftmtz. On y trouve

SUR JSAITHPAUL. 121

en^eiat, avec phie de nhiveté que dans le fragméat sublime .traduit infidèlement par madame de Suiël^ le génie caractéristique de Jean-Paul ^ sans parler de cette bouffonnerie x>riginales qui s'élève quelquefois, comme dansle^&logiie nocturne du mari et de la fournie, jusqu'au comique le pkis ^g^retix et le plus piquant. Quelle idée naïvement forte, quelle bonne création que Celte de notre aummiier, qui déborde de science^ qui connaît tout, sait tout 9 approCondît tout, et , en définitive, est te {rfus-loiais des mortes l cet hoBtin^ qui ose rêver lliércâsme et n ose pas monter en ditigence ; ce ré« publibain forcené qve le regard

d'un faayduqiie fait rentrer en terre) cet enthousiaste de la vdéur
 ep peij^tûrej du couflra^ mis en noiiisiquê et du palrioti^nie ré-
 digé étx dithyrau^ibes! El tcHîte la prudence surhûmaià^ qu'il
 déploie, et sa co<nmiséraMon pour le monde qui va périr, et son
 sentimentalisme poétique ^ e^ aeé jgrands mots à pr^f>Os d'un'
 olocbei- de cathédrale , et son élan misanth^optque ^ lorsqu'il
 met le nés à la fenêtre de i'aabefge l Kotatebues! o ffactilards,-
 parleurs dé vertu) prédicateurs d'utopies , grands réforme-

tears> fitaissans esprits! la même ironie vous at-^

teint, vous et toute civilisation factice, sentiment taie sans pas-
 sion réelle , savante et pédantesqtie sans résultat , rêveuse sans
 imagination, matérielle sans utilité , vaniteuse et £sinfaronne ,
 mais senrsoelle au fond ; sans énei^ie et sans courage ;• perdue
 dans les mots, enivrée de phrases 1 '

Ricfater avait bien apprécié }e ridtciik de son temps; il a créé
 Schmelzte. Mais il faut lire Titan, Levana, et dix autres ouvrages
 du même Jean- Paul , pour connaître dans totite sa folie ceûe-
 pensée, qui semble un carnaval, un travestisse-: meut puéril et
 gigantesque; cette imagination triviale, fantastique, bouffonne,
 immense, infinie,, qui se moque de tout , et mêle les instrumens
 dti^ ménage à la cbnse des planètes; qui plonge un regard dans
 les abîmes de Fêtre , et revient es-' quisser une caricature de
 Call'ot. Vous dirier un' colosse qtii se joue, tant ses mouvemens
 sont pesâns et cs^pricieux; il parcourt sans transition , par élans
 irréguliers, TécheHe entière des idées, les plus disparates. A pro-
 pos d un aumônier en voyage , voici la lune qui bombarde la
 t^rre. Dans un autre de ses romans, Mars devient pré^ dicateur
 et tient aux autres mondes un diseours.'

IjfiSiérodexe. Entre les.maios de Riohtery ruDtytns est un jouet frivole dont il brise et réunit tou» h tour les fragmens; ses idées, les plus méta^ physiques revêtent un costume bouffon ; il prête une marotte au Temps et k TEi^aee. Débauche immense et incroyable, anarchie sans frein , Atelier magique , Forge cyclopéenne ,. où , au milieu des vapeurs et de la fumée , vous voyez apparaître de petites caricatures humaines, finement esquissées , telles que celle de Schmelzle raumô** nier; puis des formes vagues», sombres, inouïes, tantôt éclatantes, tantôt lugubres ; puis des.trahs. de sensibilité prqfonde^ tels que nous les avons admirés dans Siebenkœêe, l'histoire déchirante^ d'un pauvre étudiant qui s'est marié par amour. ... Jean -Paul ressemblerait à Rabelaiis,.s'iln'y avak pas chez l'auteur allemand une puissance d'émô?. tk>n, une sympathie avec l'humanité qui manqiaifc. au grand comique du seizième siècle ,au Pant^gi^ie) des bouffons. Bichter est aussi projfpndémenjtseu'-; sible à la beauté, à la grâce, à Tharmonie, . qu'il est • frappé de la laideur. Accessible à l'ironie, une Cen-r^ dresse de cœur intime l'associe à toutes les actions.; humaines,, à toutes les mélodies de la nature^ IL*

I a4 iTUDSS

nous intéresse même àlapoitronnetiede Schmekle et à la yanéité de sa femme Teutoberga. Quand il a présenté Thumanité sous son ^^peet ridicule^ il nous contrainte la plaindre et à Taimer, toute ridicule et toute vicieuse qu'elle soit.

Dans riiistoire de l'aumônier esthétique , il se moque évidemment de tout son pays ^ de tant de travaux qui n'aboutissent à rien, de tant de rêveries scientifiques 9 républicaines y teuto-

niques; mais comparez cette douce ironie à celle de Swift et de Voltaire. Si l'on suivait jusqu'au bout la logique des idées, si l'on croyait aveuglément à Voltaire et à Swift, qui nous présentent le monde comme une prison remplie d'esclaves qui s'entretuent, on n'aurait qu'une parti à prendre : quitter bien vite cette caverne de brigands. Richter ne nous désespère pas ainsi. Comme eux, il aime à pénétrer dans les profondeurs ; il analyse les détails, il cherche le ridicule du sublime et le sublime du ridicule. Voilà l'homme : ange et démon, néant et génie, ver de terre et intelligence, objet de compassion et de risée. Il pleure et raille, plaignez-le, méprisez-le, parlez-lui. Sous ce rapport, Richter se rapproche »

SUR JEAN-PAUL. 125

chez Cervantes; chez eux point de mépris, point de haine, ils ont un sourire et des larmes; leur gaîté émane d'une sensibilité vraie. Me croyez-ils dédaignent leurs héros; ne voyez-vous point qu'ils les aiment avec tendresse et qu'il y a dans leur moquerie un mélange de pitié et de douleur ?

Si l'on considère Jean-Paul sous le rapport de l'art et de l'exécution » il reste inférieur à Cervantes. La fusion, l'ensemble, la cohérence manquent aux productions de Richter. Leur lecture laisse une impression confuse et hétérogène; le Voyage du pauvre (l'aumônier Schmechel est une de celles où l'unité, la grande loi des œuvres de l'esprit, est le moins hardiment violée. Dans ce chaos de pensées et de sentimens jaillissent, comme d'un fer embrasé » des milliers d'étincelles ardentes, sublimes, comiques; mais c'est un chaos. Le style de ces incroyables œuvres est lui-même un phénomène; une forêt vierge, dont toutes les branches entrelacées forment un inextricable rempart, TOUS

offrent un obstacle invincible. Langage» métaphores, orthographe^ tout se revêt ehe« Jean-Paul de cet habit de saturnales. Il a des

phrases de trois pages sans virgule et des mots de trois lignes sans trait d'union. Il a des parenthèses qui enfantent des soos-parenthèses , mères à leur tour de petites parenthèses, il vous fette des allusionssans nombi^ à ce que Vous ne savez pas, à ce que vous ne saurez jamais , à vue ligne égarée d'un auteur hébreu inconnu, à une expérience de physique tentée par un savant d'Odessa^ Le eiei, la terre et l'enfer sont convoqués dans une période de Jean-^Paul ; non seulement les mots, mais les idées se heurtent chez lui d'une manière inouïe. Sdllies épigrammatiques lancées au milieu d'une narration sentimentale ; allusion grossière , licencieuse , au milieu d'une idée profonde ou mystique! mélange sans égal de calembourgs, de jurons, d'images gracieuses, de rébus, de citations savantes, de dissonances, de fantaisies. .11 n'y a pas jusqu'à la géographie ei;ropéenne que notre auteur travestit à son gré. Il invente des altesses, crée des marquisats, plante des rois à la Rabelais surties trônes fictifs, fait des ministres pour se moquer d'eux, s'embarque dans des digressions qui usurpent des volumes , et fait un volume d'un erratum.

SUR JÉAN*PAUL. l^J

Nous avons vu dans les aventures de l'aumœiier Schmelzle des cit^s inconnues, Haarhaar, Sohee^ rau, Flachsenfingen. Les traités sérieux que Rich*ter a composés (car il a écrit des ouvrages sérieux) sont eux-mêmes enveloppés de ces formesr fa&tastiques : et partout, au milieu d'extravagances si répulsives, vous trouvez le même caractère, une tendresse secrète , un besoin de bienveillance et d'amour, une reli^on de cœur, une sympathie univer-

selle, cachées sous le grotesque le plus bizarre^ Ce parfum de bonté et de sensibilité devient enchanteur par le contraste ; les scènes de la vie bourgeoise la plus humble vous émeuvent ; les * caricatures les plus grossières vous touchent : le sublime et le pathétique sont pris à rebours. Homère et Eschyle frappent le cœur d'une émotion grandiose , en faisant descendre du ciel les dieux sur la terre. Sterne, Cervantes, Richter, Crabbe , obtiennent le même résultat , en creusant pour ainsi dire les affections les plus communes , les scènes les plus vulgaires, pour y trouver l'émotion, le pathétique, l'intérêt, la philosophie, la profondeur.

Qu'un tel écrivain puisse être lu et goûté en

laS ÉTUDES SUR JEAN-PAUL.

France (même dans de légers fragmens) , voilà ce que Ton n'aurait jamais espéré il y a quatorze années , et cet esprit de compréhension universelle et tolérante est le signe caractéristique d'un temps où les créations grandes sont rares, où l'intelligence éclectique domine. .

Ktir Cjréruption a mett.

Heroes unknown to Famé.

Héros que la gloire oublie.

Btbon

J'ai traversé les trois* royaumes. J'ai vu la Grande-Bretagne, accablée du poids de son ennui, de sa dette et de sa richesse; l'Irlande, soumise au plus cruel esclavage par la patronne des libertés constitutionnelles : l'Ecosse et ses savans, ses rochers et ses femmes blanches comme la neige

ÎÔO UNE EXÉCUTION

qui couvre ses monts. J'ai vu ces trois îles , aussi éloignées du reste de la civilisation qu'elles étaient isolées de l'ancien monde.

Plusieurs années de ma jeunesse passées dans ces brouillards, souvent pittoresques, toujours tristes , m'ont offert le moyen d'observer les seuls hommes qui, balançant l'aristocratie avec la royauté , aient fait du peuple le fléau de la balance. Là, malgré tout, c'est encore l'esprit national qui occupe le sommet

Quelques vices moraux pèsent sur l'atmosphère anglaise (i).

Le premier est l'hypocrisie religieuse {Cant } . On est dévot par ton et par mode , et la société est en proie à une sorte de pruderie incommode qui ne laisse un jeu naturel et libre ni aux sentimens ni aux idées.

Le second est une habitude de morgue muette » insincère et dédaigneuse, adoptée par le plus grand nombre des Anglais. A voir ces hommes si gonflés et si vides , vous diriez ces vastes perruques

(i) Ces observations se rapportent à l'espace de temps qui s'est écoulé de 1815 à 1855. Depuis cette époque , les mœurs de la société anglaise ont subi une variation sensible.

A HaRT. 131

étalées sur une tête de bois, et dont la bouffissure insolente cache une vaste nullité.

Le premier de ces vices corrompt la franchise des mœurs y et le second en détruit le charme. Trop souvent une femme dans toute la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, mais silencieuse et ré-

servée jusqu'à Timpertinence, ou un jeune homme apportant à la société son contingent d'ennui et d'arrogance sombre , vous feront regretter les salons de Paris y ou l'abandon de la société italienne.

Ne blâmez pas trop bl^utement ce peuple insociable. Cette insociabilité a ses vertus. L'origine* Hté du caractère, l'entier dévouement à une opinion adoptée et choisie ; la fermeté , la virilité , l'énergie , ne peuvent se former et se développer dans les pays où tout le monde dépend de tout le monde , où tout le monde est flatteur et flatté , où la gibière se fabrique à dîner, où Ton préfère à la vanité d'une affection bien sentie le mensonge d'une politesse agréable.

L'orgueil aristocratique est à son comble en Angleterre ; et ce qui «st très remarquable>{e, c'est que l'esprit national n'en souffre pas. En Angle-

132 UNE EXÉCUTION

terre , la passion générale , c'est le besoin de liberté ; en France , le besoin d'égalité.

La révolution française est née de l'insatisfaction des classes inférieures qui se sentaient ravalées ; la révolution anglaise est née du besoin général d'une sécurité établie sur des bases inébranlables.

L'orgueil anglais veut vivre indépendant ; la vanité française veut vivre l'égale de tout ce qui l'entoure.

On comprend encore assez mal en France le principe constitutionnel; on y comprend très bien l'égalité naturelle de tous les hommes. En France y un tribun du peuple , pour produire son ef-

fet, rappelle d'odie'ux privilèges , nés de supériorités usurpées. Hiïint^ en Angleterre^ entretient la multitude de sa sécurité Véellè et personbeMé, que rien lie peut , dit*il, établir si ce n'est la Réforme. C'est l'intérêt des masses qui a fait la'Béforme anglaise ; c'est l'amoui^^^propre qui aifait la révolution de France.

Des exécutions silencieuses, dès révoltée dirigées avec otdre , des fêtes populaires eV muettes, une énergie républicaine sous lé majiteau^de

A MORT. 133

la vieille arislocratie , peu de vivacité et de leathouBiasme^peu de vaaitéet du dédain, des fem* mes angélicpies , dont la société , les corsets et les mères prennent, soia d'al-térer les formes, les esprits et les âmes; ramoup du naerveilleax » et le besoin de tout calculer ; un état florissant et embarrassé , une machine que des r^mes d'or mettent en mouvement, roues, qui s'embrouillent et s'arrêtent d'heure en heure; une puissance for^ midable d'industrie , une civilisation en avant de l'Europe sous le rappqrt politique, industriel, commercial, en arrière sous le rapport de la sociabilité élégante ; une vie ennuye^5e et forte , qui nourrit la pensée et qui la fatigue : voilà , en peu de mots> le résultat de mes observations pendant mon séjour dans ce pays , que nul étranger n'ha^ bitera long-temps sans remporter de ces mœurs singulières une forte nuance et une teinte prononcée.

ExK mars 18 17,. je fus témoin d'une de ces exécutions silen- cieuses qui caractérisent profondément l'époque et le pays dont je parle. Un matelot, nommé Gasbman, fut condamné à mort

IJ/f UNS EXECUTION

pour avoir pris part aux troubles de Spa-Frédéric et homme du peuple , homme simple , dont la renommée n'a point répété les dernières paroles, et qui a salué la mort avec une naïveté d'héroïsme bien digne d'être consacrée. Mais quel écrivain daigne consacrer sa plume aux derniers soupirs d'un misérable sans fortune et sans famille ? Quel homme appellera, sur ce simple martyr, les larmes des autres hommes? On écrit pour plaire» pour s'avancer, pour avoir des succès; on s'adresse aux passions on fonde sa gloire sur la flatterie de ses semblables. Gashman ! héros né dans les derniers rangs de cette société qui t'oublie , un des témoins de ta mort ne t'aura pas oublié.

Rien de plus triste que la nuit à Londres ; celle des autres peuples est gaie, brillante, comparée à ce long cri des gardes nocturnes, au bruit de ces lourdes charrettes , à ces exclamations de meurtre et de vol qui percent de temps en temps un air épais. Aussi l'insomnie anglaise suffit-elle pour dégoûter de la vie. J'éprouvais ce supplice. Le 17 mars au matin, j'avais, de quatre heures en quatre heures, suivi dans leur modulation lugubre les gémissements des valets : il était

A 101IT. 135

deux heures. Tout-à-coup y le son de la trompette se fait entendre. Il partait de la caserne appelée King's barrack et roulait avec le vent froid du matin y à travers les rues nombreuses qu'il avait à traverser pour arriver jusqu'à moi.

Ils appellent cet air militaire le Réveillé. Jamais nom ne fut plus impropre. C'est une succession de notes longues et ténues, qui se suivent de loin, et qui ne ressemblent pas mal aux modulations du vent qui s'engouffre dans un long corridor. Après avoir

cherché long-temps le motif de cette subite terreur que le son de la trompette allait porter dans toutes les alcôves de la Cité de Londres, je me souvins que l'exécution de Cashman avait été fixée à ce matin même , et que c'était précisément devant les fenêtres du commerçant chez qui je logeais , et sur la place de Snow-hM, oÂ j'avais été choisir un logement aéré et solitaire , que cette douloureuse cérémonie devait avoir lieu.

Cette pensée augmenta encore l'Irritation nerveuse que l'insomnie avait excitée, et qui , pendant le premier hiver passé à Londres, est le lot ordinaire des étrangers doués d'une organisation faible ou:

156 UNE EXSCUTIOlf

îinpressible. Elle redoubla quand j'entendis son* ner le boute-selle. Le régiment des gardes-dncorps, qui devait protéger Fexécution , montait à cheval. Un homme allait mourir; un homme du peuple , entraîné par les séductioAs de gens puissans; un homme simple, que troi3 agens de la police anglaise avaient, pour la somme de quarante louis , jeté dans la prétendue conspiration qu'eux-mêmes avaient ourdie de leurs mains infâmes.

Ces pensées se pressaient dans mon esprit : le jour avançait ; le soleil , en perçant le brouillard opaque, semblait éclairer à demi une masse jaune et livide. Fatigué , je me levai. A six heures le jour était né ; il n'avait ni éclat ni chaleur : le soleil ne se montrait pas : il ne semblait envoyer à la terre qu'un pâle reflet.

La pl^ee se ^ remplissait de peuple. Gomme on élevait le fatal échafaud , et que cette vue me faisait horreur, je voulus quitter la maison. La foule avait déjà occupé toutes les avenues ; notre porte était obstruée; impossible de sortir. On accou* rait de

toutes parts , pour jouir de ce spectacle , une exécution à mort ; la vengeance exercée par

A MORT. 137

la société sur un de ses membres ; la justice ^ qui punit le sang versé y devenant meurtrière , et s'arrogeant le droit d'enlever au coupable la vie qu'il tient de rÉternel.

Un grand bruit se faisait entendre. Une invincible curiosité me porta à la fenêtre. On eût dit une mer mobile ; toutes ces têtes sombres et mécontentes, agitées en différens sens, paraissaient n'avoir qu'une âme. Le ^ience dans la multitude , et dix mille hommes animés du même sentiment^ sont toujours un spectacle curieux. Lesassistans se composaient de toutes les classes de la société ; une cérémonie^ religieuse n'eût pas été attendue avec un recueillement plus profond. Cependant les ondulations de la foule annonçaient que ce grand corps nourrissait une agitation interne et un se-

cret courroux.

Je restai là , m'oubliant. Un murmure parcourut tout les rangs , et annonça l'arrivée du condamné. Cashman était vêtu en matelot; il saluait avec cette politesse cordiale que l'on trouve dans les camps et sur les navires. Alors du sein de la foule des gémissemens sortirent. La pitié publique prenait une voix sombre, tinné, terrible. Un

138 UNE EXÉCUTION

écho lugubre répétait de minute en minute r

« Shame ! skame ! » (Honte ! honte !) Vive Casliinan ! ^ive Gashman!

Si le machinateur politique auteur de cette exécution destinée à effrayer les mécontents a entendu ce long jugement de la multitude, je ne m'étonne pas que^ depuis cette matinée , ses nuits aient été peuplées de fantômes , et que la vie lui soit devenue cruelle. Cette révision de la sentence par le peuple dura une demi-heure. Un silence succédait à une sourde parole :

c Pour quarante gainées ! » cria un homme.

Quarante guinées ! répéta Técho populaire !

Et cette phrase répétée , on se tut. Enfin , pendant que les apprêts du supplice s'achevaient , on n'entendit plus que le mot : « Uurder! murder! » répété lentement et dans tous les tons par cette masse énorme, et circulant avec une solennité dont mon imagination encore épouvantée gardera toujours la trace.

La terreur de cette cruelle et sombre tragédie m'arrêtait, suspendu et comme fixé, à la fenêtre dans une sorte d'étonnement stupide. De toutes les matinées de ma vie , celle-là ma laissé Tim-

A MOBT. iSg

pression la plus difficile à effacer. Le matelot» victime de la Politique, marchait à la mort non pas courageusement , mais gaiement. Ses longs cheveux blonds, qu'agitait le vent du matin, son franc sourire , qui bravait Thorreur d'up tel moment , son vêtement singulier, sa jaquette bleue , son cou nu , la légèreté de sa démarche , et le son de sa voix, qui semblait prendre de la force et de réclat à rapproche de sa dissolution dernière; ridée que cette victime n'avait ni forfait à l'honneur , ni tenté d'action cou-

pable ; ce spectacle , ces idées , cette poésie si triste , cette réalité si amère, m'absorbaient et m'accablaient.

Alors, j'entendis Cashman parler à la foule qui était retombée dans le plus profond silence :

- Mes amis , j'ai été trompé ; après m'avoir séduit , ils me tuent. Vous savez que je n'ai ni volé , ni piUé. J'ai suivi les conseils d'un homme qu'on avait chargé de me séduire ! J'ai passé dix ans à me battre pour mon pays : vive mon pays! vive l'Angleterre ! J'aimerais mieux mourir pour elle sur mon bord , au milieu de la fomée du canon ;. mais enfin , puisque tel est mon sort , puisque je suis innocent , puisque vous le savez, vive la mort !»

140 UNE EUCUTION

Il y avait de l'éloquence dans cette naïveté.

Par un mouvement spontané , tous les assistants ôtant leur chapeau, parurent s'humilier devant la grandeur d'âme du matelot près de mourir ! L'insomnie m'avait été préparé à recevoir . des impressions plus vives et plus inquiètes? je ne sais; mais l'effet des rayons du soleil, jaillissant des nuages déformés» et illuminant toutà-coup cette multitude agitée dont les yeux se levaient avec effroi vers un spectacle unique , me frappa singulièrement. Bientôt un gémissement, croissant et grandissant toujours , me poursuivit au fond de la chambre où j'étais allé m'asseoir. C'était le peuple entier qui laissait échapper et grossir cette longue plainte. Elle cessa : Gashman était pendu. . . La mort l'avait lancé dans l'éternité !

Après avoir rendu fidèlement compte des impres^{ns} violentes
 que me laissèrent ce spectacle, cette tragédie populaire, la mort,
 l'innocence et la simplicité de ce matelot , qui mêlait à l'in-
 souoiance de son état toute la fo^{rce} d'âme , toute la vivacité,
 toute la présence fi[^]sprit, tout l'héroïi[^]me que l'histoire admire
 dans les morts les

A MORT. 141

plus fameuses , je livre à l'observation un grand phénomène
 moral : ce peuple entier qui entoure de son admiration et de sa
 douleur Téchafaud de la victime, mais qui sait que si elle viole la
 loi elle détruira toute la société ; l'étrange et solennelle éloquence
 de cette masse, animée d[^]un même regret , d'une même pensée ,
 assez forte et assez puis^{*} santé pour arracher à la mort la victime
 qu'elle plaint, et répétant en chœur, aux pieds du gibet : • Pitié
 pour la victime ; anathème pour les bourreaux : mais respect à la
 loi !

IV

Ifiamvp t Joletaff [^]t fSkmcï[^]o.

VAmè d^{*}un siècle se révèU en eux,

Jean -Pau t.

Il nous faut , à nous , hommes du mx[^] siècle , pour stimuler
 notre langueur, du merreilleux et non du comique. Dans un
 temps si positif, tout est convenu d'avance : les institutioj[^]
 règlent les coutumes} la politique et la morale sont devenues des

sciences exactes; un code de législation multiple et omniprésente nous enlace de toutes parts; une administration immense étreint la société de son

t/||/ PANURGE , FALSTAFF

réseau. Rien n'échappe à ses observations, à la rigidité de ses chiffres, à l'activité de ses bureaux, à la classification de son cadastre. Tout s'exécute par un mécanisme dont la combinaison est connue , dont les résultats sont prévus.

Aussi , voyez comme l'imagination humaine , avec son besoin d'indépendance , échappe à ces habitudes régulières. Elle fuit cette civilisation positive qui la presse de tous côtés , et va se réfugier, dès qu'elle le peut, dans une sphère idéale et merveilleuse. La littérature et les arts deviennent fantastiques. On voit , par une étrange anomalie, une population scientifique et industrielle revenir aux contes de fées, admirer les arabesques poétiques de Gozzi, s'éprendre pour les visions de terreur inventées par George Lewis et Hoffmann , et sourire aux plus bizarres créations dont l'esprit de l'homme ait peuplé l'espace et le vide. Il s'établit comme une compensation tacite entre le positif de la vie et les jeux -d'une imagination indépendante. Enfin > plus la civilisation devient matérielle , et se retranche dans les bornes de l'utile , plus on voit le goût de l'idéal acquérir de force et d'élan.

ET SANGHO. 145

Que l'on étudie attentivement chacune des grandes ères sociales; on y remarquera toujours, d'une part , une idée-mère , une pensée*-reine , <fa\ se mêle à toutes les autres idées , circule comme le sang dans les veines de la société , l'âme de sa vie propre , détermine un mouvement général ; d'un autre y une op-

position constante destinée à contrebalancer l'influence dominante, et à rétablir l'équilibre; loi de réaction éternelle et inévitable. Aujourd'hui que la société a choisi l'utilité pour base, le merveilleux commence à reprendre ses droits. Quand Rome avilie ne songeait qu'au luxe et à la débauche, le Stoïcisme proclamait ses sévères doctrines. Pétrone et Thraséas étaient contemporains. Admirez par quelle apparente contradiction le berceau du christianisme, qui devait affranchir le monde, fut placé au milieu de la servitude la plus ignoble que le genre humain ait acceptée ou soufferte. Pendant que l'invasion des Barbares bouleverse le globe, la loi de pardon et débouté s'établit: l'arbre de paix germe dans le sang.

Si l'on applique la même observation au moyen âge, on y verra se prononcer également un dou-

146 PANCRGE, FALSTAFF

ble caractère : d'une part, une croyance idéale exaltée sérieuse ; d'une autre, une raillerie hardie et audacieuse. L'une a empreint de christianisme tout l'espace de temps qui s'est écoulé depuis Constantin jusqu'au seizième siècle; l'autre a donné naissance à toutes ces créations bouffonnées et naïves, contre-poids nécessaire d'un idéalisme qui dépassait toutes les bornes, et transformait l'existence en vision. C'est à cette dernière source que les peuples modernes ont puisé leur

génie comique ; c'est elle qui nous a donné Panurge, Falstaff, Sancho Pança, ancêtres immortels des Gilblas, des Figaro, des Pangloss.

Examinons l'état de la société depuis Charlemagne jusqu'au seizième siècle. La Reine de l'Europe était la pensée religieuse;

les rois s'y soumettaient comme les peuples ; elle planait sur les cours et sur les ateliers , sur les églises et sur les échoppes. Alors , pour me servir de cette vive expression appliquée par un contemporain à la démocratie moderne , Vidialité coulait k pleins bords ; tout était devenu Symbole. La foi chrétienne , couronnant d'une auréole lumineuse l'édifice de la société, en pénétrait les bases même

ET SÀNGHO. 147

de son esprit et de sa vie. Quelle métamorphose plus merveilleuse s'accomplit jamais ! Rien ne conserva sa forme visible et msAérielle : un reflet mystique se joua sur l'ensemble et dans les détails de la civilisation. L'Allégorie s'empara de la poésie, vécut dans toutes les institutions, fut adoptée par la politique , s'assit au foyer domestique , se fit jour dans les intelligences les plus grossières. Pour le chrétien , la vie de ce monde ne fut qu'un symbole dé la vie à venir : le berceau et la tombe , le mariage et la naissance» peiv dant leur signification vulgaire, acquirent un sens emblématique et céleste.

Alors, le métier des armés, le génie des arts , l'industrie de l'artisan, devinrent des sacerdoces ; l'épée et la charrue furent des symboles ; les preux et les pairs se modelèrent sur les apôtres, s'assiresl; à la table mystique, virent, dans le culte des femmes un emblème vivant du culte de la Yierge sainte; dans leurs expéditions périlleuses, une imitation des missions célestes ; et dans la poi- ' gnée de leur glaive sanglant , la croix du martyre et de la délivrance.

Les corporations s'oi^anisent; les monastères et

l48 PANDRGB, FALSTAFF

les couvens essaient de réaliser sur cette terre , la cité divine de saint Augustin; dans le monde visible , est soumis au • monde invisible ; médiateur entre le ciel et l'homme, le pontife souverain apparaît comme chef de cette monarchie spirituelle , dans sa mystérieuse origine , et souillée de ces fautes que la faiblesse humaine mêle toujours à ses plus nobles élans.

Ainsi, un monde enthousiaste et spiritualiste a succédé à l'activité puissante de la domination romaine; mais quel sera le contre-poids d'une exaltation universelle ? la réalité ne viendra-t-elle pas revendiquer ses droits? Quand tous les efforts de l'esprit humain tendent vers l'idéal et l'infini , au risque de rencontrer l'absurde. : comment l'absurde, en se manifestant, ne provoquera-t-il pas rironie , cette grande vengeresse des ridicules ? La réaction s'opère. Voici des symboles de gaieté railleuse qui se font jour et viennent se mêler à tous les symboles terribles ou touchans qui régissent sur la société chrétienne. Fatiguée d'adorer et de croire , elle se parodie elle-même. Les choses saintes sont tournées en caricature, et personne ne se scandalise. La Fite des

ET SANCHO

fêuei celle de Vâne ont lieu dans les églises : la mort, objet de terreur et d'espoir sublimes, est en butte à la satire; on la fait danser; et le genre humain danse avec elle. Les cérémonies d'un culte révérent se transforment en mascarades; la naissance du Christ n'est plus qu'une farce; la messe devient une bacchanale : en face de l'autel cette parodie des choses saintes lève sa tête

chargée de grelots. L'âne de Bethléem est un personnage ; les hautes voûtes des cathédrales retentissent du braiement des choristes ; on donne à l'animal grotesque, une litière abondante, de beaux habits. « Du foin assez et de l'avoine à planrez ; »

Cardinaux et évêques sont remplacés par des masques indécens; les psalmodies solennelles de la Liturgie se changent en danses obscènes, où des hommes nus ^à mitres, se jettent des seaux d'eau froide sur le corps. Ainsi, l'esprit humain reprenant son équilibre, se venge de sa foi crédule par sa licence moqueuse. Il ressemble beaucoup , dit Martin Luther, à ce paysan ivre, à cheval, qui cherche en vain à retrouver son aplomb, cl qui retombe à gauche après être tombé à droite.

Voyez cette ironie symbolique prendre place

150 PÂÎFURGE/ FÂLSTÂFF

au milieu des robes rouges de Messieurs du parlement. La Basoche parodie la justice ; elle a son Roi burlesque , et ses grands jours et ses privilèges. A la table des souverains s'assied le bouffon autorisé, vêtu de jaune, coiffé de sa barrette, armé de sa marotte , libre et impudent dans ses discours , chargé de faire rire les autres aux dépens d'eux-mêmes et à ses frais. Création singulièrement profonde dans sa burlesque gaieté ; symbole piquant du néant de la grandeur, et de ce côté plaisant , qui , malgré toutes les prétections humaines, vit toujours dans nos occupations les plus graves, dans les tourmens de nos ambitions , dans les angoisses de nos plaisirs.

Non seulement le Fou du roi tient sa place à la cour; mais dès que les nations Européennes ont une littérature , il s'y glisse et y règne. Type de la gaieté du moyen âge ; être idéal , mais fils du

génie universel de cette grande époque; sym- ' bole de celte jovialité effrénée , excitée par une exaltation démesurée; on le voit, avant d'inspirer les chefs-d'œuvre, et de servir de modèle aux créations immortelles que je caractériserai bientôt , animer de son bizarre génie les

m SANGHO. 1.5 1

pr^emiers essais de la prose et de ta poésie. Puloï qui se moque de la clie?alerie en présence d^s. Mëdicis; l'auteur allemand du roman du Renard , satire devenue européenne ; Fauteur non moins goguenard de la fameuse Nef des fëHi ; Hugues de Bersy, qui se plaignait de voir lei^ bomnaes de son temps se rapetisser sans cesse ,

Cl Si bien qa'un joiir ils tiendront en on pot « Qoarante an moins. »

Jehan de Méung, le blasonneur des dames; TAnglais Ghaticer son imitateur ; ce Burchiello , barbier de Rome , dont la muse cynique

Combatteva col rasojo ;

Le Sotadique Arétin ; le Macaronique Folengo, créateur d'un patois érudit, et d'une épopée trop, peu connue (i) ; son imitateur Joseph de Aréna ^ qui raconte les exploits de Charles*» Quint en style plus curieux encore :

Âjtqne bombardœ tota de parte peUi>ant(8).

Hutrich de Hutten; Érasme ^ dans son Éloge

(i) Baldns.

(a) Meygra Ëntr^rejaa GaUioliqù imperateris , etc.

152 PANURGE, FASLTÂFF

de la foKe; les uns bouffons, les autres spirituels, quelques uns seulement burlesques, ont reçu à différens degrés les inspirations de ce bizarre génie.

'Enfin, trois grands hommes, Rabelais, Cervantes, Shakspeare, réalisant et personnifiant le fou du prince , chacun selon les vues proprés à leur esprit; lui donnant un corps, une âme, un visage ; le façonnant et le moulant à leur guise , réunissant dans cette création tout ce que leur intelligence avait de saillie et de profondeur ; mêlant, pour accomplir leur œuvre, la philosophie et la satire, la poésie à l'observation; profitant de toiit ce que la tradition des peuples leur offrait; ornant ce fils de leur amour, de toutes les idées comiques dont leur imagination pouvait s'aviser; mirent au mondé Panurge^Falstaff, Sanctio; Trinité bouffonne, êtres vivans, que nous connaissons tous, que nous avons vus, que nous aimons, que tous les arts ont reproduits dans mille attitudes diverses , et dont Tes^istence immortelle et railleuse se gaussera des hommes , tant que l'Europe conservera ses Arts.

Ils se ressemblent en un point. Nés au Seizième

ET 8ADf€CHO. 1 53

siècle y quand le moyen âge expirait , ce sont des types de la sensualité matérielle et de 1 egoïsme voluptueux 9 opposés aux affaires sérieuses et aux croyances idéales. Tous trois > ils ont pour leur corps une tendresse profonde et durable : lé bienvivre et le bien-rêtre , voilà leur philosophie. Us forment un chœur go-guenard , qui nous donne la critique complète et inexorable de

tout ce qui entraîne l'homme au-delà des limites de la vie matérielle : amour platonique , besoin des conquêtes, ambition, n'élancolie, mysticisme. C'est la volupté des sens qui raille les besoins de l'esprit; le corps qui se moque de l'âme.

Panurge> nous arrive le premier, c'est l'aîné de la bande. A sa mine effrontée et narquoise , je reconnais ces valets de grands seigneurs, qui, de tradition immémoriale, étaient savans, poètes, gens de cour, buveurs, et un peu fripons. Ainsi vécurent nos Trouvères, ainsi vécut le gentil Marot. C'est la première source de notre servilité littéraire; là remonte cette habitude de suivre la cour et ce besoin de plaire «aux grands, qui ont exercé sur les chefs-d'œuvre du génie, français une. si longue influence. Mais écartons ces ré-

154 PANURGE, FAUST

flexions philosophiques : leur sérieux ne va point à Panurge. Parlons moins tristement de cet excellent garçon, aïeul de Figaro en ligne directe, prototype de Fatutto et de Pangloss, armé d'une belle impudence de valet, d'une sublime effronterie de filou, de dents toujours aiguës, de ventre toujours vide , d'appétit toujours strident et de gorge toujours sèche. Notre homme sait treize langues , et n'emploie qu'à regret sa langue maternelle; car il est savant, et rit au seizième siècle. Expert en Yillonnerie , fripeur, buveur, batteur de pavés , la terreur du guet , « subtil de ses doigts comme feu Arachné, escamotant les écus dans la patène, vidant poches, coupant bourses , attachant à l'église la robe de madame à celle de monsieur son voisin ; poltron , vanteur, querelleur fourbe , amoureux de toutes les femmes, et inventant de sublimes vengeances contre les rebelles ; grand faiseur de dettes , emprunteur éternel , mangeant son blé en herbe ;

d'ailleurs homme de ressource et fort habile, puisqu'il recoud les têtes coupées : tel est notre bouffon. Ajoutez à sa gourmandise et à sa bassesse , une souplesse , un esprit infini , de l'érudition , de

ET SAIVGHO. 155

la malice , et Tart d'un courtisan accompli ; car Pànurge est \e joyeux du /irrn^^/Rabelais le dit lui - qpième ; et son rôle , si mal compris par les crîticipies, n'est que la satire de la vie mendicante de ces poètes de cour, à qui leurs vices ne faisaient pas toujours pardonner leurs talens.

Si Rabelais met des rois en scène , ce ne sont pour lui que d'énormes mannequins; il ose à peiûe les draper : vraies marionnettes gigantesques. Mais Panurge, de quel amour il l'environne, avec quel délice il le pétrit ! comme il le caresse ! Que c'est bien là le fou du prince y né en France , vivant au seizième siècle , parmi un peuple destiné à la sociabilité la plus haute , ami de la raillerie , pardonnant la ruse en faveur de la finesse, excusant les gaudisseries de Villon , en faveur de son adresse ! Quelle personnification vivante de la gaieté matoise des Parisiens, Tourangeaux et Normands , sous Louis XII et François P' ! Dans cet unique caractère, respirent toute une race, toute une nationalité, toute une époque, non sans doute sous leur point de vue idéal et grandiose , mais sous leur rapport populaire et trivial.

Rabelais nous montre son Panurge sous des

156 PANURGE, FALSTAFF

formes extérieures qui ne manquent pas d'élégance : il est svelte , « et pourvu de bons linëaraens de visage. » 11 est actif, et le plaisir de faire des dupes est pour lui la première des voluptés.

Il offre surtout la parodie de ces parasites escrocs et fripons , attachés de tous temps à une cour galante.

Occupons-nous maintenant de son rival et de

SOJ2 successeur. Falstaff est vieux, Panurge était jeune; Falstaff est baronnet, Panurge était roturier. Voyons les mêmes vices y poltronnerie, gloutonnerie, égoïsme sensuel, menterie habituelle , escroquerie déhontée, se diversifier chez; I un et lautre.

. Shakspeare .vivait dans un pays aristocratique , où de tout temps les affaires politiques eurent beaucoup d'importance , et le rang héréditaire beaucoup de poids. Il a fait son Falstaffnoble et homme de cour; ce qui ne Tempêche pas d'être lâche, et de se contenter du beau titre d'ami du prince.Doué d'une énorme corpulence, il ne s'occupe que de pourvoir cette grosse personne, qu'il aime tant , de tout ce qui peut la restaurer. C'est un homme carré sur sa base, comme disait Bo-

ET SANCHO

naparle. Ne le troublez pas dans ses jouissances matérielles; il ne vous portera aucun dommage ; ses tendres soins pour son estomac et son repos ne sont pas mêlés de méchanceté active ; il n'est hostile que lorsqu'on le dérange. Toujours en train, toujours de bonne humeur, il possède un tact infini, et sait merveilleusement bien à quelle distance il doit se tenir des grands ; jusqu'où il peut pousser la familiarité ; quels sont les gens auxquels il imposera par son ton de supériorité .affectée; comment il doit, à force de gaieté, jeter un vernis plaisant sur le mépris qui s'attache à ses

vices. Il faut l'entendre développer la théorie de sa philosophie sensuelle , débattre avec lui-même les avantages et les désavantages de la bravoure , comparer l'éclat de la gloire avec le bonheur de jouir de la vie, discuter sur le point d'honneur, au milieu du champ de bataille , et tirer sa bouteille , qu'il nomme son pistolet de poche , en présence des cadavres que la guerre vient d'entasser à ses pieds. Jamais l'individualité d'un personnage comique ne fut marquée de traits aussi profonds, et aussi précis. Panurge .est bien plus fantastique et plus méchant à la fois. Falstaff

158 PANUROE, FALSTAFF

mène une vie active et brillante ; il profite ^ en homme d'esprit , des événemens politiques qui se déroulent autour de lui. Par sa présence d'esprit y il échappe à tous les dangers ; par sa goguenarde indifférence^ il échappe à toutes les haines. G est encore ici le fou da prince^ mais lancé dans une carrière orageuse , où il faut qu'il paie de sa personne , et où sa supériorité comique , la fertilité de son invention , son dédain pour tout ce qui n'est pas jouissance matérielle , font vivement ressortir la partie sombre du tableau de guerres civiles y au milieu desquelles Shakspeai^ a jeté cette admirable figure.

Cette opposition de la vie sensuelle et de l'existence spirituelle; cette donnée du moyen âge, réalisée avec verve , mais un peu vaguement par Rabelais, reproduite avec une profondeur si dramatique par Shakspeare ; ce caractère bouffon , type du monde prosaïque , parodiant le monde poétique , se retrouve enfin chez Cervantes , qui Ta dessiné avec plus de grâce et d'élégance que ses deux rivaux. »

On reconnaît ici notre bon Sancho ^ Panpa^ paysan naïf , homme de sens , mais fort attaché

ET SANGHO. ibg

à ses intécêts; à la fois simple et madré , créole et défiant ; éclairé par son égoïsme , dupe de ce même égoïsme ; sentencieux comme un Espagnol, grave comme un Alcade; tendrement épris des qualités de son baudet , et séduit par les promesses de son maître. Cervantes , dont le génie le portait à une ironie douce f voilée et presque aérienne , n'a point accumulé sur son éouyer tous les vices de Panurge ; il ne lui a donné ni le titre, ni le rang, ni l'inépuisable gaieté satirique de Falstaff; mais simplement une bonne dose de fourberie et de logique naturelle, contrastant avec l'extravagance et la grandeur d'âme de son maître.

Chez Rabelais, c'est la science et la vie de courtisan ; chez l'auteur anglais, ce sont les mouvemens politiques; chez l'écrivain espagnol , c'est l'héroïsme chevaleresque que combattent ces trois Fous du prince , qui remontent à la même origine, et que nous avons réunis dans un seul cadre. C'est partout, ie monde idéal, la sphère de l'ambition , du savoir, de la grandeur, opposés au monde réel et vulgaire , tels que le temps et rhomme se plaisent à le faire.

16o PANURGE9 FALSTAFF ET SANCffO.

De tels personnages sont plus qu'historiques; ils représentent des masses d'idées , des peuples et des époques.

Les empires ont changé de face ; les croyances ont perdu leur force; les limites des royaumes ont été tour à tour reculées ou rapprochées : les querelles «du seizième siècle sont sans intérêt

pour nous ; mais ces Créations de l'esprit, ces personifications si comiques et si vraies ont survécu à toutes les révolutions politiques et morales. Admirable puissance de l'esprit qui, s'emparant d'une idée vaguement répandue dans un siècle, la change en une réalité éternellement vivante, donne à ses visions une existence impérissable, à ses chimères l'immortalité.

St& i&atacombt» ttt fSkdni-Mtc\)an,

Hère' s fine révolution ,anf>e had ihs trickto \$êe ! Did ihm hone\$ eost no more tke breeding , but io pU^ at loggatt u>ith them f mine aehe to think on'U

Jolie réTolitUon , ma foi ! si- nous avons Tespriide notii en douter ! Ces os qai ont coûté cher à élever, étaient-ils destinés à jouer aux osselets? les miens frissonnent quand j*y pense.

Skakspiajib. Ijlamlet*

Dublin, 18 octobre 1816.

Vous me demandez sur Tétat aotoel de llr^ lande quelques unes de ces particularités naticH nales qui prêtent aux ouvrages modernes une teinte de vérité apparente et d'ingénuité factice..* Songez-vous que je suis à. Dublin depuis cinq

162 LES CATACOMBES

jours, que je rep<isserai dans trois jours l'Avon et la Saverhe , pour me rendre à Bristol et revenir à Londres : et n'avez-vous pris pour un de ces touristes impudens, qui voyagent sur la terre comme les astrologues dans le ciel ,^ devinant ce qu'ils ne voient pas, observant le monde des fenêtres d'une auberge, étudiant un

peuple à la volée, et ne demandant qu'une semaine pour vous le jauger, pour ainsi dire , tout entier?

* Ensuite, pensez-vous, avec quelques écrivains récents , que , pour être historique , il suffit de ramasser ça e-t là quelques lambeaux de l'histoire? Sont'-ce des noms , des dates , des fragmens de coutumes, des débris de dictionnaires , qui constituent la, vie intime d'un peuple ? Quoi que l'on puisse faire , et quelque talent que l'on ait , jamais œuvre de mosaïque sera-t-elle une œuvre d'art? Walter-Scott n a pas étudié l'Écosse dans les pages des voyageurs: Thomas Hope n'a créé ce* beau roman d'y^ nâÂlas€^i qu'en, observant sur place J'OrienL Si je formais, le projet de mettre , en. scène. l'Irlande avec ses misères invétérées, et i;iou-raMes, j'irais, ce me.sei3Ql)Ae , oamper pen^ daint quelques années au milieu de ces unffiwmes

' DE SAINT-MICHAN. 165

et de ces haillons, parmi cette population de sauvages et de grands seigneurs : paradoxe unique dans les' annales du monde.

Prenez, croyez-moi, cette, résolution : votre

imagination s éveillera plus puissante en fàccv de

la réalRé. Entrez d^ns ces cabanes de jonc , sans

toit , sans porte et sans cheminée , à demi cou-

vertes par quelque vieille draperie en lambeaux,^

et où se pressent cinq ou six misérables, tout nus

comme leur asile : laissez*vous servir des- frag-

mens de ce pain que Ton cuit tous les six mois ,

et que l'on coupe avec une hache. Vous verrez
cette famille d'hommes, de femmes et d'enfants,
s'asseoir sur le sol humide, comme les bêtes dans
leur tanière, et dévorer les pommes de terre mal
cuites, seul aliment qu'ils réservent pour leurs
jours de fête. Quand vous aurez ainsi observé
le fond même de la : société : son apparence
extérieure , son écorce brillante, ses concerts,
ses représentations théâtrales, ses bals élégans,
les prétentions et les saillies de ses salons, les
tirades pompeuses et les sourdes menées de
sa politique , n'auront plus le droit de vous
imposer. C'est alors que l'émotion vous saisira ,

164 l'Es CATACOMBES

quand des voix virginales répéteront les mélodies patriotiques
de Thomas Moore ; et peut-être, de ^ fenêtres d'une résidence
royale, entendrez-vous se mêler au bruit des instrumens j au
murmure des danseuses , à Técho de leurs pas légers , les gémis-
semens de ces Parias d'Irlande, battus de verges sous le balcon
du gouverneur, ainsi que cela est arrivé en 181 1 , pendant le bal
donné par lord Castlereagh (i).

Pour moi, qui n'ai pu étudier que chez quelques individus épars le caractère étrange de la nationalité irlandaise , si étourdie et si sauvage , si mélancolique et si passionnée , je ne vous obséderai pas de mes inductions morales.

Un siècle de théories ne vaut pas un jour d'observation réelle. Pour observer, il faut voir, sentir, souffrir ; l'observation se compose moins de souvenirs froids que de sensations animées. Or, voici ce que j'ai vu , ce que j'ai éprouvé hier, en visitant l'un des quartiers les plus pauvres et les plus déserts de cette ville. Un singulier hasard m'a fait retrouver tout vivans dans les tombeaux

(1) Wojcz iès éloqnens discours de Charles Pfaillîps, les journàui de 18 II.

DE SAINT MIGUAK. 1 65

d'une église délabrée , le nom de la France et le souvenir récent de nos troubles. Vous allez venir avec moi sous les voûtes de Saint>>Michan de Dublin , et vous ne me reprocherez pas de laisser vide le cadre plus sévère et plus brillant que vous m'aviez tracé. J'aurai du moins lavantagede parler de ce que je sais y et mon histoire d'aujourd'hui, toute fraîche de mes souvenirs d'hier, passera , si elle vous ennuie , comjpa^e la cofenned'un journaL

L'église de Saint-Michan est vieille et laide : c'est l'architecture saxonne dans sa pureté : lourde, massive, épaisse , sans originalité , sans élégance; emblème d'une barbarie qui n'a pas de grandeur« Un vieux sacristain catholique noufr montra des images , nous conta des légendes , nous entretint des fondateurs et réparateurs de Saint» Michan. L'Irlandais qui m'accompagne dans mesexcursions, l'écoutait avec patience: mais moi, j'avais peine à saisir quelques paroles de c,e dialecte hibernois, où toutes les

voyelles, sont plus, brèves, où les sons sifflans se multiplient et se succèdent avec une rapidité et un luxe dont vous.

166 IXS CATACOMBES

ne Vous faites, pas d'idée. Nous aUioos quitter Saiot-Michau, etpayer quelques pence au Sacristain*Kucerone , quand il nous retint pour nous apprendre que nous n'avions pas tout vu , que sa paroisse possédait d'autres curiosités plus intéressantes; et que • par Châzis/ {il prononçait ainsi le nom du Cbniflt) nous ne quit- terions pa» Sa^nt- Michap sans "visiter son église' souterraine, oélebre p»r la propriété dje «oasenrer intacts lescadayres que l'on y dépose. Le guide alla chercher sa lanterne , et tout en exal- tant avec une vivacité irlandaise le pouvoir surnaturel du bien - he^eux conservateur des morts, il nous fit -descendre l^uit ou di]i(marches en débris , qui aboutissent à un long corridor, creu- sé sous l'église.

La voûte est basse , et celte allée oblongue suit exactement les dimensions du temple extérieur. La faible lueur échappée de la lanterne du sacristain ne dissipait pas l'obscurité qui régnait au- tour de nous. Sur les parois, sur le sable que nous fouliojs , au- cune trace d'humidité. Rien i^e rappelait cette odeur nauséa- bonde, celte affreuse saveur de la décomposition humaine , qui annonce au voyagcur la proximité d'un cimetière.

Ite guide repoussait deJ:einps à autre avec son pied quelque crâae itiiportim, quêmban*assait »otre marche. Mou oompa- guôu Tlrlandais^ houiiue lettré \$ ne manqua pas de me rappeler la tirade d'HamIet, si populaire en Angleterre -:

Hkow ihi\$ knave Jolie wiîh thU hea^d (1)1 etc.

«Voyez mou coquin ! comme il se joue avec nos pauvres restes! Qui dirait que cette tête, aujourd'hui à la merci d'un vieux sacristain, l'ut peut-être celle d'un grand politique ^ d'un profond diplomate , dont la ruse eût dupé Tunivers', et circonvenu Dieu sur mn trône ? »

De grandes ouvertures, pratiquées à droite et à gauche, et correspondant aux chapelles de l'église , forment des chambres mortuaires, les unes fermées par des grilles , les autres remplies de débris humains confusément entassés. Je reconnus avec surprise que la destruction, en épargnant les cadavres, avait fait disparaître la plupart des cercueils. La maison du mort était vermoulue , mais l'habitant subsistait. Autour du corps, on voyait des monceaux de sciure de bois décomposé, sem-

(«) A clef, scellée.

16 & LES CITAGOBES

blable à des cendres , et mêlé de quelques ferrements qui avaient clos le cercueil. Quelquefois il restait pour protéger le mort un débris de couvercle , une plaque non encore détruite , à travers laquelle vous aperceviez la momie , avec sa peau bronzée, collée sur les os du squelette, et le dessein tout entier.

Le guide éclairait de sa lanterne ceux qu'il nommait ses morts , cette population soumise à sa loi, et sur laquelle il prélevait tribut. En même temps il nous récitait sa presse ; la Grande-Bretagne (vous le savez) a ses ciceroni de cimetières : cet amour du lugubre , commun aux races septentrionales, est ici dans toute sa vigueur, et chaque bedeau d'église a sa légende funèbre à vous raconter. Le nôtre répétait d'une voix monotone et criarde sa vieille leçon, que je n'entendais pas, que je n'écoutais guère. Eh! n'avais-

je pas là , devant moi, quelque chose de plus éloquent : l'aspect de la mort, si terrible dans sa pitié même, et qui, si, par un phénomène rare, elle ne dévore pas nos restes , se venge en nous laissant reparaître , un ou deux siècles après l'enterrement , moitié squelette » moitié momies, sans nom , sans

i)B SAINT-HICHAN. 169

âge 9 sans autre histoire que la tradition menteuse d'un Tieux sacristain , qui se fait un gagne-pain de ses cadavres?

Les sermons prêches, depuis cinq siècles, dans l'église de Saint-Michan ne valaient pas celui-ci. Xa foule muette des momies nous environnait.

Elles se ressemblaient toutes : noires, ridées, bien sèches. L'Irlandais prenait le soin de m'expliquer quelques unes des indications du sacrstain , qui appliquait des noms et des dates à tous ces restes inconnus : ainsi leur biographie se faisait au hasard , à peu près comme l'histoire s'écrit tous les jours. Nous passâmes devant une abbesse « morte à cent-un ans, nous dit le cicérone, en odeur de sainteté. » A côté de cette religieuse, qui, pendant sa vie, avait fui les regards du monde, et qui restait exposée sans voile à tous les yeux, repose un meurtrier, assassin de son frère, homme athlétique, dont la longue barbe blanche s'est conservée , et dont le coude touche celui de la

sainte, étendue auprès de lui.

Cette vertu préservatrice , propriété chimique du sol où sont creusées les cryptes de Saint-Miehan ^ s'exerce d'une manière différente sur les

I^O LES CATAGOMBJES

diverses constitutions et sur les divers âges. Les enfants chez lesquels le système lymphatique domine se décomposent rapidement, et deviennent cadavre au bout de quelques mois. Les vieillards, protégés par la solidité de leur système osseux, se soutiennent dans une intégrité parfaite. Il paraît que la sobriété du régime ou l'intempérance des habitudes n'influe en rien sur les variétés de ce phénomène. Le sacristain nous montra un buveur célèbre, chasseur effréné, baronnet pendant sa vie et mort dans une partie de débauche : «a chair était d'une aussi belle conservation que celle du moine son voisin. Falstaff, M. Western ou notre ami Rabelais eussent trouvé là d'excellentes raisons pour boire sec.

Après avoir passé en revue une longue série de cadavres noirs et durs semblables entre eux, nous nous arrêtrâmes devant une momie dont le bras se replie encore sur sa poitrine, comme pour y presser un objet précieux. « C'est, nous dit le guide, une jeune, femme morte en couches il y a environ quarante ans. On l'a placée dans le cercueil tenant son enfant sur son sein. L'enfant n'y est plus, mais la mère est restée. » Dites, connaissez-

DE SAINT-MICHAEL 171

VOUS rien de plus touchant que cette attitude de la morte avec son bras sec et décharné qui se replie pour garder son trésor disparu ; énergique symbole de la puissance de l'amour maternel, bravant le cours des âges, et vivant au sein de la mort ?

Au fond du souterrain, parmi les cercueils les plus nouveaux, se trouvait une sorte de lit ou de nacelle, creusée dans un gros tronc de chêne, encore garni de son écorce. Dans cette bière » plus large et moins longue que les autres, deux corps reposaient

côte à côte. Quand la lanterne du sacristain se dirigea vers cet endroit je reconnus que les deux corps étaient sans tête ; ensuite une inspection plus attentive m'apprit que Tune àes deux têtes avait été placée à droite , à côté du cercueil , et que l'autre , attachée au cou par un de ses ligamens , avait été rejetée pendante sur la poitrine du défunt.

Je ii5 le tour du cercueil , tandis que le sacristain lisait tout haut les mots inscrits sur une plar que de cuivi» attachée à lune des parois : «Jf^/w et Henri Sheares frères ^ décapités à Dublin le 10 avril 1 799. » ,

J^2 LES CATACOMBES

t Sheares! s'écria l'Irlandais , les frères Shea« res l • Et je vis une pâleur subite s'épandre sur les joues colorées de mon compagnon de route. Il continua en français, langue qu'il pariait facilement :

• — J'ai été leur ami.... je peux ici , loin de la lumière du jour, donner des larmes à leur mémoire. Ailleurs, ces larmes sembleraient conspirer. Jamais âme ne fut plus généreuse , plus imprudente , plus fougueuse , plus téiâéraire, que celle de Jean Sheares , que vous Toyez ici : je le reconnais à la hauteur de sa taille; c'est celui qui est à droite et qui n'a plus de tête. •

Et il toucha ce crâne humain avec une expression de curiosité inquiète et violente.

• Quant à Henri Sheares, qui se trouve de votre côté , c'était un homme bon et nul , qui a suivi aveuglément son frère, et qui l'a perdu. Je les ai connus tous deux; souvent je leur ai prédit leur

sort ; l'un devait aboutir à l'échafaud par sa fougue , l'autre par sa faiblesse.

- Qui n'a pas entendu parler de cette grande et redoutable association des Irlandais-Unis, fruit d'une exaltation prématurée ou tardive et d'une

DS SAINT-MICHAN. 1[^]5

illusion qui a dévoré tant de victimes! Yoiiàtroi» siècles que cette généreuse chimère nous possède, trois siècles que nous secouons notre chaîne; et plus nous l'agitons , plus elle pèse. Jean Sheares, fils d'un riche négociant du comté de Cork, fut le moteur principal de cette conspiration, étouffée dans le sang ^ mais mal étouffée , et qui se révèle encore par de si terribles accès. Tout lé inonde, en Irlande et en Angleterre /connaît la destinée des frères Sheares; mais ce qu'on ignore, ce sont les ressorts mystérieux qui ont mis en mouvement Tâme ardente de Jean , et ébranlé un moment le pouvoir dont l'Angleterre nous enlacé et nous accable.

■ Ces causes secrètes que je vais vous dévoiler, l'histoire ne les saura peut-être pas. C'est d'une femme française que nous est venu le complot démocratique auquel Jean Sheares a donné Timpulsion , et qui s'est exalté de tous les sentimens de haine, de vengeance et de fureur, nourris par une longue oppression politique et religieuse^ A dix-huit ans, Jean Sheares se trouvait à Paris. Votre révolution marchait à pas de géant, et s'enflammait par la violence de sa propre course.

CATACOMBES

Une femme , uae Bacchante , une Thyade enivrée de fureur patriotique , s'entourait de cette célébrité fatale qui lui coûta plus qvelavie; la condamna àivse infamie historique, et lui ôtala raison. C'était Théroigne de Méricburt : belle, effrénée , «floquente, furie de tribune, auteur de pam- |li)ets , ne respirant que les troubles et les orages ; douée de ce tempérament ûenreux qui arriye si facilement au délire , et qui sait le communiquer; sans raison , sans pudeur, tant que son accès la dominait; mais douce, naïve, sfûrituelle, séduisante après ses paroxismes/ Jean Sheares fut- introduit chez cette femme, dans le salon de la«quelle , comme dans l'antre de la Pythonisse , fermentaient et se concentraient toutes les vapeurs orageuses et électriques dont votre pays était surchargé. L'exaltation universelle fut contagieuse pour Jean Sheares. Cette imagination volcanique se livra tout entière aux rêves de la démocratie absolue et aux séductions de Théroîgne. Détormais ce furent les uniques idoles de son fanatisme;. elles embrasèrent toute sa vie; elles hâtèrent sa nfort, et le précipitèrentoù vou^ le voyez.

DK SAINT-MICHAN. 1 ^5

» Souinîis affiix inspirations de cette femme, et enflammé dentliousiasmen^publicain, il prit part au siège de la BastilleV s'enrôla dans Tannée du Nord, fut blessé sur le champ de bataille; et comme un^bevalierde 1 ancienne Europe, il revint demander à Théroigne ^ pour prix de ses dangers et de ses hauts faits, le titre et les droi^ dun époux. Les théories d'indépeudatice qu'elle avait embrassées s'étendaient jusqu'au mariage. Elle accepta Jean Sheares pour ami , pour amant peutêtre, mais lui re-

fusa sa main. Des scènes violentes troublèrent la liaison de ces deux personnages, d'un-caractère si indomptable; et je tiens de Sheares lui-même, qu'un jour qu'il s'obstinait dans sa demande, et Théroigne dans son refus, elle saisit un pistolet placé sur la table, et le pénétra de sa main morte à ses pieds s'il persistait à l'obséder de ses prières.

» Ce fut vers l'année 1796 qu'il s'évint en Irlande, le cœur rempli de cette passion, et déjà résolu à mourir ou à soustraire sa patrie à la domination anglaise. Je ne doute pas qu'il n'eût médité son plan de concert avec sa maître«se, et que le succès d'une entreprise si téméraire ne lui

V^{*} ^ LES CATACOMBES

parût le seul moyen possible d'obtenir enfin la main de celle qu'il aimait. Pendant qu'il ourdissait cette trame, Théroigne tombait dans le mépris, et voyait ses doctrines et son parti frappés d'anathème. L'année même où Jean Sheares mourut, die devint folle. A Paris, où je passai quelques jours pendant la courte paix d'Amiens,, je l'ai vue dans une maison de santé, réduite au plus horrible état de démence, d'abjection et de fureur.

» Je ne vous ferai pas l'histoire de la conjuration irlandaise. Par son tempérament et ses idées^ par sa longue éducation révolutionnaire, par son opiniâtre audace, Jean Sheares était un conspirateur redoutable. Bientôt une multitude, ou courageuse, ou imprudente, prêta le serment de l'Association. Des espions anglais furent lancés au milieu des conjurés. Henri Sheares, par sa faiblesse, trahit la cause qu'il avait étourdiment embrassée ^

son frère eut lieu de se repentir d'avoir engagé dans une telle entreprise l'homme du monde le moins fait pour en soutenir le poids. Arrêtés ensemble» ils furent conduits dans les cachots de Dublin. Gurran , célèbre orateur (i) , que notre pays place

(i) Jean^Philpot GarraD.

DE SAINT MICHAN. 177

immédiatemeQtaprèsBurkeetSbériclan, fut chargé de défendre les deux Sheares. Ce fut alors que se déploya librement tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans l'âme de Jean. Il ne songea plus qu'à sauver sbri frère , et à séparer de sa propre cause la cause de ce Henri qui avait ruiné toutes ses espérances, et qui le poussait à la mort. Son plaidoyer ne fut qu'im éloquent appel aux juges, en faveur de son frère , entraîné, disait-il, par son exemple , et innocent de toute intention j comme de tout acte séditieux; mais en vain. Ils càoururent tous deux, l'homme faible et l'homme énergique, sur le même échafaud, élevé devant le King's prison (i). Les voilà, tous deux, enfermés dans le cercueil des criminels , dans ce tronc de chêne, grossièrement creusé, dont la îoî d'Irlande fixe les dimensions et la nature. «

Tel fut le récit de l'Irlandais; le sacristain, ennuyé de cette pause, occupée par un longmonologue en langue étrangère, avait posé sa lanterne auprès du lieu de la sépulture des deux frères, et s'était tranquillement assis sur cette terre qui protégea

(i) Prison de Dublin.

LES CATACOMBES

bientôt ces restes obscurs. Ensuite , comme son tour de parler était venu , il reprit , en faisant le signe de la croix, le fil de son panégyrique, roulant sans doute sur la sainteté du lieu , et sur le miracle continu qui s'y opérait , grâce à Tintercession de saint Michan.

Si l'on veut analyser chimiquement cette espèce de prodige , c'est à l'absence de toutes les parties aqueuses, à la sécheresse éternelle des murs et du sol, qu'on doit l'attribuer. Les parois, enduites de carbonate de chaux et de terre argileuse; le sol, imprégné des mêmes substances, absorbent l'humidité nécessaire aux progrès de la putréfaction. Ainsi, la matière animale, déposée dans ces caveaux , au lieu de, pourrir, se dessèche. La chair et les ossemens changent de nature ; l'une devient semblable à du parchemin, les autres blanchissent sans s'amollir , et les proportions des cadavres se conservent.

Quelques unes de ces chapelles latérales , qui sont fermées par des grilles , servent de lieu de sépulture à plusieurs familles nobles. Des profondeurs de l'un des caveaux, je vis briller deux ou trois couronnes, posées sur les cercueils; c'étaient

DE SAINT-MICHAN. 1 79

les insignes héraldiques qui serrent de symboles funèbres aux titres de baronnet et de comte. Elles élinçelaient comme si l'ouvrier les eût polies la veille même. Le sacristain nous apprit que , depuis cinq ou six ans, personne n'était entré dans ces chambres mortuaires ; et pour prouver son assertion , passant la lanterne à travers la grille-, il nous fit voir toute la voûte couverte d'un tissu

de toiles d'araignées , tombant sur les cercueils ; elles occupaient un espace de quatre pieds de haut sur huit de large ; singulier dais, fruit des labeurs de tant de générations d'insectes.

J'avoue, que ni les Catacombes de Paris, ni les <énotaphes et les tombeaux de Westminster, ni le vaste cimetière du Père-Lachaise , n'ont produit sur moi une impression comparable à celle que m'ont laissée les catacombes de Saint-Michan ; et les frères Sheares; et toute cette association d'idées mélancoliques , qui me ramenait à la fois à l'histoire récente de ma patrie, et aux plus sombres pensées qui puissent agiter, humilier, confondre l'humanité, oublieuse de son néant. Chez les peuples du midi , la vie est trop féconde et trop active pour ne pas* triompher

180 LKS CATACOMBES

aisément de la pensée de la mort. Sur une colline qui domine Paris 9 tous Toyez s'élever et scintiller, aux rayons d'un beau soleil de France, une foule de tombes, obélisques, statues, colonnes, cippes, aiguilles, autels, bustes, temples, tourelles de marbre ; c'est le Père-Lachaite. A son aspect , l'idée d'une fête vous saisit : celle de la destruction disparaît*

Dans vos Catacombes parisiennes, le contraste des soins puérils de l'homme et de l'éternel travail de la nature, qui détruit toujours pour toujours reproduire , est poussé jusqu'à un excès burlesque. Une combinaison fantastique et artificielle vient s'y jouer de la mort : c'est le mélodrame , importé dans les régions du néant.

Que de fois j'ai frémi de penser à cette gravité sombre de l'éternité , mêlée à une coquetterie d'ossemens et de squelettes! Des myriades de tibias anonymes sont là , rangés devant vous ,

croisés symétriquement, disposés avec une élégance qui fait mal. Les voici donc , nos aïeux du temps de Louis VI, nos gens de la Ligue, du parti de Bourgogne ou d'Armagnac , nos dévots ancêtres , nos bourgeois goguenards , forcés , après

DE SAINT-MICHAN. : ^ 181

leur mort, de composer avec leurs ossemens de mesquines décorations de théâtre ! Le goût du joli est donc bien dominant à Paris , s'il a pénétré dans ses Catacombes!

Dans les caveaux de Saint-Michan, c'est la Mort, oui, la Mort vraie qui vous entoure : non parée , enluminée, toute riante et théâtrale ; mais muette, inexorable, dépouillée de ce quelle a de révoltant pour les sens de l'homme ; pétrifiée, pour ainsi dire, et devenue plus terrible. L'absence de toute espèce de soin pour ces restes qui se conservent d'eux-mêmes; les morts survivant aux épitaphes, les cercueils détruits avant leurs maîtres; et ce pauvre guide endormi, redisant machinalement son élogie traditionnelle , et cette parfaite égalité du lieu : moines, abbesses, assassins, buveurs, victimes politiques, courageux ou lâches; tous étendus là sans distinction, et ne servant plus qu'à faire vivre des générations de sacristains : tout cet ensemble formait une moralité frappante. Je ne sais vraiment si de toutes les leçons que l'humanité puisse recevoir, la plus forte n'est pas une telle promenade , une telle conversation , dans un tel lieu , avec un vieux sacristain imbécile.

Uns ^oivég lit Maci)ïar>d,

Il y a de ce» âmes profondes et de ces esprits immenses qi^e les siècles et tous les com,- ' mentateurs ne comprennent pas.

Jean-Paul.

MACHIAVEL ET VETTORI

Pans une campagne , auprès de Florence , Ma-^ chiavel vivait pauvre. Quelques bouviers du canton étaient ses seuls amis. Vieux , débile, et sans..

184 UNE SOIRÉE

fortune , il pouvait à loisir méditer sur le monde et sur ringratitude des hommes, parmi lesquels il est rare de trouver ce que le Dante appelle :

L'amico mio , non deila yentura :

L'ami de ma personne et uoa de ma fortune.

On avait semé les espions autour du lieu qu'il habitait ; et le cabaret où (i) pendant les jours de pluie, revêtu d un grand sarreau de toile bleue (que les peintres lui ont conservé dans son portrait . il allait jouer aux échecs avec les paysans et le magistpr, était rempli d'hommes chargés de 1 épier. Mais le subtil Florentin ne donnait point dans le piège. Il feignait la niaiserie, et contrefaisait Vitnbécillité. On écrivait à la présidence de Florence , que l'ancien secrétaire était tombé en enfance , et qu'on pouvait attendre sans crainte le jour où cet esprit dégradé s'abîmerait dans ses propres ruines , et n'aurait plus besoin que des secours de la charité publique et d'un asile parmi les insensés.

Cependant c'était ce fou qui , en rentrant dans sa maison solitaire , jetait loin de lui le sarreau

(i) Voyez sps lettres familières.

DE MACHIAVEL. 185

de toile, et, enveloppé d'un manteau , veillait entre Plutarque et Tite-Live. Cette vie dura cinq ans. On eût dit qu'il éteignait , en passant le seuil de sa porte , le flambeau de son intelligence , et que 9 le ranimant 4^ns la solitude , il trouvait ^ dans ce mélange de lumières et de ténèbres y le secret d'en augmenter la chaleur et l'éclat.

Là 9 en effet, il fit le Prince. Im Mandragore , cheftd'œuvre, rival du Tartufe^ le préoéda, sortit du bouge misérable où il cachait ses lambeaux et son talent. Le Traité de la guerre y fut aussi composé : et VHittoire de Florence^ chef-d'œuvre encore , n'çut pas d'autre berceau.

Un s<m, on frappa à la*porte délabrée de sa demeure. Il vit entrer Vettori, homme sage, froid, républicain sévère, collègue de Machiavel dans ses missions , et le plus cher de ses compatriotes. L'âme de Machiavel restait indécise entre la nécessité de feindre et le plaisir de retrouver son ancien ami. H hésitait entre le rôle d'insensé , qu'il jouait dans sa retraite , et l'épanchement qui allait suivre une entrevue, douce pour son cœur, et inespérée.

Vettori s'en aperçut, sa franchise désarma Ma-

SC UNE SOIRÉE

obiavel. Ce dernier retrouva enfin 1 expression fran^ che de son âme , et déposa le masque. On parla» de Florence , dlitalie et de

liberté. L'œil de Machiavel , cet œil étincelant qui semblait toujours pénétrer l'avenir, sonder le passé ou scruter le présent, étincelait encore au mot d'indépendance. Mais Yettori jetait sur l'auteur du Traité du Prince un regard défiant, qui semblait lui dire : « Vous parler de liberté ! vous qui avez écrit le Prince ! Non , non , vous n'êtes plus le frère d'armes de Soderini , mais le précepteur de la tyrannie. »

Cette défiance , cette incertitude , jetèrent de l'embarras dans la conversation, et les amis sortirent. Le soleil se couchait , et les belles plaines de Florence s'échauffaient , pour ainsi dire , de

reflets d'un ciel enflammé.

C'est ici, dit Yettori avec émotion, que vous

formâtes les milices nationales. Machiavel, vous

n'avez pas réussi : mais quel beau souvenir ! mais.

quelle activité ! quel courage ! A vos frais, vous

parcouriez le territoire entier de la république..

Quelle éloquence! quelle sagacité vous avez dé-

ployée !

DE MAGHIAVEI.

MACHIAVEL

Et quelle récompense j'ai reçue ! exilé ! dégradé ! J'ai subi trois condamnations; ils ont torturé mes membres.

VETTORI

Grâce à eux, grâce à leur injustice, on sait quelle âme courageuse anime le corps de Machiavel. Votre vie a eu un beau commencement : votre héroïsme dans* les sup|>lices, vos sacrifices sans nombre à la patrie. Avez-vous oublié cela, Machiavel? L'histoire ne l'oubliera pas^

MACHIAVEL

Non , non, et je n'ai pas oublié leurs injustices. Voyez cette main. Le feu l'a dévorée. Le cardinal l'a fait brûler sans m'arracher le nom de mes complices; eh bien ! c'est elle...

VBTORI.

.-. Qui a tracé le Prince^ et la Vie de Castruc^ cio Castracani! Est-il possible?

MACHIAVEL

Je vous entends : trop d'enveloppes cachent mon âme et ma conduite. Je suis un problème.

J'ai souffert pour la liberté; j'ai tracé le Code du despotisme. J'ai pratiqué le patriotisme, j'ai en-

188 1}N£ SOIREE

seigoé aux princes à le détruire ! n'est-il pas vrai ? je vous étonne !

VETTORI

Oui 9 vous m'étonnez ! à soixante ans on ne vit jamais un homme de cœur et de génie avilir tant de gloire et d'honneur ! non seulement défendre , mais prêcher, mais commander l'escla-

vage ! Vous vous renfermez dans cette solitude qui ressemble à une tanière, uniquement pour apprendre à vos semblables que la vertu est chimère, l'honnêteté niaiserie , le parjure permis , la tyrannie un bien , et la cruauté nécessaire !

MACHIAVEL

Et ne me l'ont-ils pas appris eux-mêmes?

n'est-ce pas dans les choses de la vie que j'ai puisé les leçons que j'ai données ? et si j'ai peint les hommes tels qu'ils sont , sans donner ce portrait pour l'image idéale , pour le type de ce qu'ils devraient être, quel crime ai-je commis? Borgia empoisonne , Castruccio étouffe ses ennemis , et tous deux régissent heureux ! Le secret de leur bonheur, c'est l'audace de leurs crimes. J'explique que l'un par l'autre : et voilà tout.

VKTORI;

Quelle misanthropie , et quelle amertume !

DE MACHIAVEL. 1 89

MACHIAVEL

Non. Voici le cours de mes opinions sur le genre humain : Jeune , je l'ai haï ; homme , je l'ai méprisé ; vieillard, je l'oublie. Il m'a semblé d'abord odieux puis vil , enfin indigne de mes regards : dans cette dernière situation d'esprit , je me suis moqué des hommes , en leur prêchant la scélératesse, qu'ils se contentent de pratiquer.

VETTORI

La Morale ne vous pardonnera pas.

MACHIAVEL

Que voulez-vous dire ? Les hommes se disputeront sur ma tombe , et si mon âme conserve quelque sentiment , je rirai encore de leurs disputes. Quant à mon cœur, il m'absout. Je n'ai rien dit contre ma conscience. Oui , je pense qu'un tyran est nécessaire à ces hommes lâches , qui ne peuvent soutenir la liberté. Je pense qu'il est à désirer que ce tyran soit cruel, odieux, atroce, et qu'à coups de poignard il réveille dans leur sein flétri un sentiment de douleur et d'irritation, dont leur apathie est incapable. Je pense que l'Italie, si divisée, malheureuse, faible, dégradée, une oppression violente et terrible, qui la réu-

igO imE SOIRÉE DE MACHIAVEL.

nisse dans une commune souffrance , qui Tabime et la ramène a force de tortures au sentiment d'elle-même. Tel est le degré de bassesse et de malheur où je vois ma patrie ensevelie , que je vous invoque, monstres qu'elle a produits , Castruccio, Ezzelin, Borgia, et que je vous supplie de vous reproduire vous-mêmes, de vous multiplier s'il est possible, dans une existence nouvelle, et de frapper ce pays de tant de plaies , de tant de maux , de tant de crimes , que lui-même se révolte, se retrouve, et relève enfin la tête toute sanglante de l'ancienne Italie, mère des héros et souveraine du monde.

Voilàmes pensées; si elles avortent, permis aux hommes de calomnier à la fois mes paroles et mon silence. La première nécessité de toute hypocrisie sera de se révolter contre l'audace avec laquelle j'ai révélé leurs crimes. »

Vettori, presque épouvanté, revint à Florence, et confia au papier cette conversation singulière, qui expliquait naturellement un caractère, d'ailleurs inexplicable.

Mocx\& dramatiques îiu iG^mcU,

SCÉNESDU PARTERBE ET DES LOGES, A LONDRES, 1615.
AU ii trae. Tout ced eal vrii. — SnAKiipEAtE.

Kg

s I. — LÏPîTP.ÉE DU THEATRE.

Henri FUI, tragédie de Shakspearc. — Le Globe, Todn dehors.
— Le drapeau rouge. — Atficbea du ihéilre. — Fonle i U porte. —
Les femmes. — Les apprentis. — Les crieura de pamphlets.

Celte résurrection des temps passifs, à laquelle

Walter-Scott a donné tant de vogue, n acquiert de prix que par sa réalité. Découvrez-y une seule erreur, le prestige tombe, le peintre qui donne son tableau pour une ressemblance exacte n'est plus qu'un coloriste menteur. Il avait voulu s'élever jusqu'à l'histoire; il retombe au-dessous du roman.

Quelle chose curieuse ^ pour les esprits rares et bénévoles qui s'intéressetit encore aux œuvres et à l'histoire dé l'art, retrouvai dââs un manuscrit perdii, dans lin récit fidèle, lé tableau complet de la représefitatiöfl d'une pièce dé Shàkspeare, vers la fin dtÉ ivi* ott lé éémmtncétiïeùt du xvii* siècles! Les inij^têi les habitudes de l'auditoire, son extérieur, ses émotions jetteraient un grand jour sur le fond et la pensée intime de ces drames admirés, blâmés et peu compris. La narration que j'indique ne se trouve

nulle part; mais en réunissant mille fragmens éparset oubliés, on peut la reconstruire.

Malone , Chalmers , Douce , Hazlitt , Lamb , Payne Collier, Gifford, ont préparé, pour ce travail d artiste et d'antiquaire, de curieux matériaux. Des manuscrits anciens {Burgkley papers)^ incon-

DU ssiziiMs SIÈCLE. igS

nus , ensevelU dans les bibliothèques Harleienne et Bodleienne, et encore inédits, nous ont fourni ce que Ton désespérait de trouver jusqu'ici, des anecdotes curieuses sur la vie privée de Sfaakspeare.

Le Journal d'un avocat du xvi' siècle (Journal ofa Barrhier. Harleian MSS.), journal inédit, nous a offert d'autres traits caractéristiques, flenslowe , directeur de théâtres à la même époque , a laissé une description exacte de tout le maitériel de la scène. Les poètes contemporains > la plupart satiriques» ont esquissé çà et là les caricatures qu'ils rencontraient. Réunissons cesdocuments; et pénétrons dans l'enceinte du Globe, un soir de grande représentation, le 12 juin 161 3.

Ne vous y trompez pas : cette représentation solennelle a eu lieu au jour, à l'heure même que nous indiquons. Les évènemens que nous allons rapporter sont réels ; une lettre de Wotton conservée dans les Reliquiœ Woionianœ en fait foi ; et rien ne serait plus facile que de la rapporter ici. Nous ne supposons rien; c'est assez pour nous de grouper les faits et les' figures. La préention d'embellir ces faits anciens et ces figures bizarres

^94 MCEI/RS DRAMATIQUES

serait un crime de fausser le temps passé. Nous bannissons de ce récit l'hypothèse que la fiction est tout fait douteuse ou équivoque» Traits caractéristiques laissés par les contemporains de Shakespeare, costumes, gravures, tableaux, manuscrits inédits, drames de l'époque, la reconstitueront tout entière. Échappons à cette façon vague et lourde de traiter le roman historique : enchaînez sur l'endu entre la science et le conte ; qui n'apprend rien à personne, bigarre Je vieux temps d'apances modernes, déçoit le bénoit lecteur par un portrait sans ressemblance» cite à faux, recrépit les mœurs antiques sous une couche de vernis à la mode, et blesse la sainteté de l'histoire sans conquérir le vaste essor et la puissance de la fiction libre. Témoins de notre tableau, toutes les autorités contemporaines se rendront à notre appel ; et ce qu'il y a de pédantesques dans l'entassement des citations rejetées à la fin de ce récit trouvera son excuse dans cette horreur du faux, dans ce besoin de vérité complète, dans cette sévérité de détails, dans cet amour de l'exactitude, dont on sent mieux la valeur, aujourd'hui que la demi-réalité, le demi-mensonge,

du SEUL à l'ÉCK. 195

chatoyante parure de tant d'essais tentés en Allemagne, en France et en Angleterre, ont fatigué le lecteur.

Traversons Londres, la ville de 1613, toute en bois comme dit Slow (1), et semée de grands édifices où le style italien lutte avec le style gothique. Admirez ce mélange de goût chevaleresque et de goût classique, double symbole du temps où nous venons être transportés : arêtez-vous devant le Holland-House le vieux domaine des Holland. Les grands murs crénelés « les bastions noirs », les fenêtres oblongues et semblables à des meur-

trières^ pro- |eltent sur \e xvif siècle qui commence la grande ombre du moyen âge qui se meurt. Remarquez ces maisons de bourgeois et d'artisans ^ à la toiture pointue , et dont chaque étage , empié tant sur l'étage inférieur , projette sur la rue ses solives ornées de gros mascarons, ses longs jetsd'eau scilptés et son obscurité gothique. Comme elles s'abaissent , écrasées par quelques édifices suzerains, au front haut, couronné de machi-

(i) Survey of London.

196 MOBUKS' DRAMATIQUES

coulis et de fûts décorés à ritalienne ! Le yilain est toujours à genoux devant le seigneur.

Nous observerons mieux ^ quand nous serons au théâtre où vous allez me suivre , la population qui 6 agite autour de nous. Vous pouvez reconuaitre déjà les soldats à leur casaque brune [cat-r êocks), les domestiques à leur livrée bleue » les apprentis à leur toquet plat , les soudards cassés aux gages , à leur épée et leurs haillons , les varie ts ou sergens de ville à leur manteau de cuir tanné et à leur masse ou niain de justice. Toute cette société est encore allégorique et symbolique ; chaque caste est distincte , profondément isolée desautres castes. Aussi quel intérêt et quel caractère ! Cet homme à la chevelure plate et à l'habit noir, qui marche distrait , et compte ses pas, c est un puritain ; il maudit les théâtres , fait lusure , et vit dans le mépris ; trente années encore, sa secte changera TAngleterre.

Mais dirigeons-nous sur Southwark. L église jde Saint-Paul est occupée par tous les filous de Londres; traversez-la. Vous y verrez les cockalrices (filles publiques) , les escrocs, les geos de mauvaise vie, les chevaliers d'industrie, conclure leurs

fitU SEIZIÈME SIECIE. IQ-J

ixiarchés devant Faute}^, pendant qu'on fait le service (i). Ce bedeau- €jui reçoit de Taisent des jeunes visiteurs, prélève un singulier impôt sur leurs éperons (2). Gomme ces éperons, aux molettes de quatre pouces, font beaucoup de bruit , oo exige que les beaux messieurs qui viennent acheter, dans la cathédrale, des plaisirs, des vices et de\$ repentirs, paient au moins le bruit et le trouble que causent leurs éperons retentissans. Cela s'appelle spur-mon^y (l'argent des éperons). Les chanoines vivent de cet impôt

Passons par le New-'Exckange y que peuplent les lingères et les tailleurs. Ces professions sont fort en honneur et excellentes dans un temps de vanité extérieure. £,nfin vous voici en face du Sank\$ide» Apercevez-vous , là-bas , ce drapeau de soie rouge, flottant sur un bâton doré, et dominant une espèce de citadelle en bois?

Sur le bord de la Tamise, dans un terrain fiingeux (3), s'élève cette charpente hexagone^ peinte en couleur de brique, cône tronqué, un peu plus large à sa base qu'à son sommet, et découvert

(l) Fo/. lanot€ 1, à la fin, de <?é cliapilre.

IQ& MCECRS DRAMATIQUES

par le haut ;vous diriez une dés tours ayaacées qui protégeaient les châteaux-forts ; un fossé boueux l'entoure : deux petits toits couverts de lattes, paintus et juxta-posés , sortent du centre de ce bizarre édifice y et le drapeau rouge planté dans Tin-terralle qui les sépare annonce au peuple ammireux de spectacle

que les portes du Globe sont ouvertes (4). On enlève cette oriflamme après la 4^e représentation. Chaque troupe d'acteurs a son drapeau; bannière contre bannière, armée contre armée; dès que le drapeau d'une salle de spectacle en vogue apparaît à sa cime, Londres est en rumeur. Ne remarquez-vous pas quelle affluence se dirige vers la charpente hexagone que je viens de vous montrer? Ces lourds carrosses qui roulent comme des maisons, ces chevaux couverts de longues tapisseries, ces litières qui, portées par deux hommes, simulent un cheval (5) caparaçonnées ces femmes suspendues au bras de leurs maris, ces juges sur leurs mules, ces apprentis en troupe bruyante, tout cela va s'arrêter devant le Globe; ainsi se nomme le théâtre qui donne aujourd'hui, 29 juin 1613, une représentation solennelle du *Henri VIII* de Shakspeare. Les cos*

DU SBIZIEMB SIÈCLE. 199

tumes sont neufs; on a eu soin d'avertir d'avance que l'on tirerait le canon dans la pièce /et que cette représentation aurait lieu avec une pompe extraordinaire (6),

Venez-y, le temps presse; il est bientôt trois heures (7), c'est à trois heures que le rideau s'ouvre.

Le Globe, ce pauvre édifice, la plus belle salle de spectacle de Londres, est un cirque à six pans et à deux portes. Les acteurs et les habitués entrent par l'une de ces portes: l'autre est destinée au vulgaire. Au-dessus de l'entrée, une statue d'Hercule, peinte grossièrement, comme l'étaient la plupart des statues de cette époque, soutient un Globe sur lequel sont inscrits les mots :

Tôt as mundus agit histrionem.

Le monde entier joue la comédie.

Fendez cette presse d'hommes , de femnies , de bourgeois , de nobles , de voleurs , d'appren^e lis groupés autour d'une affiche; ils se battent pour la lire à leur aise. Cette Pancarte gigarttesque est Tannonce du spectacle d'aujourd'hui , attachée à des poteaux de bois plantés autour du

ao0 McieuRs dkàmàtiquss

théâtre. Déchiffrez ces caractères tout brillans de carmio (8) ; vous vous étonnerez de ne pas y trouver un mot de Henri TIII , héros du drame ^ mais seulement :

ALL IS TRUE, an hittarieal play.

TOUT GELA EST VRAI, Hèce historique (9).

Guillaume Shakspeare a cru devoir, en imposant ce titre à son œuvre (1 0), prévenir favorablement le peuple, et désarmer la critique. Vous voyez à la porte du théâtre des apprentis , des ba-teleurs, des débitans de tabac et de fruits, des marchands de livres avec teurs petits étals remplis de pamphlets qu'ils vous offrent(1 1).On n*entend que ces cris : Achetez un nouveau livre ! Qui veut un pamphlet? X Alphabet du nigaud (1 ^; ; YAlma-nach du corbeau (1 3) ; Pour deux liards d^es^ prit(i/\); f^énus et Adonis y par Guillaume Shaks^ peare, gentilhomme; A bas la chemise (ir^); Prière de Pereie Bourse^Vide (16); Nouvelles^ de l* Enfer { 1 7); les Sept Péchés de Londres (18)! Quelques gentils-hommes se munissent d un in-^ 12(1^), pour passer le temps pendant les entr actes. Vous pouvez les imiter; il ne vous en coû-tera qu'un Testoiï,

mj SfilZIEMS SI£GL£4 201

et vous TOUS laisserez emporter par cette foUle, entre la bourgeoise vêtue de serge et la courtisane ëtiacelante de pierres fausses.

Si ces gens habillés, ces artisans unwoàhed (20), ces apprentis insolens, vous déplaisent , si vous voulez être de bon ton; mêlez-vous aux- acteurs, aux habitués et aux auteurs; suivez-les, entrez dans la salle par la même porte qu'eux. La ca« naille seule dépose son shelling , ses six sous, ou même sod penny (â 1) daus la boîte du receveur, homme vêtu de noir, que vous voyez debout à l'entrée principale (22), son escarcelle à la. main.

S II. — INTÉRIEUR DU THÉÂTRE

Thomas Nashe, le cicérone. — Les trépieds. — Les gentils-hommes de Tescabeau. — Les understanders. — Burbadge. — Le Prologue.

Mais il VOUS faut un guide ^ et je vous conseille de choisir Thomas Nashe, l'auteur satirique, que je vois ià-bas, et qui, dans ses nombreux pamphlets, a peint avec une causticité bilieuse et

202 MCEURS DRAMATIQUES

puissante les mœurs et les hommes de son temps. C'est lui que nous laisserons pau-ler et vous conduire. Aussi bien la plupart des détails qu'il t» vous donner se retrouvent dans sesr Œuvres légères, fort rares aujourd'hui, et aussi spirituelles que cyniques.

• C'est aujourd'hui, nous apprend»»!, une représentation extraordinaire , et le prix est double, selon l'usage (sS). Entrez vite,

car il ne restera piits de trépieds; ce sont ces petits escabeaux de bois a trois jambages qu'un valet de théâtre loue aux gentils-hommes pour la somme surérogatoire d'un shelling, et qui leur servent à embarrasser de leur présence le lieu de la scène. Mous ferons de même (s/i). Dépêchez-vous ; il n'en reste plus que trois, et les habitués trop tardifs seront forcés de s'asseoir par terre. Ayez bien soin de ne donner votre argent que lorsque vous tiendrez le trépied fatal (25). Le valet est sujet à caution. Aussi les hommes prévoyans font-ils apporter par leur page le siège dont ils veulent se servir.

» Vous entrez par la salie de répétition oixliringroom ; soulevez ce rideau de fond , qu on appelle traverse; vous voici sur la scène ; elle est garnie

DU \$]UZifIMX SIECLE. ' 205

de nattes., ce qui est extraordinaice. Communé* ooeDt, des feuilles et des branchages }oa(^eotle sol (26); mais ce jour-*ci çst un grand four, et 1 W n'a rien épargné.

Déjà llntérieur du théâtre est rempli de monde z coutume fort gênante pour les acteurs et humiliante pour la roture ^ mais on n'a pas pu àboKr ce privilège des seigaeui*s, qui en abusent , comme vous allez voir. Tout est obscur autour de nous; la toile n'est pas tirée. Le rideau qui nous sépare du public, nous, placés sur la scène qu^ vont occuper les acteurs, vous cache une autre scène assez piquante, dont le bruit tumultueux ar* rive, jusqu'à vous. Ne vous étonnez pas de ces discordantes clameurs ; ce n'est rien encore. Te* nez votre chapeau prêt à vous protéger contre les projectiles que Ton nous lance, et qui dé^ chîrent quelquefois le rideau ; tuiles , pommes , cailloux volent déjà : le peuple ^^im-

patiente (37); et les gentilshommes qui nous entourent soulèvent de temps en temps la toile pour répondre à ces attaques par des injures e% des projectiles^ lancés d'une voix criarde et d'une main ferme»

A Voici quelle est la disposition du théâtre, L'exr

204 MCBCRS BmAMATIQUBS

teneur en est hexagone ; et rinlérieur, circulaire. La scène où vous vous-tiouvex est séparée du partene oueocir (i>8) par une grillé à hauteur d'appui(a9) et par un rideau. La cour {yard^ où ae tianoeni debout ces gens qui font maintenant Unt de bruit, eat exposée à toutes les intempéries de Tain Ces messieurs, toujours debout , s'appellent en style de coufiasés , les undsrsimn^ itêrt (50), « les hommes du dessous, » le parierre : jeu de mote qui indique à la fois leur 8ituati<m, et implique une niUerie assez amère contre leur juger ment, mmé^rtémmdingJLOi scène est prot^ée par ces deux petits toits en auTent, qve tous avez aperçus au dehors» Le reste du thé&tre est découvert.

Il extsie entre les muferstendlcers et les geniils-. h^mmei <is Ve^cubemu une guerre acharnée, souvent meurtrière. Mais silence! v<Hci le valet qui suspend au-dessoifts du rideau , en dedsms , récrileau qui indique le lieu de la scène : IiohiH^ii (x%«V Un autre attache à la vidElle tapisserie \me toîl<^ qui représente à peu près une fenêtre ; vt>uî^ dev^s supposer que c'est une mnis«m. Cet homme ^ dont un manteau de velours noir couvre l^ ^ <H>*w»<*. cest le Prologue (3 A. Le velours

DU SEIZIÈHB SIÀCLB. StOb

noir 6l le prologue sont inhérens et inséparables. » Richard Burbadge , le meiHear actear de ce temps, et <}ui joue le rôle du cardinal Wolsey dans la pièce que nous allons entendre, est cet homme à demi vêtu, qui , traversant la double haie de nos gentilshommes, vient de passer sa tête à travers la fente du rideau qui doit se séparer et s'ouvrir des deux côtés de la scène, quand la pièce commencera. Ces hurlemens de joie que vous entendez, c'est la salutation dupeuplequia reconnu s^n acteur favori (33). Tous les chapeaux sautent en lair. f^ive Burbadge! vive /'Atlas du Globe! crie un jeune seigneur qui fait de l'esprit (34) «Assurément il y a autant de drame dans l'auditoire que l'on en peut mettre dans une pièce.

- Ces deux loges pratiquées dans le théâtre même , et sur ses deux ailes , renferment les musiciens (35); ils sont au nombre de dix : c'est la meilleure troupe de Londres. La plupart italiens, et au service de Sa Majesté , ils doivent à leur art une sorte d'impunité qui révolte les gens gra^ ves.Ge vieux violoniste, que vous apercevez, a séduit une jeune fille de la cour que l'on a trouvée dans son lit, et Tafiaire a été assoupie par Tinter-

206 HCEVItS DKAMATIQDBS

vention de quelques grands seigneurs kifluens (36). »Maîs la trompette a sonné trois fois, c'est le ^gnal accoutumé, le rideau s'ouvre. L'acleur du Prologue , sa branche de laurier à la main , s'avance vers la grille ou rampe de fer ;* le calme se rétablit peu à peu. Quand nous aurons entendu lie prologue, nous nous occuperons de l'auditoire. •

LE PROLOGUE AV FUBLIG (oi).

• Je ne viens plus vous faire rire ; aujourd'hui ce sont choses graves, puissans intérêts, affaires d'état, ce que le monde a de plus sérieux; d'amères douleurs, des réalités qui rident le front, de nobles scènes qui mouillent les yeux; voilà ce que nous vous présentons.

» S'il y a de la pitié dans votre âme , vous pouvez donner à ces malheurs une larme , le sujet en est digne. Ne venez-vous acheter qu'un plaisir vrai, ici vous ne trouverez que la vérité; ne venez-vous voir qu'une ou deux scènes pompeuses, vous serez satisfaits. Un peu de patience seulement; deux heures vont se passer; ne regrettez pas votre *shellîng*. H sVconlera riche de splendides spectacles.

m; SBIZIÀKB SIÈCLE. 107

n Quant >a vous qui ne demandez que licence, folie et cliquetis d'armures, vous, amoureux du fou antique , aux paremens jaunes , à l'habit de cent couleurs; je vous en avertis, vous serez - déçus. Mes bénins auditeurs, sachez-le bien : confondre cette réalité choisie avec les inutiles spectacles où il n'y a que bouffons et batailles, ce serait nous accuser de sottise et vous-mêmes d'ignotance. Au nom du ciel donc, vous, les plus intelligens et les plus sages^ des auditeurs que Londres renferme, prêtez-vous à ce que nous voulons faire de vous ; soyez tristes : les nobles personnages de notre ' histoire , ils revivent, ils vont paraître* Pensez-y bien , ce sont eux , eux-mêmes , de relxmr ; grands comme jadis , comme autrefois puissans, suivis, <;aressés, enviés de la foule, assiégés d'amis.. • Izn seul moment. ..vous verrez cette grandeur se heurter et s'anéantir eh une affreuse misère. Riez ensuite, si vous en avez le cœur! »

<;>8 xcBuas dkàmatiqiibs

S m. —L'AUDITOIRE.

L*antcar de la comédie. — Ce que valait une tragédie en 16 15.
— ' Quarante mille drames en denz ans. — Le tabac et les
pommes. — Les boorgeioaes qai fument. ^ La jenne courtisane. -
^ Le capitaine. — Le fat. — L'auditoire assis. — L*aiir dîtore par
terre. — La révolte. — La reine n'est pas rasée. — La pièce
commence.

Le Prologue se relira ; ua murmure s'éleva de cette foule bigar-
rée. Elle n'applaudit pas; on n'applaudit guère le génie ; il étonne
, on l'estime , on ne sait conunent le juger : on passe outre*.

t L'auteur de la pièce, reprit Nasfae, est un nommé Guillaume
Shakspeare qui depuis deux ans s'est retiré à la campagne, et qui
né manquait pas de talent; mais les connaisseurs estiment bien
plus ses poèmes erotiques (38) que ses drames. Une pièce de
théâtre n'est qu'un vain amusement. Nous voyons avec plaisir ces
représentations scéniques, mais nous les prisons fort peu; Ben
Johnson s'est donné récemment un grand ridicule, en faisant im-
primer ses œuvres dramatiques sousle titre insolent d'Ouvrages,
ff^orh(5g). On ne paie une pièce que six, sept ou huit livres

DU SEIZlàMB SIÂCfcB. Spg

sterling (40) : quelquefois on accorde à l'auteur le bénéfice
dune seconde représentation (4 1); aussi nos auteurs sont-ils
pauvres et nos acteurs riches.

» Qu'est-ce en eflFet qu'une pièce de* théâtre ? la chose du
monde la plus facile à faire. On a imprimé depuis deux ans qua-
rante mille exemplaires de ces pièces (4^)* ^^ peuple en est

avide ; mais il ne fait pas le moindre cas de ceux qui les écri*
vent. Aussi ne se gênent"-ils guère. Ils pillent , ils volent, ils tra-
duisent^ ils amplifient, ils mettenfoen scène le ciel, la terre, l'en-
fer, ce qui est, ce qui n'est pas, l'événement d'hier, chroniques,
contes, romans (43). Us se jouent de tout; et pourvu qu'ils nous
amusent, nous ne leur en demandons pas davantage. Ce Shaks-
peare, dont je vous parle, n'est pas dénué de tout mérite, il s'est
fait quelque réputation parmi les mille et un auteurs dramatiques
de notre époque. Je vous conterai ses aventures (44) q"® j®
tiens deBurbadge , son camarade ; auparavant achevez l'examen
de la salle , profitez d'un moment pendant lequel le rideau ouvert
nous laisse voir librement et la scène et les spectateurs

» Admirez ce pêle-mêle de têtes chauves , cré-

210 MCEURS DRAMATIQCBS

pues, cbevelaes, de tous les âges, qui ofidulenl comme les
cimes de la forêt , et tous ces costumes différens qui distinguent
les différens états. Scène pittoresque , û'est-oe pas ?

p Le parterre ressemble à un trou profond Creusé au-dessous
du théâtre et les têtes des groundling\$, under\$tander\$, « pro-
priétaires fon«ciers, têtes basses, auditeurs de fondation «(tels
sont les noms que les seigneursleur donnent), s'agitent sur une
ligne parallèle à nos genoux. On aper<çoit au-dessus de leurs
têtes le ciel de juin , tout éclatant de lumière «et le petit drapeau
de soie qui flotte dans sa gloire. Parmi ces under\$tander\$^ ce ne
sont que manteaux de cuir, vestes debouracan, surtouts de poil
de chèvre, capes de perpeiuana ou d'étoffe sempiternelle , boû-
nets plats et pourpoints de serge noire.

>> Gad's lid! G ad' s eyel God dathnl tous les jurons qui blasphèmement Dieu , dans toutes les parties du corps qu'on lui attribue, retentissent et se croisernt; les seigneurs qui nous entourent font la moue au peuple et rient à sa barbe : voici les clameurs qui recommencent.

Les understanders]^ les gens du parterre^ les cas-

DU SEIZIEME SIECLE. ;s 1 1

^eurs de noisettes (4^)) ^^ nous épargnent pas, comme vous voyez, et la scène est couverte "desi débris de leur festin improvisé , de pelures d'orange, de bouchons, de fragmens de saucisson et de cailloux. Les marchands de pommes , de tabac

et de vin (46), cherchent à dominer ce tumulte : I^ippin,pip-pin! nuts^ nuts! Canary-wine ! tohaccopudding! Les uns fument, les autres jouent aux cartes, d'autres trinquent ensemble. Au-dessus du Yard ou de la cour, sont deux rangs de loges où Ton se permet à peu près la même récréation. La fumée du tabac, les vapeurs du vin s exhalent et forment un tourbillon épais qui s'élève en colonne torse au-dessus du théâtre ouvert parole hiaut. Ces dames qui fument sont des bourgeoises de la cité (47) ? des femmes de fil d'archal^ comme on les appelle (48); elles conservent leur masque , et sous ce voile de soie on voit passer le tuyau de leur pipe. Tournez-vous un peu; ce gros homme aux sourcils épais et froncés est une des réputations de notre temps : c'est Ben Jonhson (49)* H a coutume de se pencher en dehors de la galerie pour se montrer au peuple : fils d'un maçon, autrefois maçon lui-même, puis soldat.

212 MCKCRS^ DRAMATIQUES

homme savant , et dont on rit parce qu'il met de la science dans ses pièces.

» Plus loin , cette femme éclatante de parure mérite votre attention. Son nom , que lui a donné quelque jeune seigneur érudit, est Amanda; son métier est de faire plaisir aux gens. Elle brille à Londres entre toutes les femmes de sa profession. Admirez sa vaste fraise, sa chaîne de Venise, son collier de pamander (bo), sa taille svelte, son gorgeret de velours bleu, son éventail de plumes à mfr(7tr. Thomas Granley, mon ami, long-temps son amant et sa dupe , a écrit sa vie en fort jolis vers. Vous la verrez demain sous le costume d'une bourgeoise , le petit bonnet de velours rond sur la tête ; aprèsnemain; vêtue comme une étrangère, et le jour d'après comme une princesse(5 s). Les gentilshommes qui nous entourent l'interpellent à haute voix; mais il faut aussi que je vous les fasse connaître. Voici Southampton , le protecteur et lami constant de Guillaume Shakspeare (Sa) : c'est lui qui lui a conseillé d'écrire ses drames historiques ; les autres sont des fats de la cour. Tenez , en voici un qui entre ; examinez-le : la caricature est complète (53).

• » II a eu soin de ne se montrer qu'après le prologue pour trouver le rideau ouvert et faire admirer son costume magnifique. Il se glisse derrière la tapisserie; paraît , le feutre sur le sourcil et la plume d'autruche sur l'oreille, son escabeau à la main droite, son teston (prix de sa place) élégamment suspendu entre deux doigts de sa »

main gauche; salue le parterre du nom de canaille , s'assied) tire son épée, rapproche, au moyen de la lame de son arme, une bougie allumée à peu de distance(54) 9 demande sa pipe à son

page, et s'élend insolemment, aux cris des un" derstanders, immobile sous la pluie d'oranges et de pommes qui l'accable.

» Vous en voyez une vingtaine d'autres, étendus à terre , parce que les escabeaux ont manqué (55). Us jouent aux cartes, et dissertent sur les différentes, manières de fumer. Leurs pieds alongés s'avancent jusqu'au milieu de la scène. On crie , on les maudit ; ils s'en embarrassent peu et continuent. Celui-ci, le poignard sur la cuisse, au manteau noir, bariolé de gances d'or transversales (56), aux manches pourpres en ailes, profondément taillées, au chapeau pointu, que.

214 MCKUR8 DRAMATIQUES

surmonte ua panache de dix couleurs, c'est BrisAy le héros de la moée. Son page est derrière lui. qui charge sa pipe (57). On ieconnait et on le nomme; il tire de sa poche quelques angelots qu'il jette an ptij^le en lui criant : Au diable la monnaie l On se bat dans VYardf pour recueillir l'argent semé. Les bourgeoises demandent : « Quel est ce jeune gentilhomme?» Il laisse tomber son manteau de cinquante guinées, découvre son beau pourpoint bleu , broché d'argent , ses chausses de velours noir, et expire tranquillement au nez de ses admiratrices roturières la fumée du tabac. Voilà le bon ton.

» Ce balcon placé au fond du théâtre , et sur lequel un rideau est étendu , sert à représenter les montagnes, le toit des maisons, les fenêtres où se placent quelquefois les acteurs (58). Au-dessus est la traverse 9 rideau qui s'ouvre assez souvent pour laisser voir le fond de la scène. C'est entre la traverse et le mur que Ton joue la tragédie ou interlude, placée dans la pièce à'HanUeU C'est là que l'on place le lit de Desdemone, c'est sous le rideau de la tra-

verse quej'qn cache les objets hideux, que l'on dépose les cadavres tués sur la scène.

» Pendant que nous parlons, nos understanders perdent patience \$ l'intervalle qui sépare le prologue du premier acte a semblé trop long(matelots, bateliers, cordonniers, bouchers, apprentis, menacent de recommencer le pillage du théâtre, ce qui leur arrive assez souvent, et je ne m'étonnerais pas de les voir monter sur la scène pour châtier les acteurs, détruire la salle et mettre en fuite la troupe comique (69). Il n'y a pas d'année où cet intermède n'ait lieu. >

Cependant Burbadge s'avance l'air humble et contrit. « Gentilshommes, dit-il aux understanders Sy pardonnez ce retard involontaire, la reine Catherine n'est pas rasée (60) elle va l'être.

A ces mots vous eussiez vu tout le tumulte s'apaiser et un rire fou s'emparer des furieux. « Les rôles de femmes, reprit Nashe, étaient tous confiés à des adolescents que l'on payait beaucoup plus cher et qui, devenus nécessaires, se faisaient attendre.

• Mais j'aperçois le souffleur (61): le barbier de la reine a terminé son œuvre; le cor, le violon, le luth et la basse de viole ont joué un so-

ai6 MŒURS DRAMATIQUES

lennei andante (éolemn dump) : laissons passer le premier acte. J'ai hâte de vous raconter mes anecdotes sur Shakspeare (62), auteur de la pièce, sur ses amours, sur sa vie, sur ses malices d'auteur^ anecdotes que je tiens de bonne source et qui w^ manqueront pas de vous intéresser. »

s IV. — LE PREMIER ACTE.

Les haillons du théâtre et la pompe de la poésie. — Wolsej.. — Henri VUt. — * Aune de Boleju.

Connaître les amis, les maîtres, les serviteurs de Sbakspeare , vivre avec eux , c'est approfondir ses œuvres. Quel homme de génie vécut dégagé de sa nationalité et de son époque? Vous qui n'avez pas entendu jargonner les fats de la cour d'Élisabetb, comment comprendriez-vous le fat-pédant d'Hatntetn le Paro-Uet^ le Mercuiio, le BenedicÂ, tes Clowns de ses comédies? Ce qu'il y a de grossier, de spirituel , de brillant , de recbercbé, dans ce dialogue étincelant, n'ia pas besoin cFautre explication qu'une soirée passée au milieu de ses au diteursaccoutumés. Leurs costumes et leurs mœurs

VOU.S iaient a leurs idées; lepr^ idées éclairent les créations du poète. L'Allemand Jean-Paul Va dit, avec cette sagacité originale qui lui est propre : Fous gui approfondissez les œuvres de l'art, venez observer la foule qui les a vues nat- Ère ; celte masse d'hommes vivans, avec leurs habitudes et leurs folies sans nombre^ ce sont Us NOTJE vARioRUH qui Commentent la poésie (63).

Restons donc en face de la canaille du parterre y qui , debout à nos pieds, yètue de pourpoints de fustian et de houppebandes velues, siffle et miaule à grand orchestre ; restons assis au milieu des beaux seigneurs en chapeaux de castor et en échaupes de soie qui garnissent la scène du Globe, au moment où un dialogue entre deux courtisans (Norfolk et Brickingham) commence l'exposition de la tragédie , intitulée Henri VIII dans nos éditions

modernes , mais annoncée, aux uunderstanders du Globe sous le titre (64) de Tout est vrai {AU is true).

Ces acteurs sont vêtus avec la même recherché quelesseigneursdontnous sommes entourés (65). La splendeur des habits contraste avec cette vieille tapisserie du théâtre (66) , les costumes du

2\S MGEURS DRAMATIQUES

temps de François P' sont exacts, le satin et les paillettes y abondent; l'un d'eux décrit à l'autre la magnificence du champ du drap d'or. Dans ce pauvre théâtre du globe » si dénué de parure , la baguette poétique fait naître Tor, étinceler le diamant 9 chatoyer la mok«, rduler les perles et les rubis; opulence orientale qui^ saisit votre pensée, à déISnit des yeux de votre corps, et s'augmente de l'indigence réelle qui vous environne. Étonnez-vous de cette merveille ; l'auteur, forcé de suppléer à tout , fait ressortir sa description magnifique sur le fond obscur de la scène, la pompe de son vers lyrique dans cette salle chétive , sur les haillons de son thé&tre la pouipre de sa poésie.

LE DUC DE NORFOLR

«Tous n'avez pas vu ces fêtes ; vous avez perdu ce qu'il y a d'éclatant dans la gloire terrestre. Ces deux magnificences accouplées dépassaient ce que l'imagination peut inventer. Chaque jour s'élevait au-dessus du jour écoulé ; chaque lendemain faisait honte à la pompe de la veille, et le dernier les éclipsa tous. Aujourd'hui les Français étince-

lans de pie];eries , tout or 9 toute soie , demi* dieux terrestres 9 nous écrasaient de leur splendeur. Demain l'Angleterre avait l'avantage , et reparaissait frfus orientale que l'Orient. Il fallait voir chaque seigneur, sous son armure , briller comme une statue d or^ et les nains et les pages rei^lendir comme leurs mitres, et les grandes dames, si délicates et si mignonnes, ployer sous le double faix de leiu* oi^ueil et de leur parure ; les deux rois, égaux de splendeur, astres jumeaux, confondre leurs rayons par leur présence, ou se faire oublier l'un l'autre , lorsque l'un des deux s'absentait. Il n'y avait pas de langue calomnieuse qui os&t remuer* pas d'oeil qui ne fût ivre de ces spectacles; puis il fallait voir le tournoi, et les hérauts d'armes , et les prouesses de chevalerie qui furent faites. La vieille histoire de nos romanciers a cessé d'être fabuleuse; oui, je croirai désormais à tout ce que les conteurs nous rapportent. »

La causerie des lords Buckingham et Norfolk continuas, varie, se promène entre tous les su jets, et dans son jeu rapide elle nous reporte au règne de Henri VIII dont elle met sous nos yeux tout le

mouvement. C'est bien le babil des gens de cour, respectueux pouF le monarque , jaloux, caustiques , acérés contre la faveur. Nous voyons poindre et grossir Forage dont le cardinal Wolsey sera victime. Tout ce qu'il a fait est blâmé. Une haine impuissante et sourde, une terreur profonde règne dans les discours de ces nobles^ Mais voici venir Wolsey lui-même, le plus hardi des mau^ vais hommes (68), comme dit Shakspeare. Il entre suivi d'une escorté presque royale ; le directeur du théâtre a eu soin d'emprunter des costumes à la gardei-robe de la cour (69). Il aperçoit Buckingham et Norfolk, et passe , leur lançant un regard

de mépris. Déjà nous avons ici tout le drame, tout l'intérêt, sans exposition, sans effort, par un art profond, naïf, celui du génie.

Le peuple qui écoute la pièce ne saisit point ces finesses de l'art ; mais ce qu'il y a de pompeux dans la poésie éveille en lui un énergique sentiment; il y assiste comme à une procession de costumes; symbole de l'autorité, c'est-à-dire de la force, le costume est vénérable pour le peuple. Il se souvient aussi de ce grand nom du cardinal Wolsey, nom qui faisait trembler les

DU SEIZIÈME SIÈCLE. 221

seigneurs et la roture à l'égal de celui de Richelieu un siècle après. L'intérêt est pour lui dans ces livrées qui environnent le cardinal, dans ces estaffiers qui le suivent, dans cette robe rouge si puissante au moyen âge. Il regarde, écoute, se tait.

Un seul regard de Wolsey vous a dit ce qu'il allait faire de Buckingham : notre acteur Burbadge représente avec talent le cardinal-ministre. La vengeance et la mort étincellent dans ce coup d'œil. Wolsey sort après avoir donné quelques ordres; les courtisans débarrassés de sa présence, reprennent leur conversation interrompue ; ils continuent de maudire le pouvoir qui les écrase et qu'ils ne peuvent secouer; ils s'animent contre le vice-roi despotique, dont le caprice souverain obéit à un caprice plus redoutable ; leurs accusations, leurs plans, leurs murmures, leurs espérances, exprimés avec réserve par Norfolk, avec impétuosité par Buckingham, vous laissent entrevoir non seulement l'Angleterre, mais l'Europe, la vassalité, la féodalité étouffées par la main de Henri. François V^e apparaît sur le dernier plan : les com-

munes agenouillées devant les seigneurs; les seigneurs frémissant sous Woisey ; Wolsey maître et esclave, autre Séjan d'un autre Tibère; c'est un tableau digne de Tacite ; et le drame roule , il court, il émeut déjà : il attache, dès le premier acte, cette foule peu littéraire, sans que l'observation philosophique s'y montre , sans qu'elle s'en exile jamais.

Le coup d œil lancé par Wolsey n'était pas un vain présage ; à peine l'éclair a brillé , la foudre tombe. Buckingham est arrêté. Voici l'officier de justice, l'avant-coureur du bourreau, l'envoyé du cardinal ; on conduit le lord en prison. Comme ce peuple d'understanders est attentif et pénétré ! Il sait si bien que ce ne sont pas des fictions de poète.

Ce peuple a vu décapiter Marie Stuart et le comte d'Essex, il n'ignore pas que la seconde représentation des mêmes scènes peut avoir lieu. ' Nation turbulente et asservie, qui se révolte contre des acteurs trop lents à tirer le rideau, et pour se rendre au spectacle, passe tranquillement devant quinze têtes sanglantes (70) plantées sur la tour de Londres; religieux trophées d'Elisabeth, digne fille de Henri VIII!

Admirez la naïveté de cette époque! Sous les yeux d'un pouvoir qui ne pardonne jamais, Shakspeare calque ce pouvoir dans un temps où l'auteur qui déplaît risque ses oreilles , ses poings et sa tête ; Shakspeare plus hardi que Tacite , jette la vérité nue sur le théâtre en face du grand chancelier et de l'exécuteur des hautes œuvres!

Écoutez ces tristes adieux de Buckingham enchaîné :

BUCKINGHAM.

« Allons; mon intendant est un traître ! Ce cardinal gigantesque (71) lui a fait voir de For, mes jours sont comptés ! Me voici , pauvre ombre de lord Buckingham ! mon astre est éclipsé, ma vie se perd sous un nuage. Seigneur, adieu!. . . » (7 2).

Mais la cour, les intrigues secrètes d'un palais au XVI* siècle , doivent nous être dévoilées ; Shàkspeare l'a dit stir l'affiche : Al-listrus, « Tout ceci est vrai. » Une corde qui se détache du cintre, fait descendre une tablette qui cache le premier écriteau ; les lettres de carmin , peintes sur cette îaouvelle planche de couleur blanchâtre, nous apprennent en quel lieu nous sommes J ony lit :

CouA'Cit-cuAMBBR (Chambre du èonseil).

â24 MCRUBS DRAMATIQUES

Une mauvaise table est traînée sur le théâtre ; et le roi entre» environné de ses conseillers » appuyé sur répaule de Wolsey. Le vmlà, ce roi qui portait une âme brutale dans un corps de géant : sultan scrupuleux et barbare , métaphysicien et sensuel , mystique et implacable ! Il y a dans la salle des vieillards qui ont vu ses derniers ans et qui le reconnaissent; ils frémissent. Wolsey s'assied à ses pieds, fier, sombre , attentif; il est étendu sur un coussin de velours rouge.

A peine est -on placé, un bruit se fait entendre : Place pour la reine ! Catherine , vêtue de deuil , couronnée , mais suppliante , se jette aux pieds de son maître et de son mari. Organe de l'Angleterre opprimée par Wolsey, elle apporte à ce terrible monarque les doléances de son royaume. Dans quelle autre scène, dites-moi, la pétition est-elle devenue plus sublime ? Une épouse , chaste et timide , vient affronter ce roi, épouvantail pour son peuple qu'il spolie , et pour ses favoris qu'il gorge de richesses!

Elle vient intercéder en faveur de sujets misérables : elle risque tout , et tout lui sera enlevé , l'amour de son mari , la couronne, le repos, la vie! Le caractère de la

DU SEIZIEUE SLICLE. 225

Femme , dans son développement naturel , dans l'élan de la pitié charitable > ne fut jamais placé sous un plus beau jour :

cATHBfenis, d genoux, et que ie roi peut relever, Non , je reste k genoux i car je sois sappUante.

mnifti.

Le?et-voa8 ; Totre place est ici , près de moi. Voos partagez le trône et le sceptre d*an roi , Madame ! Sur mon cœur votre pais-tance est grande. La grâce qu'au joard*hai votre bouche demande Recerez-la , d'abord comme un don de ma main , Puis comme un droit acquis au pouvoir souverain. Quel est votre vouloir? '

GATHBanVE.

Sire , aimez votre trône !

Ne laistei point pâtir Téclat de la couronne* C'est ma requête.

HENBI.

Bien , madame . on voua entend.

Continuez.

GATHBaiVB.

Hélas ! chaque jour on m'apprend Que de nouveaux griefs font gémir l'Angleterre , Que df'énormea impôts y sèment la misère ;

Roturiers, grands seigneurs, fermiers, marchands, bourgeois,
Tout le monde s'agite et se plaint k la fois,

226 MCBUBS DRAMATIQUES

La vieille loyauté , tristement expirante ,

Sooft les exactiona se débat palpitante.

(A WolMy, en \$ê tournant ver» lui,)

Ècoatez ! Monseigneur, c'est toos seul , oui , c'est tou»

Que le peuple irrité nomme dans son courroux.

Sur vous tombe d'abord oe terrible anathème ;

Mais il n'épargne pas » Seigneur , le roi loi-même.

La douleur, au front pâle , au langage effronté ,

De son reproche amer flétrit la royauté ,

L'antique dévonnement diminue et chancelle ;

Oui , ce peuple loyal est à demi rebelle.

WOLSBT.

Pourquoi sans me juger flétrir ce que j'ai fait ? Ces beaux historiens, chroniqueurs de ma rie , Dans ses motifs secrets l'ont-ils approfondie ? Sans savoir qui je suis , ils réclament mon sang. - C'est le sort des vertus et le malheur du rang. Des monstres de la mer, comme l'on voit l'armée Suivre au loin le vaisseau , dévorante , affamée ; Us s'attachent à moi. Leur proie est le pouvoir; Vais- je , lâche et soumis , fléchir dans mon devoir? Paralyseront ils un acte nécessaire ?

Vais-je croiser les bras, a6n de leui* complaire? Ne connais-je donc pas leurs secrets , leurs détours , L'art d'empoisonner tout , la soienee des coan? Qu^ils suivent leur chemin , moi je suivrai ma route (75) ! Je servirai le roi*,*..

DU SEIZIEME SIECUE. 227

Ainsi continue ce grand procès. La reine accuse: Wolsey se défend* C'est alors qu'il faut entendre ce Ah! de Henri VIII* cette particule qui retentissait comme un tonnerre, et les interrogations

pressées du monarque , et ses exclamations qui font deviner son naturel implacable. Il faut assister à cette captieuse défense de Wolsey, donl l'art profond est de compromettre le pouvoir dans ses crimes, dont la ruse triomphe de l'irritation du roi, et déjoue les efforts de la reine. Elle demande en vain la grâce de Bgckingham; l'intendant dénonciateur comparait devant le monarque ; espion vil , dont la bassesse sert de pivot à cette partie du drame. C'en est fait; l'espion est écouté : Buckingham mourra; la reine est perdue ; Wolsey reste aux pieds du roi, plus puissant que jamais. A cette grande scène politique , mue comme la plupart de ces farces lugubres , par de misérables ressorts , succède une scène d'intérieur ; un autre coin du palais se dévoile ; l'écriture vient de changer. Yoici des courtisans d'espèce ordinaire , non plus des gens de parti et de cabale qui jettent leur vie et leurs domaines pour enjeu dans la lutte des intrigues; mais des hommes de soie et

226 MCEURS DRAMATIQUES

de tabis, comme dit Shakspeare, effleurant tout dans leur babil léger, admirateurs du crédit» ado-

rateurs de la fortune, parlant modes, cheyaux et femmes , au pied de 1 echafaud où leurs égaux périssent. Us vont à la fête que donne ce soir le cardinal. Dans ce grand mouvement, ils n'aperçoivent qu'une fête ; ils ne voient en Wolsey que sa grandeur extérieure; ils admirent d'avance le repas splendide <|u'il donne , et qui va signaler le nouveau bail de sa faveur ressuscitée.

LOVELL

Votre seigneurie est invitée chez le cardinal?

CHAMBERLAIN

Oui. Ce sera un magnifique festin » la fleur des dames et des chevaliers, tout ce qu'il y a de beauté et de noblesse dans le royaume.

LOVELL

Pardieu! cet homme d'église est d'une générosité sans bornes, d'une magnificence sans égale; sa main est prodigue et libérale , et verse les trésors comme la terre donne ses fruits.

CHAMBERLAIN

Assurément c'est un noble seigneur , on ne peut dire le contraire.

DU SEIZIEME: SIEGHiE* '^2Q

LOVELL

Généreux, très généreux ; ses l'êtes sont splen^ dides.

GHAMBERUIIN.

Ma barque est à votre service. Allons, le temps nous presse (74).

La cour s'est montrée à vous dans sa frivolité , sa terreur, ses caprices, ses embûches; la voici dans, sa pompe et sa splendeur* Le peuple, qui a écouté avec intérêt la bonne Catherine parlant en faveur des communes, et qui ne sait trop s'il dpit aimer ou détes-ter ce Wolsey, si brillant, si fier, si haut, si habile, attache toute son âme au spectacle brillant qui. termine l'acte.

La traverse (76) ou rideau de fond s'entr 'ouvre ; on voit une table chargée de mets et de can* délabres : on lit sur l'écriteau ac-coutumé :

TORK-PALàCB.

Vous êtes chez Wolsey, dans son palais d'York, où il reçoit et traite s^vec une magnificence toute prfnrtèr^ les grands sei-gneurs qui eussent applaudi à sa chute et qui flattent son pou-voir. Vous entendez les légères reparties, les conversations élé-gantes, mais inoffensives et toutes superficielles,

â3o MOBURS DRAMATIQUES

qui retentissent à la table du cardinal. Anne de Boleyn est là, déjà coquette, déjà remarquée, et joyeuse des hommages de plus d'un seigneur.

Bientôt Henri VIII, masqué, vient rendre visite à son favori. Cet homme , à la gaieté lourde et impétueuse, à la théologie de bourreau, à la tendresse de tigre, se mêle joyeusement à la fête. Il

danse, il est galant j il est jovial, il rit, il veut que Ton rie : il a vu Anne de Boleyn ; ses. déshrs se sont allumés.

S V. — DÉTAILS DE MOEURS

Afisistans. — La grande cuTe. — Sir Harrington. •— Brûlez da genièvre. — Le prédominante et les avant-postes. —L'eurîpe, le whiff et réballitii>ii cubéenne. — Les barbes. — Les chemises de dentelle. — Le savant. — Le critique. — Vie de Shakspeare. — Anecdotes sur sa vie. — Ses aventures galantes. — Sa mélancolie. — Accusation contre son caractère. — Sonnets. — Richard III.

L acte est terminé ; le rideau reste ouvert. « N'a* vez-vous pas remarqué près de nous cet homme grave, qui prenait des notes avec, une attention si scrupuleuse, et chargeait ses tablettes (76) de vers empruntés au drame ? C'est un critique de profession, un savant, oe que Ton nomme de ce temps un useur de ehandettjes (77). Observe^-Ie; c'est encore un caractère à connaître. 11 n'écoute un drame que les bras croisés (7 8), le chapeau sur Jçs yeux , l'air sombre et préoccupé ; tantôt, si le passage lui plaît, saisissant ses tablettes; tantôt branlant la tête et poussant un lobj miaulement qui témoigne sa sévérité d'aristarque (79). Le ' critique n'a miaulé qu'au plus beau passage , pendant le discours de Catherine , qui lui a sembjo

:i52 MOEURS DRAMATIQUES

trop simple. Quelquefois il fait mieux , il quitte le théâtre au milieu de la pièce , et témoigne bruyamment, par la yiolence de sou départ, Tanathème qu'il jette sur Touvrage.

Replacez-vous sous la direction de Thomas Nash pendant qu'on se prépare à jouer le second acte. < Le tumulte recommence. On joue autour de vous au tick'iaek et à la fayalle, deux espèces de trictrac fort compliquées. Cavatiero Shift , celui dont le pourpoint brillant et râpé touche au vô* tre 5 le Panurge de notre pays , est un homme fort adroit dans tous les jeux ; il est escroc , bateleur^ professeur de belles manières et d'escrime. Prenez garde à vos poches (80). Il gagne dans ce moment-ci l'argent de M. Fastidious , jeune seigneur mélancolique, euphuistique et pétrarchisé , qui frise sa moustache , la relève avec un peigne d'or , se contemple dans le petit miroir placé au fond de son chapeau(8i), et joue avec les cure-dents que son page lui présente dans une boîte d'argent. La canaille, que ces airs impatiente , ne le ménage pas. BurguUianVConeycalcher! Viliaco! Catnuecio! Bragadoccio! F...!

iVtips(7n (82)! injures qui n'ont point de sens, et

composent un admirable dictionnaire d'inexplicables grossièretés, retentissent de côté et d'autre. Les seigneurs disent leurs injures en italien ; le peuple leur répond en bon anglais.

» Vous vous étonnez de la détestable odeur qui s'est répandue dans la salle; portez vos regards vers cette immense cuve (53), vers laquelle la foule se dirige ; réceptacle immonde, adossé au ^ parterre, et qui sert à l'usage commun ; vous ne vous étonnerez ni de cette saveur infecte, ni des cris qui s'élève de toutes parts : Brûlez du genièvre (84)! Un petit réchaud est apporté sur la scène , et le genièvre brûlé mêle à cette atmosphère malsaine sa fumée lourde et pénétrante. On a essayé de faire disparaître cette sale et indécente coutume; les terribles garçons (85) s'y sont opposés : ce sont les plus mauvais sujets et les plus déterminés ban-

aits de Londres , la plupart apprentis, grands amateurs de théâtre , et gen^ fort redoutables pour les acteurs.

■ Sir John Harrington, qui proposa récemment de remplacer par quelque invention plus convenable ces tonneaux immondes , en usage dans le palais même de la reine , paya cher son audace

254 ' MOEURS DRABUTIQUES

Et son amour de la propreté. Elisabeth leixiladans ses terres) pour avoir osé de voiler. cette circonstance ignoble et parler irrespectueusement du privé de son palais. Toute cette histoire , la suppression de Touvrage (86) publié par Harrington, Temprisonnement de son libraire , le déluge d esprit et de calembourgs dont ce fut le prétexte , formeraient un curieux fragment des annales du seizième siècle f si le sujet était moins dégoûtant; , et si la déesse Cloacine n'en réclamait pas tous les détails.

» Détournons notre attention de cet objet peu agréable. La conversation de ces beaux seigneurs vous intéressera-t-elle? Écoutez^la un instant; elle est mêlée de mois italiens qui sont très à la mode^ et vous vous instruirez de choses assez burlesques si vous prêtez loreille à ces discours, que Ben Johnson y s'il les entendait , ne manquerait pas de reproduire dans ses pièces.

)»Cavaliero Brisk, écoute un peu!

» — Œil de Dieu (87) ! je m'occupe de Saviolelta, que je vois là-bas, et je t'adjure de me laisser en pae*

*> — Quoi ! paupière del Saloaiore ! cette petite •

bourgeoise à bonnet rond, vraie coque de noisette ! Oime si-
gniorl bon pour la galerie à deux âous. Vois f Carino notre yi
manda , dont la rose bleue est plantée dans mon oreille.

» — À manda ! fi donci une cockatrice L . .

» — Petit i>agey viens çà, ma prédominante tombe, accom-
mode-moi donc...

»— Et toi , garçon , parfume un peu mes avantpostes, et re-
dresse mon toupet (88)... Eloignetoï maintenant ; ton haleine va
dégeler ma fraise.

Ce jargon^ vous fatigue. Cependant ces seigneurs
sont la fleur de la cour. Voilà les paroles parfumées ^ pérfanid
words, dont il faut faire usage

Lçurs pages viennent de jeter de l'eau de rose sur cette cheve-
lure pointue , qu'ils appellent leur prédominante et leurs avant-
postes; maintenant, las d'envoyer des baisers peu discrets aux
dames de leurs pensées , ils entament une savante dissertation
sur l'art de fumer. L'un fient pour VÉbuUition Cubéenne y l'autre
pour VEuripe, et le troisième pour le Wkiff. IJébuUition consiste
à faire séjourner long-temps la fumée dans l'estomac; 1 Vuripe
est une émission alternative de la vapeur par les narines et par la
bouche ; le whiffesl un procédé

236 HGECS DRAMATIQUES

plus scientifique et plus complexe (8.)). Londres a ses profes-
seurs de ce grand art. A ces bizarres frivolités il faut joindre la
taille de la barbe ; c'est une affaire importante. Regardez autour
de vous ; ii y en a de toutes les formes : en grattoir, en lame de ca-

nif, en éventail, en haie vive, en pointe, en corne, en pinceau, en herse, en bêche, en T renversé. La plupart sont passées à l'empois , afin que leur forme se conserve. La barbe en T est aujourd'hui adoptée par tout ce qu'il y a de mieux. Ayez la barbe en T , un manteau de satin pourpre, une chemise de dentelle, travaillée, brodée, ouvragée comme un voile de Malines , de vastes aUes (90) aux épaules , une glace de Venise sur le feutre gris, une ceinture de velours brodée de perles, des bas fleur de pêcher, des bottes de cuir d'Espagne,à franges d'or,retombant comme les bords évasés d'une coupe antique; des gants bruns, teints dans l'ambre gris; des éperons dorés qui bruissent, de petites jambes minces (signe distinctif du gentilhomme) , une rose de ruban dans l'oreille , deux énormes rosaces de cinq livres sterling chacune sur le coude-pied , une épée à pommeau d'argent , une culotte à lar-

ges slops y bleus 5 noirs et rouges , et un pourpoint tailladé , de couleur fauve ou bleuâtre, vous serez un homme accompli, un galant à douze earat\$. » Mais Nash a promis de vous donner sur Shakspeare quelques anecdotes curieuses; laissez-le parler : il a connu le poète.

t Puisque vous me demandez , dit-il , quelques détails sur l'auteur de cette pièce , dont les beau* tés vous frappent , et dont vous exagérez le mé-^ rite , je vous dirai ce que je sais de lui.

» Voici bientôt deux ans qu'il a quitté la scène, qu'il a fort habilement exploitée comme acteur et comme auteur. Né à Stratford-sur4'Avon , il est venu jeune et pauvre à Londres ; et , comme tous ces jeunes écoliers qui accourent offrir à nos directeurs de théâtres leurs services intéressés5 il a , pour quelques shellings , corrigé les pièces des vieux auteurs , composé des pro-

logues, des épilogues, résumé des jigs ou intermèdes. Ses essais en ce genre eurent du succès. Les directeurs l'employèrent à l'envi. Il débuta comme acteur, plut au public, et jusqu'à l'année 1692 il se contenta de remettre à neuf les comédies et tragédies de ses prédécesseurs. On ne vit pas sans jalousie cette

réputation fondée sur des ratures et des vers ajoutés. Le vieux George Green l'attaqua violemment dans son pamphlet intitulé Pour deux tiards d'esprit, tourna son nom en ridicule, et l'accusa de vanité, de plagiat et d'outrecuidance. C'est ainsi que l'on traite ceux qui ont le malheur de réussir. * Voyez, disait le vieil auteur, voyez ce parvenu, ce Shdke'Spe^veygêai paré de nos plumes, embelli de nos dépouilles. Sous son costume d'acteur il y a un cœur de tigre. Il croit pouvoir lancer le vers tragique avec autant de force que le meilleur d'entre nous; c'est un factotum véritable, un (91) \$kake'\$scene (ébranle-scène) universel (9a). » En dépit de ce mauvais calembourg, Guillaume Shakspeare du Shake-Scène publia des poèmes élégiaques qui eurent du succès, obtint une part de propriété dans les théâtres du Globe et de Blackfriars, et devint auteur en titre. En ce genre il ne fut pas toujours heureux. La chute de son drame intitulé Périclhê^yfnt si bruyante et si complète, qu'elle est devenue proverbe; on dit tomber comme Périclès.-haL plupart de ses autres ouvrages réussirent. 11 s'exerça dans tous les genres, et finit par amasser une fortune considérable, avec

DU SEIZIÈME SIECLE. 85

laquelle il vit aujourd'hui dans la retraite et profondément oublié.

i»La suavité de ses manières était remarquable (94)» dans les ouvrages de ses contemporains vous ne le trouverez guère désigné que sous le nom du dotJi Shakspeare. Cependant on n'a pas vu sans jalousie la faveur particulière qu'Elisabeth et James kii oiit aocodée (94)» ^t l'existence brillante et paisible qu'il mène aujourd'hui à la campagne. On lui a reproché son économie : « Sois frugal comme Shakspeare (95), dit uè auteur de pamphlets dans ses Conseils aux acteurs ; ne laisse personne vivre à tès dépens, et vis à ceux de tout le monde. Quan^ ta bourse sera bien garnie des écus du public, achète-moi quelque hon manoir seigneumaly>efc va vivre comme un gentilhomme , maître suzerain de guinées bien trébuchantes. Tu serais yendue, à Lonflres sans souliers, tu peux un jour retourtieiT chezttoi chargé d'écus^et d'honneurs.» . «Gomâie poète, j'adloirerats assed son talent, (s'il »'avait pas composé des drames pour vivre ; ce sont led drames qui l'ont perdu.. Oh ! les bojles poésies que Fénus et Adonis elle Viol de Lucrèce j et même un Recueil de S^mnets trop< simplement

240 MOEURS DRAMATIQUES

écrits 9 et dédié à son protecteur Southampton! U n y a pas à Londres de femme galante qui n'ait sur sa table Adonis et Lucrèce (96). C'est du pètrarehisme raffiné; toutes les pensées y scintillent» tous les mots y étincellent , rien n'y est exprimé simplement ; Barnefields a eu raison de (Hre que la plume qui a écrit Adonis est une plume de miel et de lait (99). Mais notre auteur voulait faire fortune , et il s'est jeté dans le théâtre, ce qui Fa privé d'une partie de la gloire due à son talent. S'il avait toujours écrit des strophes à l'italienne , il serait au moins l'égal de notre Daniel (98).

» Son caractère personnel est doux et tendre; il fit passé sa jeunesse comme la plupart de nos jeunes seigneurs, et surtout de nos gens de théâtre, dans des liaisons féminines d'ordre assez subalterne et qui ne lui ont pas fait honneur. D témoigne dans ses sonnets un regret extrême de s'être livré à ses amours qui lui ont nui dans l'opinion publique ; cependant il caresse ces souvenirs 9 et il s'y complaît ; on voit trop que l'amour {Ijûve^s soft lazy languishment), comme le lui reproche un de nos auteurs (99)9 a occupé une grande partie de sa vie. Je vous réciterai une ou

DU 'SEI2IÉME SIECt. â4t

deux de ces pièces fugitives , pendant que messieurs du tabourei se battent à coups de pommes avec messieurs Je /a kasse^cour.

Leur plaintif accent vous étonnera peut-être. Shakspeare a toujours senti avec douleur l'humiliation de sa vie de théâtre ; c'est la pensée qui revient le plus souvent dans ses sonnets, tes seules poésies où il ait épanché son cœur. On y voit qu'il aimait une personne d'un rang différent du sien, et qu'il se consolait au sein de cette affection, blâmée par ses aâiis, du mépris que «a ptt^essioa lui inspirait pour lui-même. Ces secrètes douleurs du poète vous paraîtront touchantes. Écoutez le /sonaet mélancolique de Shakspeare :

LA GOPiaOLATION (io9>

D^im regard sans pkié les hommes me flôtriasent^ Seul, rebuté da monde et maudissant mon sort^ Mes inutiles cris dans les airs retentissent: Le ciel est sourd < je pleure, et désii^c la mort. D*«utres ont des ainis , d'antres ont la richesse « Us ont reçu du ciel , le repos , d'heureux jours , Les honneurs , la beauté

, la gloire . (a sagesse ^ Inestimables biens qui me fuiront toujours.

Dans ces pensers amers , quand tout mon cœur se noie »

Je pense à toi ! — Mon âme , heureuse en «on réveil , S*élance et fait jaillir Thymne ardent de sa joie, Comme part Talouette au lever du soleil !

Doux souvenirs ! amour ! mon bonheur ! ma couronne ! Tu'S-Qffir à ma vie , et tu vas mieux qu'un trône (toi).

En voici un autre dont la teinte mélancolique est plus grave et plus douce encore :

LE DÉCLIN DE LA VIE(ioa).

Voici Tenir pour moi le déclin de TAulomne ,

Où la famille jaunit , offre Ton toit tons les jours

Le bois perdre un fragment de sa belle outonnc ;

Temple où le rossignol soupirait ses amours...

Temple en ruine, L'élas ! — Voici venir cette ombre

Qui couvre l'univers , quand le soleil s'enfuit ;

Quand la terre et les cieux attendent la nuit sombre ,

(Image de la mort , celle éternelle nuit) !

Sur ce foyer éteint les cendres de ma vie ,

Je rêve tristement. J'aimai , je fus aimé ;

Quelques instants en vain , ma carrière est remplie :

Ce feu qui m'a nourri m'aura donc consumé (io5) \

Tes yeux voyent pâlir le flambeau de ma vie ,

Et tu m'aîmes toujours , mon ange ! Ab ! sois bénie (io4)'

a Ses maîtresses le trompaient , ses sonnets en font foi; c'est un malheur qui ariyve aussi aux

hommes de talent. Plus d'un récit comiq^{tt}te courut par la ville et nous apprit les douleurs de Shakspeare , les tours qu'on lui jouait, et les vengeances qu'il sa^t en tirer (io5). La jeune au^{bergiste} du grand hôtel d'Oxford passa longtemps pour avoir accepté son hommage (io6), et Ton regarde généralement William Davenant (io7) comme son fils. Burbadge et Shakspeare étaient souvent rivaux, dans ces aventures galantes, qui s'associent si bizarrement avec les penchans mé[«] lancoliques de notre auteur.

» Un jour, que je me trouvais sur la scène du Globe, après la représentation de Hicharr[^] III[^] un émissaire, Tun de ces escrocs qui abondent parmi nous et se chargent de toute espèce de message, s'approcha de Burbadge , qui venait de remplir le rôle principal de la tragédie. Je vis 6hak[«]peace , qui avait aussi paru dans la pièce , se glisser der^{*}rière la tapisserie de la traverse (1 08), de manière à pouvoir écouter la conversation de Burbadge et de rémissaire. 11 s'agissait d'un rendez-vous d'amour. Une jeune femme de la Cité, dont le mari était absent , s'était éprise d'une passion violente pour l'acteur favori du peuple anglais. Si Bur-

s 44 MOEURS DKAMATIQUES t>U spi2tÈMfi SIÈCLE.

badge consentait à se rendre le soir même , à neuf heures , au logement de la dame, il trouverait un accè[»] facile, en prononçant : Richard III. Shakspeare ne perdit pas une parole de ce curieux

entretien. Peu de minutes avant neuf heures , il se rendit au logis de la citoyenne (1 09) , frappa , et prononça à demi-voix le mot d'ordre. La porte s'ouvrit, l'incertitude dont la pudeur mourante s'était environnée favorisa la conquête, ou plutôt le vol du camarade de Burbadge ; déjà le crime était consommé , connu et pardonné, quand le véritable Richard III souleva le heurtoir de la porte.

Shakspeare alla ouvrir.

c Qui êtes-vous? demanda-t-il.

» ~RichaniIII!

» — La place est occupée.

. I — Richard III, vous dis-je, répétait Burbadge.

• — Et moi , s'écria Shakspeare en ouvrant la porte, je suis Guillaume le Conguéran (i 10). »

NOTES

(i) Ben Jonson. Eiection upon Vulcan, (9) Peck. Raven s Almanack 1385.

(3) pen JohnsQD. Gyathid^g recela. 3. 407<

(4) Reliquioç Wottooian»[^] p. 4^{^^} 3: 398,

(5) y, Glffort , sur la Danse mauresque.

(6) Walqne's Sbakspeare, by Bo«.well, m, 67,

- (7) Th. Granley. Amanda[^]
- (8) Shirley*s cardinal. *
- (9) Tout «ci bst ?aai , pièce historique[^]
- (10) Reliqui[^]e Wottonn. l'i[^]. ik»
- (11) W< Fennor, De»cripiions , m, 392. -[^] Gartwrî(|;ht , Ordinaryji 16. ib.
- (13} GulFs Hombook.
- (i3) Raf en 8 Almanack [^]
- (i4) Grolworth of wit.
- (|5) Untrn89 of the time.
- (|6) Supplication of Pierce Pennyless,
- 246 MOEURS I>BAMATIQI'£&
- (17) Newft from hcll.
- (18) Seren deadly SinsofLondou*[^]
- (19) y. Ben Johnson.
- (30) Unwashed ttlixens. Sbulspearc.
- (31) Prologae de Henri VIII. Il 7 avait des places d un scheiling , d'an demi-schellisg ef d*an penn j. •
- (aa) Moase-Trap. Epigrams » bj H. P.
- (aS) Marmyon. Fine Companion.
- (a4) Taylor's Works. P. i46.

(35) Dvkker. Gali*a Hornbook.

(36) Ib. ib. ^

(37) J. Tatham*8 Prologue.

' (38) Yard. - Blaek-Book.

(39) Shirley. Doubtffi:^ beir.

(50) Hommes qui se tiennent dessous^ (3i) Brome*8
Antipodes.

(33) Woman-'Hater, by Flclclber.

(35) 6entleman*s Mftg. Jime, 1835. £iegy ob BarbacFgc^

(34) Davenant. Unfortunate Lovers.

(35) Marston'à Antonio's Revenge.

(36) Lansdown MSS. Reports, by Fleetwood.

(37) Prologue de Henri VUI.

^(38) 6reene*s fanerais. — RetoraframParnassas.— «Th. Gra-
na" Jey's Amanda* (59) Fîtzgeoffrey. Certain eleg^es. L. ! , sat. 1.

(40) De i33 k^6o francs. Gollier^sAnnalsof tire stage, iii^ 4^9
(4i) Davenant*8 Playbonsc to be ict.

(43) Prynne. Histriomastix. Ëpistle Dedicatory.

(43) Th, Hcywood. Royal king and royal subject , prologae.

i>U SEUIÈME SIBCIE. ^ NOTES. 247

(44) Anecdotes inédites tirées du journal manuscrit d'un avocat.

(45) Ben Johnson. Staple of news.

(46) Hentsn9r*s tra^a.

(4?) Dekker. Satyromastix.

(48) Gitj-Wires. — Toutes les parties de leur ajustement étaient soutenues et rattachées par du fil d'arbal.

(49) Deiker, ib.

(50) Pâte de roses.

(5i) Granley's Amanda.

(5 a) Brome*s Citj-wit.

(55) Deldker : Giili*s Hombook. (Veyw plus haut.)

(54) Scornful iady.

(55) GulFs Hombook.

(56) SUakthèU.

(57) H. Hutton, FoUys Anaionij.

(58) Datis Roméo »'dan» Henri VIU , etc.

(59) È. Gàyton. Feètivons notes on don Quixote.

(60) Ghapman' May^day.

(6i) Bookholder.

(6a) Fpyu Iptus bas.

(63) Fizzlein.

(64) LandsdOwiie MSS. N. a. <

(65) Skottowe's iife of Shakspeare.

.(66-67) Àct. I, se. <. , T. i5.

(68) A botd bad man.

(69) Payne Gollkr , tomu a , p. ^00.

(70) Heiitzner*s Travels.

(71) OVgredt cardinal.

248 MOBURS BRAHATIQUES^

(79) AcL I , fin d« la scène ii.

(yS) Act. I , scène 11.

(74} Bj heavcnl tis a dainly ooe.

(76) Marston*s Parasitaster. Indnctioifr. -* l^kirïey. Bird in a
jtage. — Dckker, Satiromastiz.

(76) Candie- Waster.

(77) Ben Johnson. TKe Alchmist.

(78) Ben Johnson. Gynthîa's re? els.

(79) Ib, Bartholomew-Fair.

(80) y. 6ifford*8 notes to B. Johnson.

{Si)U.ib.

(89} B. Johnson. NashVlett^toR. Gotton. (85) Evety Man in his hnmonr.

(84) Terrible boys. Y. Silent Woman.

(85) Méiamorpkoêe de la cuve, (Metamorphoels oî Ajax.) Ajaxsignifie i«ine cnve ; Harrington, profitant dn calembonrg incomplet qni s*of£rait à ini, intUnla Metamorpho\$î\$ ofJjax (Mé-tamorphose d*Aj«z) son eenTre , où il réclamait la suppression des ettvês urinaies , on leilr métamorphose.

(86) 6ad*B eye ! — Savioar's lid !

(87) Tonte -cette scène est tradaite du Ben Jbhnsn. — Gyn-thia*s reyels.

(88) Ib. ÎA.

89) Les gigots de notre épQqve.

(90) Jeu de mots snr)e nom de Shakspeare (êbranlè^glaiTe).
91) Groataworth ofwit,

(gi) V. The Hog has ioek hit peari, TîeîUe comédie dont le prologue se termine par ces mots : « Que notre drame ne foit pas^ heureux comme Pérîclès. ■

Et les Lusoria d'Owcn Feltham , où se tronvent C6« vers :

It throws a stain Through ail the unlikey plot, and do di\$ple€ise A\$ deep as Pericles.

« Gela jette 9Qr le plan invraisemblable one t|H;he qui le flé-trit. > et qui causera une disgrâce profonde comme celle de Périidès.»

(<|3} Skottowes. V. Ben Johnson » Fletcker, etc.

(94) ^* Ben Johnson.

(95) Ratsey's Ghoet. (^n ne eounall qa*on seal exemplaire de ce pamphl^ ; il se troo've dans la colkcUon du comte Spencer (earl Spencer).

(96] Ce fait est rapporté par Granley » dans son Hiêtoire^ la Coariiane.

(97) Poems , in divers homonrs, i5^8.

(9^ Poète manière, pétrarchî^e, de Tépoque.

(99) Retnm from Parnassns.

(100) Love*s Consolation , 5 ith sonnet.

(101) Cet admirable chant de douleur renferme trois vers sub-Umes de pensées et do rythme que notre imitation a faiblement reproduits :

Haply I think on thee , — aيتد then my state

(like to the lark at break of day arisîng

From suUenearth) , sings hymn atiieaven^s^ate» etc.

Voici le sonnet dans son intégrité :

LOVE'S CONSOLATION

« When in disgrâce with fortune and men's eyes I ail alone be-
weep my outcast slate ,

250 MOEURS DRAMATIQUES

Aod trouble dea(Heaven wilh mj booUcss cries « ÂDtI look
upon myself « and corse my fale , Wishing me like lo oiic more
rich iii bope , Fealur'd like hîm , like liîm wiik frîends possess'd ;
Desiring tbis man's art , and that man*s scope Wilh wlial Imosl
enjoy coale&ted ieast :

Yet in thef <^ tlioohts myself almosi despising « Haply I
ihink on thee , — and then my state (Like to ihc lark at break of
day arising From sollen earth) sîngs hynms al heayen's gale; For
thy siMvt fcyve remeiaber'd rach wealth bfings , That thés I aoorn
to change my state wilh kin^ . •

(103) Li£e*s Decay. S. xi.

(fo3) Gevers, dont la pensée profonde renferme tonte ia sen*
sibilité pensive du poète ,

Le feu qui m*a nfiurrl , m aura donc consumé ,

est traduit mot pour mot de Toriginal :

ConêiUMd with that whieh U ma\$ nouruh'd by.

(io4) LIFL'S DEC A Y.

« That time of year thon may*st in me behold When yellow
leaves , or none , or few do haug Upon those boughs which skake
agaînst the col J , Bareruin*d choirs, where late the^sweet birc||

sang. Ib me thon seeat iho twilight of sach day , As after snn-set
fadeth in the west , Whiok and by black nighl dotb take away ,
Death's second self , that se|U np ail in rest. In me thou secsithe
glowing of such fire , That on the ashes of bis youth doih lie , As
the deatb-bed whcron it must expire ,

Consoin'd whh ihat which it was noiïrish^d by.

TLis thou perceiY*st which makes ihy love more strong,

To love that well which thon must leave ère long. •

Qae de tendresse et quelle profondeur dans cette âme de
Shakspeare! Le même homme a écrit Macbeth , Coriolan et le
Béve de la mi'ooût; le même homme a fait parler Richard III •.
couTert du san^ de tow» ses proches >, Pack le sylphe , et Fais-
taff le Figaro da moyen-âge! Devant une compréhension si vaste ,
une sensibilité sFvive et une froideur de sagacité si pui»sanle, on
ne sait cpiel génie humain ne s*e(facerait pas; ni (fuelles fautes d
exécution ou de costume , imputables k ses œuvres , affaibliraient
Fadmiration qu*elles inspirent , Tenthousiavne dont elles pé-
nètrent la raison la plus consciencieuse et la plus sévère.

(io5) MSS. d'Aubrey.

(106) Skottowes.

(107) Athenae Oxonienses.

(108) F. plus haut.

(109) Femme de Citoyen, habitante de ta Cité.

(110} Journal manuscrit d'un avocat de Londres conservé
dansles MSS. harléiens : cette anecdote curieuse s'y trouve sous

la date du 23 mars 1601. L'écrivain qui recueillait comme Ba chaumon^ et Guy-Patin tous les bruits de la ville . donne son autorité; c*«st Tacteur Tooley, un des camarades de Shakspeare.

Vf!I.

ntljcm^tmtn» ^am tto\$ Motuti^(y\

Gatcliing the flitting shadows «s Ihey pa«s«

Addison.

IK

\$ I. LA FISCALITÉ (18a5).

Les masses comme les individus sont soumises à des métamorphoses que he temps , lliabitude ^ les influences étrangères ^ les vices acquis, les exemples funestes ou utiles Concourent à produire. L'Indien qui s^assied devant sa pagode , dans la plus gênante des postures , finit par la trouver commode. Le supplice devient naturel, la con-* torsion devient habitude.

(ij Ces troil fragment, esquisses fori iégèred, se rapportent 4 des époques différentes, et ne sont déjà plus de nos mœurs.

CHANGEMENS

Ori a vu la Grèce et l'Italie changer de mœurs, et offrir au philosophe le spectacle de nations plus différentes d'elles-^êmes dans l'espace de quelques siècles, que si TAtlantique eût séparé la Grèce de Pélopidas, de la Grèce des ducs d'Athènes; et l'Italie de Caton, de l'Italie papale. L'histoire aperçoit ces changemens ; elle

voit le tenipS; grand moteur du drame des sociétés , préparer de loin ces révolutions d'idées * plus étonnantes et plus puissantes que les bouleversements des royaumes.

Les peuples eux-mêmes ignorent le but vers lequel ils se dirigent ; ils sont aveugles sur leur propre marche. Tandis que le torrent les emporte des coutumes antiques aux coutumes nouvelles, tandis que leurs pensées et leurs mœurs se modifient , ils ressemblent à ces passagers, qui dans le calme du vaisseau , ne savent point vers quel lieu le vaisseau les emporte , et se croient stationnaires parce qu'ils sont assis.

Philosophes, cherchez le but vers lequel on tend, assurez -vous de la position où vous vous trouvez. Dans le fracas des intérêts, dans l'éternelle mobilité des passions, quelques esprits plus

DANS NOS MŒURS. 2 55

francs ou plus désintéressés , considérant ce qu'ils entourent comme un spectacle auquel ils ne se mêlent que pour mieux en connaître tous les ressorts , essaient de se rendre compte de la marche de la société , et de la direction que prennent les mœurs.

*

Il est des changements à apprécier. En France, par exemple, deux trônes n'existent plus ; la frivolité est sans puissance et le ridicule sans empire. Le ridicule ! il suffit de jeter les yeux sur tous les rangs pour le voir marcher sans crainte. 11 voyage anonyme ; il n'est reconnu ni frappé de personne; notable changement du caractère français. Pour un peuple, dont la netteté d'esprit est le mérite le plus généralement reconnu, chez qui la légèreté , la bêtise et le bon sens combinés ont si long-temps commandé à l'Europe; quoi de plus ridicule, je le demande, que

le pédantisme admis dans l'administration et dans l'éloquence ; que le vague adopté dans la littérature et dans les arts ; que le mysticisme introduit dans la politique et dans les sciences? ^

Non, le ridicule ne craint plus rien^ parmi nous : il choisit pour se montrer les formes les plus gros-

256 CHAN6BHENS

àères. 11 est sourd , il est bas, il se penche , û se courbe vers la terre, il y ramasse le trois et le quatre pour cent; il se cachait jadis sous la grâce et la frivolité. C'était un ridicule si léger et si mobile, que toute la finesse de l'épigramme réussissait à peine à le saisir. De ce tact , de cette habileté, excités et perfectionnés par la difficulté même , naquit l'esprit français proprement dit , si riche en nuances déliées, et si cruellement inexorable*

Aujourd'hui , plus de ridicule , et plus de comédie ; l'épigramme a perdu son aiguillon. Une patience judaïque sous la corruption, une ardeur violente pour le gain, dont la nudité ne prend pas la peine de se déguiser ; toutes les frénésies de l'agio , toutes les inquiétudes de la Bourse s'avancent le front levé dans les salons et sur la place publique. Les mœurs ne sont plus ni chevaleresques , ni Soldatesques, ni littéraires, ni politiques; elles sont fiscales (i).

Demandez à John Public ce qu'il entend par une grande administration; il vous répondra:

<t) Ceci fut écrit sous le ministère Villèle.

DANS NOS HCBURS. 967

« C'est une arn[^]ée de plunitife qui attendent pa^{*} tiemment, en tenant la plume et en gardant le si-^{*} lence, le jour mémorable où le paiement de leur solde vient rémunérer exactement ces tableaux à l'encre rouge et à l'encre noire> ces accusés de ré[^]ception, ces formes[^] chinoises, qui absorbent le temps et le travail de tant de pensionnaires de l'État. Une chaîne de dépendances s'établit et pèse , des chefs aux sous-chefs, de ceux-ci aux employés» des employés aux surnuméraires. Machine à mille roues, tournant toujours sans rien produire[^] employant mille bras à ne rien faire ; c'est le plus puissant auxiliaire d'un système fiscal, qui, en attachant au trésor public le sort des individus et les familles , obtient de tous les stipendiés et de leurs relations le sacrifice d'un temps inutile , et , le don d'un silence passif, en échange; d'un salaire.» ; !

La même influence fiscale est facile à découvrir dans toutes les branches de la société actuelle. La littérature en offre tous les jours les preuves les plus révoltantes et les plus nombreuses. Les étoiles pseudonymes sous lesquelles se cachait l'homme d'un parti passent tout-à-coup dans le

a58 CBANGSMENS

parti opposé , et illuminent à l'improviste les colonnes du journal contraire : c'est un achat du fisc. De quelles conditions mercantiles dépend , auprès de quelques théâtres, la mise en scène d'un ouvrage dramatique? La littérature n'a-t-elle pas ses courtiers comme la Bourse ? et le manuscrit , acheté trois cents francs puis décoré du nom de l'acheteur , qui a donné mille francs en sus pour prix du courtage , ne va-t-il pas , sous un faux titre , briguer les suffrages des journaux et l'admiration des niais ?

Certes, le ridicule abonde : et ces ministres qui s'élèvent et retombent , comme on voit les enfans bernés sur la couverture 9 amu^r les spectateurs de leur essor et de leur chute; et ces vaines espérances des ^éculat^eurs , toujours à l'affût des variations politiques, et dont les fortunes incertaines brillent et menacent, pour fuir et dispan^m » ; et ces écrivains qui , dans ie désespoir 4':être jamais remarqués, prennent le parti d'écrire Ar^ourSf comme dit Sénèque, retrorsum scriberé : que de sujets comiques ! Mais le siècle est absorbé par une idée : le fisc s'est emparé de la souveraine puissance, et dans ce temps d'un en-

DANS NOS HCWRS. Ũ^Q

^ t^an universel , je ne sais si le véritable ridicule n'eet pas de résister au cours des mœurs publi^ q[ues et d'essayer de le flétrir*

\$ n. LE SIÈCLE EXPÉDITIF (1898).

Aujourd'hui, notre symptôme spécial, c'est une précipitation singulière de jouir et de vivre. (Test le siècle de^'impromptu. Gloire» fortune, génie ei puissance, tout s'improvise. Dans toutes les carrières, sur toutes les routes, s'élancent, avec une . violence que rien n'égale , une foule de chars auï roues brûlantes , qui ne tardent pas à s'embraser sur le chemin et à incendier leurs maîtres.

La vie paraît ne pas suffire ; on dirait que la mort est toujours là , maîtresse terrible, hâtant de ses uienaces et de sa présence nos jeux, nos plaisirs ^ et nos travaux. Les longues espérances, les pénibles études, les laborieux efforts nous répugnent A voir une activité si fébrile, un empressement si convulsif , on est tenté de penser comme madame de Genlis, que la fin du monde ap-

proche, et d'observer attentivement le ciel, pour y découvrir la queue de cette comète qui doit nous balayer dans l'espace , et jeter parmi les

GHANGEMENS

mondes détroits le cadavre de notre planète. Le mot d'ordre universel est celui-ci : Usong la vie : pressons-nous (Texisier. *

Le hasard d'une matinée de la Bourse ruine ou enrichit le pâle spéculateur. Partout on joue quitte ou double , et la société est une martingale perpétuelle. L'entrepreneur d'un quartier nouveau voit tomber les fondçmens de sa fortune f pendant que s'élèvent les pilastres de ces galeries qui devaient augmenter sa richesse de trois millions et demi.

Deux feuillets d'un abbé foudroient la France : une nuit lui a suffi pour préparer son tonnerre , qui va s'éteindre dans un tiers de colonne. Tel distille sa gloire dans une élégie ascétique , et tel détaille son génie dans les feuilles d'une publication quotidienne. Ce ne sont pas les médiocrités seules qui sont atteintes de cette, contagion hâtive. Tour à tour , à la tribune des journaux , on voit monter, descendre , et remonter tous les talens de l'époque. Grands esprits qui ne demandez au public que la vogue de la seconde, l'avenir qui ne vous occupe point se vengera de vou^.

Tremblez : il vous rendra mépris pour mépris. Si

DANS NOS MCEURS. a6i

la tragédie s'improvise comme le vaudeville, le vaudeville et la tragédie auront même valeur et même sort.

Il faut bien que les plus hautes intelligences se plient à cette misère du tenips et acceptent les inconvénients de leur époque. Tandis que Tabbé de Pradt dissipe en fusées politiques un esprit sagace et brillant , Rossini et Horace Yemet don* nent à la peinture et à la musique la même impulsion violente , la même incroyable rapidité d'exécution. Représentations du génie de leur temps» dans le domaine des arts, leurs séductions s'adressent au moment précis de notre existence. Cependant un homme d'esprit exploite le théâtre à la course. Maître du secret de composer vite et spirituellement, toujours nouveau, toujours le même, toujours applaudi, toujours sur le point d'être oublié , il lance ses petits drames sur l'océan dramatique , nacelles légères , qui voguent un moment et se pavoisent d'un succès populaire et mérité: Les jeunes muses font des essais, les peintres font des ébauches ; la lithographie , méthode facile et prompte , se prête à la fécondité frivole des artistes.

Généralités

Est-ce le plus étroit lien , par lequel , jouissance est le seul besoin des inventions économiques , les méthodes pépétives se multiplient i on a mis Vaut d'être \m P^fiello dans une boîte de nacre, et les secrets d^ la peinture dans un dé à coudre. Le mélodrame » le yaudenlle et la tragédie ont leur rôle , oik tout e^rit doué de quelque facilité peut les jeter sans peine et créer sa gloire^ adhésions entre deux mille gloires de grandeur égflir. Si l'on voulait donner une vulgaire et juste idée à ces alimens nécessaires à un public o^if, qui les méprise et qui les demande , qui veut sembler grave et qui se décore d'un maintien solide sa frivole avidité > on compar^ait tous ces essais sans

force et sans substance , aux pâtisseries légères dont le dé|e.âjier
le plus modesMie absorbe six douzaines.

hes petits parodiges abondent : car tout aujourd'hui se met en
serre«<haude. La souplesse des oiganes de la jeunesse se prêtant
à certaine ha«bileté daM les arts , on aime à voir un bambia
triompher d\ine Sasse plus haute que lui, on verser une grêle de
notes sur un immense clavier.

DANS nos iiiaiiiRs, - «65

C'est encore une victoire remporlée sur le temps; e e&t une
gloire que le sîéele e^péditif cbèrk et

' protège.

Ne croyez pas que ce mouveintil si rapide des esprits soit fia-
dice d'une société pleine de ^ie et de force : hélas , qui ne serait
tenté de Yoir dans une vivacité si extraovdinatreplusde terreur et
de malaise que de vigueur et de gob* fiaoce ! L'incoostance da la
fcnrtune nous a été apprise crueUement 1 Le sable mobile sur le-
quel' la société repose , a tant de fo» croulé so«9 nos pas y que la
pensée d'une ruiiie possible nous poursuit et nous agite encore.

S IIL UN QUART DUBUHE APRÈS LE GOLTfiAT (i83oT.

Le 29 juillet i83oy à quatre heures, Paris était calme* Trois
jours de violeace avaient tout accompli Un vieux trôoe gisait ren-
versé. Quarante aonées de lutte , dix révolutions raccessives , une
république, un directoire, un empire, une ma* narcbie détruite ,
ressuscitée , anéantie , deux fois enfin suicidée : tout ce rêve
saogtant d'un demi-siècle avait smi \déaio«iement. Spectaeffe

CHANGEMENT

iaouil. Les mousquets funlaient encore; dans les rues dépavées ,> «n trouTait des cadayres; te peuple , joyeux, était paisible; il saluait d un sourire vaniteux les places où il venait de vaincre. A voir ces figures rayonnantes, c'était fête populaire r les blessés et les morts qu'on emportait, les murs noircis , les murailles d!>at-tues , les habits sanglans , les femmes en pleurs , disaient ce qu'avait coûté le triomphe. Si J'aspect de la ville , Iran-» quille et muette quinze minutes après la con* qi|ote, était étrange pour les yeux, l'âme méditative y trouvait un sujet d'étonnement plus pro^ fond. Légèreté , violence , exagération, désordre , impatience , vieux vices des esclaves , n'ont pas influé sur cette révolution^ la première en France où le peuple ait conquis le sentiment du devoir^ la seule force des nations libres»

Ces idées s'agitaient confusément dans tous le» esprits , même les moins cultivés : on entendait sortir des groupes en haillons ces paroles : Point de vengeance t point d'argent ! Les vieux saints de pierre , gardiens des portiques de Sainl-Eustache, tout mutiléspar la mitraille, étaient témoins de ces mots, expression d'une nouvelle vertu populaire.

DANS NOS M^KURS. 265

Cependant la ydix solennelle ^l'orgue s'exhalait des Toutes de Féglise ; le clergé n'avait pas interrompu ses rites et ses pompes. Le catholicisme, libre dans la célébration de sçs mystères , attestait, par cette célébration même> la puissance d'ordre et de tolérance qni , née toat-à*ooap , servait de modératrice *k la révolution nouvelle. Nous entrâmes, plusieurs, sous ces grandes voûtes où semblait régner, au milieu des agitations du présent , la paix

profonde du passé. Là s'olTrait à la pensée , avide de se recueillir et de se concentrer après Tivresse de ces trois jours, un asile favorable. L'excitation ardente du moment ouvrait les âmes à une émotion plus vive. Les étoiles brillaient, l'encens fumait; une fête spéciale de la paroisse était solennisée ; les vieux hymnes catholiques traversaient la longue nef et allaient se perdre sous les arceaux séculaires. Au dehors bourdonnait le murmure du peuple victorieux : peuple hostile, dit-on, à la foi chrétienne et affamé de désordres. Son silence et son repos, tandis que le sacerdoce continuait à remplir ses devoirs , répondaient à ces calomnies. Mais d'autres pensées jaillissaient de ce mouvement fécond

266 CaAll«XH£lfS

La Liberté réconciliée avec l'ordre ; la liberté réconciliée avec la religion. Sœur et mère de loches légers émoUons gésereuaed» la liberté avait péri pour les avoir mécoimaça. Tout a changé : Touvrier se bal: pour les lois > le prêtre prie à TaeteL

A voir ces jeunes geus de toute classe le £rcml poudreux et grave , la maia noircie par les cartouches, réunis dans l'église » et rêveurs » il était usé de deviner que les mêmes sentimens , indistincts peut-être , mais intimes, les agitaient Le aeol contraste des pensées éternelles et pieuses avec le tumulte populaire , de la foudre qui venait d'écraser le parjure , avec ces chœurs de paix et d'Espérance , était assez grand pour ébranler les âmes« Frédéric II, après sa première victoire , s'enferma seul , dit-on , dans la cathédrale de Berlin , où il fit chanter un Te Deum dont il fut l'unique auditeur. Le retentissement sacré, le retentissement triomphal de l'église déserte, étaient assurément, après le fracas et le triomphe du canipe de bataille, une volupté, digne de son

génie* Mai» comparez , si vous l'osez , le roi qui gagne une province et le peuple qui gagne une patrie ! Btins ces chants ocHifia-crés à un saint de la liturgie

DANS NOS MŒURS

romsdae , le Te Deum de la liberté se faisait eiH te^ire pour VLQx^ Dana cette longue per&pectiVe de^ pita&tres çt des vouîtes aériçanes s'élevait le passé, sombre, lugubre, vénérable, yéclataat souvenir de la théocratie papale régnait <^ns la sple^de^r de ces cérémonies ; mais il y avait U ^ussi rimage d'un Dieu devenu homme, d'itn , nieu populaire et sai^glapt , martyr de légalité qu il pr^cha^de la liberté qu'il apporta, de l'Évangile qui foula au^ pieds l'esclavage et fonda ta cûfili^atioti moderoç.

Et qu^estH^e on effet que notre liberté ai chè«* rem^t ache-tée, \$i noblement défendue, sinon l'^yç^omplissement des des-tiiiées chrétiennes? ISqus VQolçiip^ qiie le pauvre soit homme et; citoyen, Njou^t voukws l'ordre dan^ rindépead^ce. Mous Voilong la paix uiie à latiberté- ^L'orgueil dp pou-* - ^mx pQus pèse, et laforce de l'industrie nousplaît, Ç^ n^tiers qiiç les. jj^omaina avaient m mépris , cojs vertus humbles qu^e la Grèq^ déda%nait;t cette fraternît^ de la fanûlle humain^ qae noiiiSt ^•*bvassqn\$ avec tant d'ardeur et que toute V^^fiti» quité ré-prouvait,, nos doctrines, nos sya;^o|^, notre civilisation, ces droits pomr lesqiii^ls noi^

CHANGEMENS

combattons, le christianisme les a consacrés ; c'est l'héritage des nations modernes; c'est le développement nécessaire de cet Évangile trop méconnu. Guillaume Penn l'a bien compris; et sur cette base il a fondé la Kberté de l'Amérique. Moins heureux, moins vertueux, forcés de payer les vices de nos ancêtres , nous n'avons droit qu'une indépendance mitigée. Mais elle nous appartient; et à mesure que s'effaceront les souillures de notre passé, cette liberté grandira.

Certes , on ne peut en disconvenir, l'ancienne existence de la France humilie la pensée de qui s'échappe à ces illusions puériles , mensonges et parures de notre histoire écrire. Dans nos institutions, violence et faiblesse; dans nos mœurs, mobilité déplorable , débilité enfantine ou furieuse ; quelque chose de frivole et de théâtral , une vanité toute monarchique , se mêlant à nos plus nobles exploits. En vain le ciel nous favorisait ; nos moissons étaient belles , et nos vignobles féconds; le génie, l'esprit, le talent, étaient populaires parmi nous. Mais la patrie, où était-elle? mais le respect des lois , la ^ ^ onviction , fa vérité , la stabilité des idées, où les trouverez-vous? Sous

DAN^ NOS MCEURS. 269

la féodalité convulsive de nos premiers siècles? sous nos ré-
gences sanglantes et confuses? sous TigDoble sceptre de Louis
XI? sous le sceptre chan« celant des Valois? La tutelle paternelle
de Henri IV, la tutelle despotique de Louis XIV, ont jeté de l'éclat
sur nos annales ; mais qu'espérer d'un peuple qui attend tout de
la hasardeuse bonté de ses monarques? d'un peuple idolâtre de
ses rois au maillot, ^t qui les emprisonnecomme Charles VI, les

abreuve ' d'outrages comn>e Charles VII, les poignarde comme Henri III, Henri IV et Louis XV? Quel np élange insensé de légèreté et d'enthousiasme , de loyauté et de révolte , de dévouement fanatique et de rébellion tumultueuse , d'anarchie et d'oppression! C'est là ce qu'il faut espérer des nations les plus spirituelles, les plus généreuses, les plus brillantes, quand une étourde^e sans excuse , un manque de force morale , que Dieu châtie , leur ôtant la conscience de leurs devoirs et de leur dignité, ne leur permettent ni de fonder des institutions sages , ni de les conserver quand elles sont établies, ni de les défendre quand on les attaque.

Nous avons changé. Au lieu de s'insurger pour

il70 GRANGEMENS

détruire , sans doute la nation ne se lèvera plus que pour conserver. Oevrez l'histoire : c'est ce sentiment de conservation qui a créé la puissance des Provinces-Unies , et fait flotter son libre pavÛlon sur toutes les mers; c'est lui qui a maintenu l'indépendance de iVelvétie^ république enclavée dans l'Europe monarchique ; c'est lui qui , ré** pandu par Locke et Guillaume Penn dans les âmes américaines, nourri comme une flamme sainte par Washington et Franklin, a transformé une faible colonie en une république vigoureuse. On peut donc espérer pour la France. On peut croire qu'elle quittera pour toujours ses habitudes d'idolâtrie aveugle et de haine insensée. Il est dans la vie des hommes et dans celle des peuples des actes qui changent une destinée , qui décident d'un avenir; engagements sacrés que les hommes et les peuples prennent envers eux-mêmes. Éblouis par ce mélange adultère de gloire et de servitude qu'un grand homme oSrit à nos imaginations enivrées; humiliés par Tiûvasion de

l'Europe et par les honteuses bénédictions qui l'accueillirent; témoins de tous les mensonges du Moniteur, de toutes les bassesses des régimes que nous venons de

BANS NOS MCMRS. 27 1

contempler et de maudire; jeunes gens, qui les avons poursuivies d'un dédain si amer, toutes ces misères, toutes ces variations de la France asservie et; trop faible pour se délivrer : relevons-nous donc. Il y a pour nous une patrie; et ce n'est point le * s<^ qui fait la Patrie : c'est l'unanimité des citoyens, c'est leur commun respect pour leurs droits communs, c'est le sentiment de la dignité de l'homme, s'insinuant dans les derniers rangs du peuple.

Le service divin était terminé, et la foule s'écoulait d'un pas lent, le front baissé*, comme si les mêmes méditations sur le sort futur de la pa-^ trie eussent occupé tous les esprits. Dans les rues aucun désordre, aucune agitation. Tout, dans l'aspect du peuple, favorisait ces douces et consolantes pensées qui succédaient à une explosion

si terrible.

Cependant, pour corriger cet excès de confiance dans l'avenir, charme et danger des esprits ardents, quelques traces de ces misères et de ces défauts qui ont flétri la France s'offraient aux regards de l'observateur. Déjà, un quart d'heure

2'J2 GHANGEMENS DANS NOS MCEUES.

après la victoire, au milieu des spectateurs paisibles, on voyait encore se presser d'accourir les éternels valets de tous les pouvoirs futurs. Les jours suivants, la vieille plaie de la France se

découvrit tout entière : il fallait voir les avenues des ministères encombrées, et toutes les servilités d'au-*trefois orgueilleusement tapies sous la livrée tricolore. Voici les débris et Técume des anciens régimes ; voici des nuées de solliciteurs qui fondent sur les places. Auprès delà France nouvelle, admirez la France ancienne , avec ses traditions d'intrigue et sa lèpre incurable de cupidités et d'amours -propres. Toutes les révolutions de nos mœurs li'ont pas détruit ce vice moral que madame de Staël signalait il . y a vingt«cinq ans , la Manie des places.

ffTiimunn Hifd Mm».

GRABBE.

l\ est plus difficile de peindre une de ces petites vieilles qui apparaissent dans les tableaux flamands, qu'une figure de saint, de grandeur naturelle*

Hbiht EbmiB*

Geojqge Crabbe^ auteur anglais peu connu en France , jouit en Angleterre d'une réputation mé« ritéç. C'est peut-être de tous les poètes modernes le plus original : il a pris^ si Ton peut le dire^ la poésie à rebours, et cherché ses moyens de suc« ces dans ce qu'il y a de plus contraire à Tidéal poétique. Fier et pauvre, condamné à passer sa

âp4 l'assassin

vie dans un misérable village des côtes d'Angleterre , au milieu des contrebandiers, des pêcheurs et des fabricans de barques : il est wbig; sa muse est toute populaire. Mais ce peuple au milieu duquel il a reçu , il le cannait trop bien pour le flatter ; i) voit sous le haillon du mendiant , sous la jaquette bleue du matelot, tous

les vices dessalons et des palais. Son observation profonde, amère, impitoyable, ne pardonne ni à la misère les crimes qu'elle enfante, ni à la société la misère qu'elle impose à des masses d'êtres humains. De cette situation d'esprit naît un genre de poésie ironique, vulgaire, vraie, terrible, et dont l'analogie ne se trouve nulle part.

Crabbe ne peint jamais, il dessine. Son trait est pur, arrêté, complet; l'éclat et le prestige manquent à ses compositions. Il y a de la froideur et du sarcasme au fond de son esprit. On voit que le monde l'a oublié: il se venge, non par des injures et des violences. Misantropique^{^^} comme Jean-Jacques, mais par des portraits dont la [^]délité fait «l'al, dont la simplicité et la pureté prouvent l'existence cruelle* Penseur plutôt qu'artiste et observateur plutôt que poète,

poète[^]ste tmw non occ[^]ri[^]stQ, il ne [^]en[^]nd[^] nen à 1 Vt Jamais il ne s'efforce à mettre en relief ses caractères[^], à les faire valoir, à présenter son récit sous l'aspect le plus dramatique; on est désappointé, mécontent de se trouver trompé dans son attente, de voir que l'auteur a tiré un parti si faible et si incomplet d'une admirable esquisse. Tel est le bizarre emploi d'une influence[^]Qce sage, puissante, amoureuse du positif, et ingrat cessible à l'usage. Ses poèmes pourraient être reliés sous ce titre: extrait des rapports annuels[^](\$ d'o comités de mendicité et de pitié.

' C'était pourtant une noble, une généreuse idée que de l'adopter de la poésie, et que la poésie réelle, aux classes inférieures et même infimes de la société. On verra, (en lisant la traduction suivante, de quelle manière Crabbe s'est acquitté de cette tâche. Il nous montre une âme tyrannique dans une condition vulgaire; le besoin de faire souffrir son semblable,

devenu monomanie ; et c[^]tte monomanie aboutissant au délire et. à, la mort[^] quand l'homme né bourre/iu manque d'aliQçns à sa fi[^]énésie. Il y a dans cette esquisse une pro[^]néur étonnante , une éloquence forte, mais

1[^]6 l'assassin

aussi cette sécheresse amère et cette absence totale* de coloris qui caractérisent récriirain dont nous parlons.

ET LES ENFANS DE LA PAROISSE

Le métier de pêcheur était celui du vieux Jacques Grimes. Dans sa cabibe vivaient sa femme et son enfant. Sa vie était laborieuse, et il semblait jouir de son labeur. Homme paisible , ' qui portait au marché de la ville lé poisson recueilli par ses filets; on l'accueillait partout avec plaisir, on lui souhaitait du bonheur, car il né voulait de 'mal à personne.

Il avait uti fils> Pierre, qu'il menait à l'église le dimanche. Pierre s -ennuya bientôt du service divin, refusa d'accompagner son père, l'accabla d'outrages,' et brava son pouvoir. Quand le vieux Jacques mpurùt ; Pierre était ivre; il pleura, car le vin attendrit. Puis arriva le moment du réveil , où sa raison, sortant de la langueur où l'ivresse l'avait plongée , lui apprit qu'il n'avait plus de père. Un moment, un seul moment, le jeune

. DES ENBAN5. BJ'J

Vi[^]xfe. SQ. représentai , la figure: btenveillaQl[^] 4t| Tîeux père; il se. rappela le, dédain ç| la.çoJtèr[^] avec. lesquels. il. avait

^ceueillipes rementra^oe^ Un éclair. de honte tcayerss^ cette
âiaie dure e% brutale, il se souyint d'avoir répondu par desjur%.
remens sacrilègeS; aux prières dé fTacQUies; il se souvint du
coup, plus sacrilège encore^ dont il avait; £pappé cette tête véné-
rable ; il se rappela leS; çipts du, vieillard , motts qu'un gémissé-
ment. pi:o^ fond accompagnait :

« Pierre ! Pierre ! si tu de^ns jamais vieux et <jue tu aies un
fils, tu te souviendras de ïnoi. Ta mère est morte à temps; elle a
bienfait : tu Taur rais tuée , tu aurais commis deux crimes» Je
héf^B le ciel qui t'en épargne un. i

C'était au fond du cabaret obscur et^ sale que Pierre Grimes
pensait au vieillard , et ruminait son remords mêlé de courroux.
Ces pensées le, fatiguaient : il but ; elles le poursuivaient : il. se,
remit à boire ; il oublia^

Cependant Pierre grandit. Le sang bouillait- à flots ^rdens et
épais dans ses veines diç jeune homme. Il était pauvre : il voulait
être libre ; il n'était qu'un pêcheur, et il voulait jouir. Au. Ueu.^

978 £'Âloà«8tii

d*tiitëim^<|tie, èranéz-lui un îtàhe \$ c6 «et^ NéffoUi^ Mûê
héladi fyoor b'éiiiti*ef 4'tf /» (1) et dheidbitr deé {4}iêifft^ il
IbH>I tipaVâillèr. C^'Itlt une desli*» liée dure «t pétible. Pottr
o'«tiâ>iicer tiàiss te* î^rie» Al Mbaii^et, Û £^àH agiter d'abord
la loâitte ftdie. Quël eitaol ! Tant de jôoi^àûeès devant wi^ et M
^u de moyens pour les atteindre I Le feotte pédiëiif tVe <it>tt-
naiésait ni Ibis ni mdrafoé i sèA œH ardent et avide dévorait
d*avance tont ce qui liîf promettait un plaisir. Il se riait des
juge», it mtkn^ dissait les riches; Pliis hardi , Pierre se ffet fiaût
Voleur ; ma», après plijsieui^ essais de Ce gënte , on le soupçon-

na dans le voisinage. Les vergers levaient perdn leurs pommes; leis fermiers se pteî* gnaient de voir disparaître les pièces de lètir tWiésfeHîbnr. Pferre tînmes n^dia pas brâVer le lâfOnde ; mais il regarda tous lès hommes comme àes ennemis; il ne songea plus qu'à* s'isoler et à mal faire. Alors il éleva^ sur la plage une tanière d'argile , où fes fruits de son pillage' forent Cachés àvtôc isèîn. Il y restia seul , il y vécut seul; quelque chose liti manquait cependant.

(1) Bière forte.

DES EUFANÀ. S79

Une vielîme lui manquait : la nature f ar? ait fait bourreau.

Donnes^ui dfànc une créature sensible , un être irirant et humaki auquel il commmàe ; que ce poisse être son instrument de bonheur, l'objet de Ms tôirtures ; qu'il puisse satisfaire sa cfuelle âme , il sera heureux ; car ce pécheur pauvre , c'était un tyran.

Il y avaat alors à Londres , hélas ! il y a aujourd'hui encore , dès hommes qui remettent à la fois entre les mains du premier yenu une légère somme d'argent ef l'enfant de la paroisse ^ le Els

abandonné du pauvre et de la veuve ; ils se dé-

binassent ainsi de ceux qu'ils devraient nourrir. L'orphelin devient esclave; le misérable enfant enchaîné au maître qui se charge de lui^ et devient sa bête de scmime et sa victime. Pierre 'Gri- Bies le sut , il n'eut pas de peine à trouver quelque pauvre enfant qu'on lui livra. Il toucha la semme et emmena l'esclave : alors on vit dans la hutte du pêcheur un garçon > à jaquette bleue ^ avec un bonnet de laine rouge.Ypilàtoutce que Ton apprit dans

la ville , et l'on ne songea ptis â s'enquérir* si son maître lui donnait du pain;

â8o 1 AflSASSIIf

on ne sut pas quels sillons noirâtres la ?erge fatale de Pierre imprimait sur ses flancs nus ; dn ne sut pas quelles nuits terribles furent celles, de Tappienti, quand Pierre, au milieu. de lliiFcr^ le rejetait hors de son asile ; ni sous, quelles violences il tombait «accabla , ni quel qoup avait courbé son dos et brisé ses membres. Personne ne yint dii*e à Grimes :

i Cet enfant , le nourris-tu? Vivra- t-il? Pour te servir , il faut qu'il existe ; traite-le lûen , il te sera utile. »

Les voisins passaient , les pêcheurs amarraient leur barque près de la. cabane ; on entendait les cris du malheureux » et Ton disait sans s'émouvoir:

«Allons, Pierre est encore à Touvrage. t^

Le sauvage maître était heureux ; la voilà, cette créature qui souffre sous sa main« Il peut mena-, cer, frapper, torturer, battre, multiplier, diversifier les supplices; il sent son pouvoir, il n'est pas sans influence; devant lui, tout tremblant, éveillé dans son premier sommeil, privé d'alimens, attendant le caprice de son despote, ce pauvre, enfant le console de sa pauvreté. S'il, pleure, on

DES £NFAN\$. 2 Si.

le frappe ; s'il est calme , on le frappe encore. II dépérit^ il languit , il sanglote, et le mattre est pénétré dune affreuse joie; la

société lui accorde, à lui rebut de la Société , toutes les jouissances d'un tyran.

. Ainsi vécut Tenfant dans la torture, dans là doiiiieur) dans Tanguisse. Ses larmes méprisées , ' ses supplications vaines, ^ son esprit affaibli , ^ on cdrps exténué , la faim qui le contraignait à yoler, la peur qui le contraignait à mentir, ses nuits sans sommeil , ses repas sans plaisir, tout le poussait à la mort. Pendant trois ans il souffrit , puis il cessa de souffrir.

« Pierre , votre apprenti est mort. »

Pierre essayait de soupirer; un râle sourd sor^ tait de sa poitrine.

«Je Tai trouvé mort dans son lit. »Le sauvage

essayait d'adoucir sa voix , et il ajoutait :

« Pauvre garçon , c'est fini. • .

On murmurait, on n'était pas sans soupçons.

Gomment Pierre avait-il nourri l'orphelin? Com*

ment l'avait-il traité? Les voisins l'accusaient;

mais où étaient les preuves? D'ailleurs qui s'in-

téressait- à l'enfant, sorti d'une école de charité?

aS2 t'AflSAMIH

y. Ptenre ne fiil pûint îinquiélé; on le laissa tfaaqmle.

Vn nouvel orpheKn remplaça le premier* Cette emplette est faite. Plierre toueike éoû aident , em* mène sa yicthâe ; et quelle

fut sa destinée ? Un matin, reparut tomba, dk-on» du nifiFt de la okaloupe diuis le tèserroir où le pêcheur jetait ses poissons» Celte mort étonna le monde; <m raisoKoa; on i^ voulut pas eroire qu^un enfant pût se noyer dans un i^éaervoir si peu pre^ond. On demanda compte à Pierre de cet accident étrange.

• Ouï, répondit-il, cela est vrai. C'était «n paresseux; il jouait sans eesse : en grim pant^ pour s'aniuser, au mât de la chaloupe , il est tombé ; voiei son cadavre. •

Le jury s'assembla. Le pêcheur montra un front calme ; il brava l'orage et fet absous. « Une autre fois, lui dit-on , vous* aurez soin de fermer Técoutille. » Voilà toute la remontrance qui fut adressée à Pierre.

8a conscience fut frappée ; le rouge hii moût> au visage devant le juge ; mais le verdict l'avait disculpé. II alla redemander un esclave à cette

DBS BNFAtfs. a83

bocill^kie infefUfiie <|im lui ' «a avait déjà fourni deux.

On loi dontia Tapprenti , la victète , l-èÉre mal*

iieoreuK-qu-'it chferbhait. Eafadt timide, pâle, doux

et faible; toutes les fetnitiei^ ^s pêcheurs de la

rime le Virent avec tristesse toxbber sous la loi de

Pierre. Lea pauvres regardaient sa peau blanche

etfilIe,^son teint délicat, «son front poli, ses yeux

pl^u de lamdes , et croiraient voir en lui quelque

finiil imfortuaé de nobles et illégitimes amours ,
 quelque rejeton méconnu d'un sang iji^stre,
 ^elque âls d^'nn riche séducteur et d'une jeune
 fiie trompée. Triste , pensif et soumis, il sup-
 p<^a iong<4enips l'agonie de la cabane de Pierre.
 Comment un corps si frêle ne se brisa-^t-41 pas
 MAiS de si pèsans fardeaux , • des iisqltes si gros-
 aières, des traitemens si bai^bares? C'est que le
 malheureux enfant inspirait la pitié ! On lui don«-
 nait du pain, du vin, desalimens. Puis l^avarice
 et l'égoïsme apprenaient à Pieit*e à économiseï*
 ^ Citrauté. Il s'armait encore du câble et du fouet
 terrible , il était barbare , mais avec prud^rfifce-; il
 (^ttâervarit âa pmie ; il prolongeait le supplice, et
 méil^geait la douleur pour la perpétuer.
 â84 l'assassin

Un jour vint cependant, où les filets du pèdiear se chargèrent
 de poisson; le vendre sur la cote était impossible. Il fallut aller à
 Londres pour en effectuer le débit. Qu'arriva-tâl dans ce voyage?
 Pourquoi Pierre revint-il seul ? Que fit-il de l'enfant? Nul ne le
 sait. Seul, Pierre pouvait le dire. Est-ce que , dans un lùoment
 d'ivresse , il aura oublié son expérience et ses principes ? Pierre

ne le dit pas. Seulement il se plaint de l'orage qui l'a surpris , de la bourrasque qui a renversé sa chaloupe, et de l'imprudence de l'enfant qui n'a pas su résister à la vague qui l'emportait Les femmes ne voulaient pas croire Pierre sur parole. • Tu l'as tué ! lui disaient-elles. Tu as noyé ton jeune apprenti. »

Aloi*s l'homme farouche fut appelé devant les magistrats. On lui ordonna d'expliquer comment cet accident avait eu lieu. Il le dit sans rougir, sans pâlir, sans trembler ; sa figure de bronze ne trahit pas une seule émotion.

t Je l'aimais cet enfant ! s'écria-t-il . d^une voix rauque.

» —Jamais, reprit le maire, tu n'auras d'apprenti àans ta cabane. Désormais cela t'est défendu. Si

DES ENFANS

tu veux un semteur , choisis-le parmi les hommes faits. Ceux-là, tu les paieras, et tu ne pourras point les battre. Us dormiront, ils résisteront à tes cbupsa Prends garde ! si tu retombas sous la sentence des juges , ta punition sera séirère ; elle sera dure comme ton âme. •

Le tyran fut privé de toute sa joie. Comment trouver un serviteur? Il baissait les hommes , qui le baissaient à leur tour» Seul , il battit les flots de sa rame ; seul il côtoya la rive ; seul il jeta ses filets dans Tonde ; seul il jeta l'ancre sur la plage. Seul , toujours seul. Plus de misérable enfant à torturer ; plus de passe-témjps pour son oisiveté atroce. A qui fera-t-il entendre Taccént de ses menaces? A qui fera-t-il sentir la morsure de son câble chargé de

lieux ? Il fallut travailler seul , souffrir seul, blasphémer seul. C'était pour lui le désespoir et l'enfer. Il réalisa le supplice de ce roi d'Orient, forcé par des génies vengeurs à dévorer ses propres entrailles et à s'acharner sur lui-même.

Le voilà donc forcé de vivre sans victime. Chacune de ses journées, il la passe en présence de sa propre cruauté. Il lui faut attendre la marée montante. Chaque matin , chaque jour, même

à l'assaâshi

aspect de la nature même labe«ir, même. eau. C'est toujours le limon ée la pk^e et rarhreTiiaâ qui jette ses racines flétries entre irafentes degf ron ciars. Pas un ami au milieu de ces objets sans charme. Il ne voit que l'eau quand la wmr est haute ; la boue verdâtre au moment du reflux Ici la poix qui bouillonne sous l'ardeur du soleil ; là qimlqfies débris de palissades inégales et d^aair^ ' brisées ; plus loin des masses noires de mousse^ marines qui flottent avec lenteur et escortent dans son passage la chaloupe qui fend paresseii\$enient la vague endormie.

Quand la marée était haute» lorsque dans les jours de chaleur les eaux se frayaient avec peine le passage à travers le limon de la rive, Pierre trouvait un plaisir solitaire et triste à jeter Tancreail milieu de cette onde chaude et noirâtre; personne ne l'observait. La tête penchée, il regardait avec une sorte d'attention stœpide le flot dé^ crcHtre lentement ; c'était là son amusement. Il ne pensait, il ne rêvait pas; il ne songeait qu'à fuir les hommes et à dévorer son ennui ; il se plaisait dans ces lieux qui n^afirent rien que de lugubre. Sous ses yeux jouaient les noirs anneaux des

anguilles ^Hii ae plaiseot dans l'eau liiooneuse i les
saoutes béoat^s rampaient jus^ a la mer, qui
les avait laissées à sec ; les crabes à la niaffC^
tortueuse imprimaient sur la grave humide un
i^Uon oblique ; et Pierre , sans espoir» sans bon-
heuTy sans, désûr» regardait tout cela. Il écoutait
le cri de la mouette sauvage y la> plainte reteir-
tissante et lugubre de la dorade, T<H^t était triste
autour de^ lui; il se plaisait au milieu de ces seèves
de douleur. Il attendait le retour des oiaeauL do
meri^le vqI lourd du butor qui^ perç^UrtJes airs
d'une longue clameur, quittait les joacs macéoa^
geux. Pierre savourait Tamertume d'une solitude
si désçlée. Il aimait à s'arrêter près de l'écluse.
C'est là que les eaux , resserrées dans un étroit
ej^pace» qsurmurent avec un bruit lent, sourd,
monotone y continu ; vous diriez; un 9H>umnt qui
gémit. Misère , terreur , douleur , voiià ce que
cherchait Pierre; La beauté» Lç plaisir, laftâoe,
eussent blessé cette âme cruelle.

Mais trois lieux diff[^]rens... trois endroits où la barque de Piei-TCDe s'arrêtait JMm[^]is... Quand il en approchait [^] il détournait \e[^] yeuK, il.trem«blait, il faisait force de rames, il s en éloignait;.

â88 L ASSASSIN

Vous eussiez dit que dans ces endroits un dé* mon sortait du sein des eaux [^] et que Pierre fuyait épouvanté.

Le tyran trouvait donc son supplice. S'il allait à la ville , on se sauvait , on le prenait pour un voleur ; et les femmes des matelots s'arrêtaient pour lui dire : • Pierre , tu n'as plus d enfans à battre. » A son approche les enfans qui jouaient dans la rue prenaient la fuite en se disant l'un à l'autre : c Prends garde , voici le méchant homme, o Une imprécation lente et sourde sortait de sa poitrine; il maudissait la ville et regagnait son repaire.

Toujours jseul , toujours les mêmes tristes lieux, lés mêmes aspects, le même ennui. Il abhorrait les hommes , mais leur absence lui pesait Comme il blasphémait quand ses filets restaient vides ! de quels juremens il poursuivait la mouette qui , plus heureuse et plus habile, saisissait la. proie échappée au pêcheur!

Bientôt un frisson nerveux, un froid tremblement saisit le robuste corps de Pierre Grimes. Un

mal il ne savait lequel, l'aécabla.- Ses rêves

étaient atroces. Souvent il se levait dans la nuit.

DBâ EIIFAN6. 289

éveillé' pât* d'hombled spectacles. Ces fantQmes, îe cdeur Io pltis courageux ne lés eût pas vus sans se resserrer d'effroî; ces horreurs, Tenfer aurait été jaloux de leur épouvante. Le démon

de la solitude et dû rémords avait enlacé Pierre ; il sentdit^sdn isolement, if en gémissait , il en mourait; et si quelqu'un approchait de lui, il s'élançait ému de frayeur* '

Pendant un hiver tout entier il ne reparut pas à là ville. L'été revint : on aperçut, tantôt à Tanore , tantôt flottant sur l'onde , une chaloupe qui toujours parcourait le même espace et revenait an même ei^droit. Là était assis, l'œil fixé sur les eaux , un homme , un pêcheur, les bras croisés, immol)ile. A contempler son attitude béante , douloureuse, vous eussiezdit qu'une malé-diction l'enchaînait dans la barque. Il ne jetait point de Elets dans l'eau ; son regard terne et fixe semblait celui du somnambule dans ses rêves; C'était Pierre. On accourut sur le rivage quand c/stte étrange circonstance fut connue. Curiosité, pitié, senti-mens de haine, attirèrent sur la plage la foule

des oisifs. ^

« Te reperis-tu, Pierre? » lui demandaient les

âQo ' l'assassin

femmes des pêcheurs. Il tremblait , et ne répon<dait pas. Bie^ntôt fatigué d'entendre ces mots , il quitta sa chaloupe, et, furieux, il courut à travers la campagne. On le saisit , et le lit de l'hô-

pital de la paroisse reçut ses membres fatigués.

Il maudissait eacore , il savait encore haïr. Mais cet homme à jamais perdu , abîmé , détruit , comment le punir? les femmes eurent pitié de lui ; des secours lui. furent donnés , mais son délire augmentait. Enfin on fit.venir un prêtre, son âme comme son corpi^ était en proie à un mal incurable. On tremblait de terreur

en le voyant ; et ses discours étaient empreints de l'épouvante qui s'attache au crime.

c Cette chute de l'enfant, s'écriait*il. . . , je l'expliquerai;* je dirai comment... Non, je ne l'ai pas frappé... cela n'est pas vrai... mon père... Jacques! cela n'est pas vrai... Qu'on me laisse... Pas de prison ; pas de torture ! Cela n'est pas vrai! •

Cependant l'agonie arrive : de larges gouttes de sueur découlent de son front pâle. Ce tissu terne qui couvre les yeux du mourant voile par degrés son regard. Il parle encore et semble s'en-

DES E^fFÂNS. 2^1

tretenk avec un être placé hors de ce moule. Il ne nous voit pas ou fait semblant de ne pas nous voir- Il dit son crime et veut s'exCuser. Ecoutez ses paroles terribles; le récit d'un fou et d'un coupable itjui mêle lé délire à la vérité , le souvenir au mensonge/ la justification à l'aveu du crime. .

« C'était mon père qui le voulait; mon vieu?: père qui m'a toujours tourmenté, moil vieux père qui m'a maudit. €'est lui qui m'a donné ces enfans ; c'est lui qui m'a dit de. . • Non , je ne les ai pas tués.

» L'autre jour , tout reposait ; il était midi , il faisait chaud. 3'ai vu mon père se lever du milieu des ondes , tenant les trois orphelins dans ses bras décharnés ; il ^le les montrait. Oh! quel plaisir pour un père de torturer ainsi son enfant! Les orphelins glissaient lentement sur les eaux, qu'ils ne touchaient pas. Je voulus les punir, leâ frapper; j'étendis ma rame, vain effort; ma rame ne

put les atteindre. Ils sourirent ; ils disparurent ; et mon père sourit aussi.

» Depuis ce jour, toutes les fois que je voulus jeter mon filet, je revis mon père surgir pour

m'épouvanter. Je revis avec lui l'orphelin Mas. Ja priai, je pleurai 5 je voulu^ les apaiser* Mais poi^s ils restaient Ik Us mèn dirent de sauter par-dessus la chaloupe^ mais je ne voulus pas mourir** A l'issue et soir ils riaient à l'aise M:* Soir et matin ils me persécutaient. Viens, viens, me disaient MhilSf ^ î® relombais dans ma barque. . '

» Ah ! les pères devraient avoir pitié de leurs fils. Je ramais de toute ma force pour échapper au vieux Jacques; il tiffi suivait toujours, avec des bras étendus vers moi, ses cheveux gris, ses trois enfans pâles et maigres, et sa malédiction épouvantable. Autrefois quand j'étais prêt à le frapper, il me demanda grâce... je l'épargnai : il ne m'épargne pas.

- Il y a trois endroits , trois places terribles ; la mer n'a rien de pareil, au milieu de tous ses gouffres. C'est là que je les vois , que je les contemple durant de longues heures ; qu'ils rient de moi ^ et que je les brave; qu'ils me font des signes, et que je leur réponds; qu'ils me poursuivent de leurs injures, qu'ils jettent sur ma tête ces flots de plomb brûlant qui la dévorent... C'est là... i

Il s'arrête , il se tait. On l'entoure avec effroi.

DES ENFANS

Une foule tremblante de femmes émues se presse au chevet du lit. Un moment il semble plus calme ; puis du fond de ses entrailles une voix mugissante se fraie un passage: «Les voilà! ce sont eux! ■ et il meurt.

r[^]tfêis* î»f iltrgtU .

Virgile au cabaret !

Noie d'un professeur.

C'était une petite femme brune et vive , née en Syrie, d'une mère ionienne. Elle dansait si bien! Elle souriait avec tant de charmes !... — Mais vous allez prendre pour un conte fait d'hier mon récit simple et antique. Dans ce temps où la fiction elle-même, pour réussir, a besoin du passeport d'une naïveté controuvée, hâtons-nous de dire qu'il s'agit ici, non d'un roman, mais d'un fragment d'histoire ; non d'un tableau frivole , mais d'un document antique, monument curieux et ignoré des mœurs romaines, morceau détaché de

ug6 LHÔTES[^]

la biographie de Virgile , que le poète écrivit en se jouant.

Vers les dernières pages du Virgile de Heyne , édition que tout homme de goût doit conserver comme un trésor d'érudition , sans pédantisme , vous trouvez une trentaine de vers presque inconnus, et scrupuleusement éliminés de toutes les éditions ordinaires. C'est une scène bachique, sans trivialité, où la volupté se montre pleine de grâce , d'élégance et de délicatesse. Le principal personnage est notre jolie hôtesse, dont Virgile trace le panégy-

rique avec une, vivacité fort expressive. Le second , c'est Virgile . lui-même , qui groupe autour de lui d'autres acteurs oomiques et poétiques, et consacre aux délices de la taverne syrie^{nne} un talent plus naïf,, plus abandonné,

plus vrai, si nous osons le dire, que celui dont

nous trouvons la preuve dans ses Çglpgi:^s , iaiW tations admirables, mais constantes, des poètes idylliques grecs , ,^t spéc^{lement} de 7héocri^e. Voici ce délicieux t^{lean}. L'élégance et la netteté.. la précision pittoresque, et l[']mé{p4ie Vir* giienne de i^a facture , révé^lit , à chaqii^vT[^] , la main de l'auteur, quoi qu'aient pu dire ces

.DE VIR(?tLE. S[^]7

prudes acoliadtes qui ent- tremblé de voif la gravité dé Virgile eomprôioiîâe au cabaret.

Nous efisaieh)fls de reproduire, sinon avec

tout SOS colorift si naïf et si brillant, dtt moins avec quelque fidélité, ce fragment antique , plein de grâoè, de vérité, de rapidité, de chaleur, cette scène bouffonne et élégante , à laquelle le rythme îirégulier du distique hexamètre et peutamètre prête une grâce piquante, qui disparaîtra dans notre prose.

« C'est àujourdliui que notre petite hôtesse de Syrie, celle à qui le diadème blanc va si bipn , celle dont les inouvemens sont si vifs et si lascif[^], quâtid le Crotale sonore accompagne ses pas, doit dânsèr dans la taverne, où son vin et sa beauté nous attirent. Venez ! Qu'auriez-vous de mieux à faire pendant l'ardente chaleur du joarPVepez r[^]ûser Chez notre hôtesse, et savourer son nectar. Elle â des coupes et des amphores; elle a des roses et des

violettes ; elle a des^lyres et des flûtes : un treillage de jonc entretient la fraîcheur de son jardin, et vous offre un doux abri. Vous entendrez de loin la flûte rustique ,^ dont h liunnure s'échappe dune obscure ca-

29b t HOTESSE

verae, et vous vous croirez au sein des bois ^ que le pâtre fait retentir de s^s accens. Vous boirez d'un vin vieux , que la poix enveloppe ; près de vous un ruisseau bruissant vous charmera par son ^urmire ; vous aurez aussi des guirlandes][>leues et jaunes, du safran et des roses > et de beaux lia, aussi, blancs que ceux dont les nymphes de TACHÉLOÛS remplissent leurs corbeilles; des fromages dans des paniers de jonc ; et des prunes savoureuses,^ fruits exquis de l'automne; et des noix et des pommesempourprées. Venez; Cières, et Tamour, et Baçchus vous invitent. Je ne veux oublier ni les mûres sanglantes, ni le concombre azuré, ni ce dieu gardien des maisons , armé de sa faux taillée dans le sâule^ et peu redoutable d'ailleurs.

©Viens donc, Alibida ; ton âne^ couvert de sueur, chancelle sous ton poids; ménage-le, cet âne, tes chères amours, efviens, si tu es sage, boire ce vin frais, qui sourit dans le cristal. ^La chaleur est étouffante ; la cigale fait retentir au loin son cvi redoublé ; le léxard même cherche une retraite. Allons, étends- toi mollement sous l'ombre de ces pampres , couronne de roses ta

DE VIBGJLE. ' 1299,

tête aloul'die. Viens : cette jeuQe fille est si jolie, et sa bouche est si fraîche! Meurent tous les gens austères dont le sourcil froncé nous condamne ! Réserverons-nous ces fleurs odorantes à dçs

ces cendres insensibles ? Quand notre tombe en sera couverte, en serons-nous plus heureux ?

Allons, apportez du vin et le jeu de dés ! Qui sait si nous aurons un lendemain ? — Je viens je viens , nous dit la Mort , qui nous tiré Voreille, vivez en m'attendant / »

Ce n'est là sans doute' qu'un fragment littéraire
peu considérable , qu'un simple camée antique ,
à demi burlesque , : aussi tous les savans Tont-ils
dédaigné. Tirgile au cabaret ! Plus d'une sévérité
classique s'en est indignée. On a tenté de prouver
que ce morceau, inséré dans les codices les plus
anciens, et cité par tous les vieux commentateurs,
n'appartient pas au chantre du pieux et perfide
Énée. Mais la preuve de l'authenticité du frag-
ment me semble écrite dans tous les vers. Vous
y retrouvez la plupart des formes de phraséologie
que Virgile aimait et reproduisait :
Sunt cupœ , calyces , cyathis etc.

300 •- LHÔTBSSE

Vous y recoaaaisez ces douces assonances dont aucun poète
romain ne fait un usage aussi heureux :

Syriaque purpmreâ lotta mi\$ta roiâ. ■

Enfin le caractère même de Yirgfe, ce 'mélange de paresse et de délicatesse qui le distinguait, est, pour aîusi dire , imprimé vivement dans chacun de ces distiques si ingénieux , si doux et si précis, que nul autre des poètes romains dont

nous possédons des fragmens, n'eût été capable de les écrire.

C'est un tableau de petite dimension, mais complet. Vous voyez ITiôtresse syrienne, si séduisante

dans son costume africain, et la tête ornée du

diadème grec , blanc comme la neige , enrichi de perles, qui relevait encore l'éclat de ses cheveux noirs. Sa mère n'avait-elle pas fait partie de la suite de Cléopâtre , et transnlis à sa fille la science de volupté, recueillie à Técole de la reine d'Égypte? Quoiqu'il en puisse être , il paraît certain que* la Syrienne dansait admirablement bien le fandango de l'époque; et que loî;squ'elle faisait retentir sôus ses doigts légers les castagnettes d'é-

DB VIROHIE. DOI

bèae, eJle activait dàoi sa taverne ou f opina des bor4â du Tibre , tput ce .q:ue Rome avait de jeiiaeâ voluptueux ' et de sybarites élégans^ Je voudrais savoir qpels évèiiemeoâ. ameùereat à Rome l'hôteiss^ d^ Virgile i aoit <;(u'un centurion anâoùreux, iniitant lexenuple d'Antoiney eût dépoè^ son épée aux pieds d'pne fille de l'Afrique , soit que 1 es** clavage l'eût transplantée des rive\$ du Nil aux rives 4u filire* Je me plais à entrer dans sa taverne, sitjuée loin dji Forum et des Comices. G'ei^ Une petite maison canrée , ^ laquelle une statue de Silèn^ sert d'enseigne. Traversez cet atrium assez vulgaire ; vous arriverez au petit jar-

din recouvert d'un treillage. Virgile lui-même est étendu sur le gazon épais au milieu des fleurs éparses dans un parterre irrégulier, des concombres mûrs, des outres pleines et vides, des amphores et des coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse. Ces deux

jeunes gens couverts de violettes et de roses,

ce sont Varius et Plotius, ses amis. Horace fait sa cour à l'empereur Auguste.

Vous entrevoyez une statue de Bacchus là-bas, dans cet enfoncement de la galerie qui entoure le gazon ; et à l'extrémité opposée, un dieu des

soit l'hôtesse

jardins, que les regards les plus modestes peuvent contempler, en dépit de sa mauvaise réputation trop méritée.

Pour animer cette scène charmante, les sons d'une flûte de Pan retentissent du sein de cette grotte éloignée, d'où vous voyez sortir un petit ruisseau qui se perd dans le gazon. Là est taché un jeune musicien grec, dont les accents lointains guident et soutiennent la danse de la Syrienne, non ces mouvemens légers et onduleux que les Grâces décentes ont adoptés seuls, comme le dit Virgile, l'élan de la bacchante :

Ebria fumosâ saltat Uvula tabernâ,

ses bonds rapides, plis d'abandon, de poésie

et d'ivresse amoureuse.

Or, voici venir un nouvel hôte : c'est une caricature antique , et les jeunes gens poussent de longs éclats de rire à son aspect. Le poète nous a conservé son nom et il s'appelle, Alibida, C'est assurément quelque marchand d'esclaves , qui demeure sur la Voie sacrée et qui s'est enrichi par son commerce; il vient tous les jours de fête, monté sur son âne, partager les délices de la ta-

DE VIRGILE

verne syriaque. Son gros ventre et sa monture rappellent les groupes antiques de Silène et de son favori. On lui crie: « Vemz donc Alibida; ménagez votre âne. » Il prend place sur le gazou. La Syrienne qui a interrompu sa danse, recommence à former des pas hardis , que les spectateurs applaudissent , et auxquelles une jeune esclave grecque ne tarde pas à se joindre.

Ainsi se passe une journée de Virgile , dont je n'esquisse que les principaux traits , et dont je laisse à l'imagination du lecteur les détails et les accessoires. .

Que je l'aime ce tableau naïf de la vie secrète d'un grand homme! Il s'y montre sans cérémonie et sans apprêt , sans pompe et sans pédantisme. Rapprochez ce morceau précieux du Moretum même auteur, de quelques fragipens d'Horace, de quelques épigrammes de la même époque, vous connaîtrez mieux que si vous relisiez vingt fois Cantelius et Juste-Lipse, l'état domestique et la vie privée des maîtres du monde, quand, après avoir fait des nations étrangères un grand trophée, ils s'abaisèrent tout-à-coup sous la main d'un homme. Ce qui est charmant dans le por-

trait de Thotese et de issi tsi?érae » c'est ce mélange de tendresse et de rajéJaooUe , de gaieté , de grâce et de caricature; c'est ce gros Alibida q^o^ plaisante si légèrement; c'est la Syrienne avec sa danse étrangère; c'est la poésie la {dus suavej mée à ces pkisirs d'une taverne sitée aux portes de JRome. Virgile seul a pu tracer ce tableau , et ce tableau sél peint Virgile.

^ Il est vi'ai que nQùs ne reconnaissons pas là notre airteur d^sique, lé versificateur de VE^ néidôy celui dont nous ne savoi^ rien, si ce n'est qu'il soupait avec- Auguste, et que les poètes dexandrios lui fournirent la plupart des matériaux polis par son talent , immortalisés par son art. Ce n'est plus ce berger élégiaque , ce chaste et discret auteur, dont la figure, se montre si pftle et é. éfiacée dans les traditions uniye?sltaires; c'est quelque chose de plus curieux et de plus conforme aux habitudes et aux faiblesses de la nature humaine ;, un jeune homme pleia de douceur et d'élégance naturelle , mais volup^ tueux et efféminé; fbit peu guerrier, comme chacun sait ; fidèle à Bes amitiés et à ses plaisirs , bon vivant et de bonne cc^dpagnie, quoiqu'il

DB ?IIU&II^ 305

rendit w^te à.U Syrienne; paresseux avec délices, ami de la retraite par amour du repos; assez semblable à notre Ghaulieu ;. et qui , s'il fat né dix^sept cents ans fins tard ^ eût peut-être brigué les délices du petit *collet ; âme d'ailleurs pure et ^tofu^A^, comme. dit Horace {nuUu\$ eandidior), et qui ne cberchait au monde que l'estime de quelques amis » de faciles plaisirs^ l'inspiration de la muse sacrée et le sourire d'Auguste.

Mais montrer un poète classique comme un homme qui a vécu , et non comme une muette idole y c'est une nouveauté , peut-

être un sacri« lége. Depuis cinq siècles , on s 'est obstiné à ne iroir les anciens que comme des pédagogues.

Nous ne connaissôos encore ni Virgile y ni Tacite, ni Tite-Live. Ce sont pour nous des livres, non des hommes. La véritable connaissance de l'antiquité n'est nullement avancée. La philosophie s'est occupée des mots et des phrases , la critique a discuté le mérite des dififérens styles ; mais quand il s'est agi de nous introduire, dans le Forum et dans l'atrium , dan^ l'agora et le gynécée antiques , les esprits les plus distingués, les!écrivains les plus remarquables n'ont créé que des

306 1 aoTfissB

romans fraoçaïB, sous des noms beUénîques ou romains. Je ne puis excepter de ce jugement , qu'on trouvera injuste ou sè-vère , mais dont le patadoxe apparent cache , ce me semble , une incontestable vérité , ni l'admiraMe tfaité d'édu* cation et de morale cjue l^én^lon a tréë, ni ie lourd Sethos de Tei^rasMn, encore moins le Vûjage d^Anackarêit. Au milieu ^e nos richesses littéraires, et malgré les estimables travaux de tant d'émdils, ce que nous avons appris, c'est la lettre m<Hl>» et non le génie des anciens. Nous les avons analysés philosophiquement et grammaticalement ; nous avons curieusement rapproché \es détails de leur histoire ; mais leurs passions , leurs mCEurs, leur esprit, nous ont échappé. Souvent c'est dans des circonstances de peu d'importance apparente , dans des épigrammes de deux vers , dans des fragmens de lettres dédaignées , que le génie de la vie antique se révelçrait à l'observateur. C'est ainsi que le petit tableau qui précède vient édairer d'une vive lumière la vie indolente f do poète romain •

Si , profitant du privilège des digressions, dont les anciens ont tant abusé , nous cherchons , à

o£ yiaGiuE. 3o7

propos 4e l* Hausse d\$ Firgile , pourquoi l'étude de rantiquité, parmi oous, s'iest beauçoiip plu^ occupée des pbrases que des mœurs, et des mots que .des idées , ua hdrizon tout entier, une vaste carrière d'observ^itions , s'ouvriront à nos yeux. Nous verrons ce défaut se rattacher aux habitu-^ . des et même au gouvernement de Tancienne so<^ ciété française. Pour sentir et comprendre les peuples anciens ou étrangers^ non sous le rapport grammatical , mais dans leur génie propre , dans l^urs passions et dans leurs mœurs, il faut se dépouiller de régoïsme d une nationalité étroite , véritable geôle de la pensée. Il faut devenir le contemporain, le couïcitoïen, le frère de ceux qu'on étudie. L'esprit de cour avait tout envahi; et quand le royaume c'était Versailles, quelle place restait-il pour les étrangers et pour les anciens? Qui aurait daigné s'assimiler à des barbares ? « Ils ne portaient pas de hautS'de'Chausses , » comme dit ce vieil auteur. Si nous. les introdui^jsions sur notre scène , il fallait les affubler de panier 6t de fontanges. Leur barbe était faite avec sdin , leurs cheveux recevaient la forn^ convenue et l'œil de poudre obligé. Voyez un peu le

L HOTESSE

BéUi air4.de M/de Marmontel^ et le Gonzais^ede M. de Floriap; l'un général du jBoïen âge ; Tau* t re si redoutable à ses propres troupes ^ qu'il punissait de mort la plus légère £aute de disci-

plaine. Tous deux sont devenus des héros si aimables , que Richelieu ou Lauzun n'eussent ni^ mieui dit ni mieux fait. Quand vous lisez tous ces travesti sscmens grotesques , vous vous rappelez cet Anglais f dont la manie était de coiffer Yénus de Médicis avec un chapeau à fleurs.

Le Voyage d'Anacharsii peut servir ici d'exemple. Un vaste savoir et un style heureux ne se combinent, dans cet ouvrage , que pour en faire un élégant mensonge. Tout ce que les Grecs avaient d'austère , de démocratique , de rude , malgré leur civilisation brillante , a disparu sous la plume de l'abbé. Tous les caractères athéniens ou)acédémoniens sont effacés; toutes les spécialités de mœurs et d'idées , si piquantes et si fortement prononcées , ont disparu. Ce n'est plus Athènes, l'Athènes 4' Aristophane , avec ses marchands de poisson démocrates et sa halle turbulente ; c'est Paris en 1776. Dans le Socrate d'Anacharsis , espèce de Male-sherbe à manteau grec ,

DE VIRGtUE. 309

qui pourra retrouver «et aulre Socrate gui.mar^ chait pieds nus, buvait sec, divaguait de temps à autre, passait d'une niaiserie apparente à une ironie inexorable, recevait d'Aspasie (i) des leçons de rhétorique et d'amour, prêchait la sobriété, la tempérance , la chasteté à ses disciples , et apprenait à la courtisane Théodote (d) comment elle devait s'y prendre, pour réussir à souhait dans la carrière qu'elle avait à fournir?

Tout cela' eût été de mauvais ton autrefois; quiconque eût voulu montrer les anciens tels qu'ils étaient, eût excité la clameur universelle.il fallait briller chez Ninon ou chez madame Geoffrin.

L'étude dont je parle, ce talent de s'assimiler aux idées des temps et des pays lointains , sont silencieux, profonds et solitaires. Ils donnent plus de jouissances que d'éclat ; et tant que les coteries domineront; tant que la littérature sera un marché de critiques et d'éloges; tant que durera cette vieille habitude de servage littéraire , habitude qui remonte aux troubadours ; tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissances

(i) Bantfuet de Platon.

(s^) Athénée. Deipn.

5io l'aôtksse

ces que.riiiteIKgeÉiee donne à celui qui Texerce ^ il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse.

Cependant je ne sais s'il est au mode de jouissance plus vive que de se faire contemporain de toutes les nations, d'entrer dans leurs idées ^ de partager leurs goûts , leur enthousiasme, leurs préjugés même. Sortir de l'étroite enceinte de cette éducation si fautive nous enferme; doubler ses facultés; sentir comme les autres peuples; penser de concert avec eux; pénétrer dans cette antiquité si noble et si achevée , qui , livrée au culte physique des formes, était complète comme tout ce qui est corporel ; s'asseoir à la table du patricien ; s'associer aux douleurs de la servitude et aux espérances de l'affranchi; comprendre tout , et les rêves profonds de l'Orient théosophique , qui détruit le monde , grand rêve d'un dieu qui sommeille et souffre; et la hauteur infinie et étroite du stoïcisme qui divinise l'homme , et relègue Dieu par-delà les mondes ; et la croyance épicurienne transportant là sensualité dans la vertu; étudier même le faux et le mensonge ;, même le jargon de Lycophron , associé aux dé-

DE VIRGILE

bauches de l'Egypte et de la Grèce avilies; même les discours 4es sophistes , qui s'encaâaient et se déchiraient tour à tour; même la prétentieuse et plate emphase d'Eunomins^ mariée à des mœurs sans liberté; entrer dans la grotte d'airain du Scalde ; descendre jusqu'aux platitudes , pour les comprendre , et voir quel secret rapport unit les bassesses ou les forfanteries de l'esprit aux turpitudes et à la lâcheté des nations ; enfin s'initier à tout ce que le genre humain a ^enti et pensé c^epuis qu'il s'est éveillé pour régner ;et évoquer ce spectacle immense , non comme un vaine fantas-* magorle , pour changer d'objets et d'admiration , mais pour réunir dans sa pensée toutes les modifications que notre espèce a subies !•«. n'est-ce pas augmenter son être , et vivre d'une vi^ plus variée, plus grande /plus puissante? Nobles et vigoureux plaisirs de l'intelligence, qui valent mieux que ceux de l'amour-propre^, qui ne don- ' nent point la renommée , quand- toutes les bannières de tous les partis flottent confuses, mais qui satisfont l'esprit, et fortifient l'âme , loin du bruit des sectes contraires, loin des cris importuns de toutes les écoles !

€€tant Mot

Thê meanest flower thatoloiiff , can give Thoughtê which do ofteh Ue too deep far Uars.

WOBDSWOTH.

La fleoi' la plas hamble peat 'donner de profondea pensées, de ces pensées intimes qui ne se révèlent point par des larmes.

SI

Je Yaïs raconter Fhistôire d'un enfant dénué de

raison , et dont les aventures , dans leur simple Halité, forment un roman pathétique. C'était un pauvre sauvage ^ Irlandais de naissance y et que j'ai vu mourir. Rieii de plus poétique et de plus

314 l'enfant idiot.

touchant que cette vie et cette mort , tandis qu e parmi nous» tel caractère énergique » pasdon né, telle intelligence haute et vive, resteront à jamais prosafques et sans intérêt , grâce à la civilisation qui'les enlace, et malgré leurs facultés naturelles.

Qu'on ne me reproche pas de m'oeuper si

curieusement d*un pauvre enfant , d'un Irlandais , d'un insensé , d'analyser ses émotions , de creuser pour ainsi dire , le scalpel en. main , dans cette existence unique » exceptionnelle. Que l'on y réfléchisse : tout ne4lerait-il pas exceptionnel au monde? N'y a-t-il pas des révélations curieuses et de grands secrets à découvrir dans cette ligne à peine perceptible qui sépare la raison de la folie ? Des iBujets précieux d'observation ne se cachentils pas dans cçs contrées demi-sauvages, où le perfectionnement social ne peut pénétrer encore ? Enfin la vie bourgeoise qui nous enserme est-elle donc assez amusante, assez douce, pour que nous effacions rigoureusement tou|: ce qui dépasse ce cercle de Popilius , la triste eiigeinte où nous voici parqués et emprisonnés?

Au surplus, ce n'est pas sans une sorte de hoole ot de crainte que j'e'ssaie de retracer ici un 6ou-

venir ddBl la fuigularilé , tancbàMe pour moi , peut n'avoir pm à toofl les yeux le même câiraotère. Mous at bns tort sanft doate

de préjuger les appréciations d'autrui d'après celle que nous avons.
 L'individualité des émotifs ne suffit pas aux œuvres éprouvées
 de Tart Poète, peintre ou conteur, que votre sensation soit vraie
 ; c'est le premier devoir mais <|u'elle soit contagieuse et
 communicative , réalisée par de^ couleurs ou des mots, qu'elle
 trouve des écho6 faciles et vibre à l'unisson des autres âmes>
 c'est bxisû la grande condition de l'art. L'une de ces illusions qui
 trom* pent notre sensibilité , comme certains sons trompent nos
 oreilles, m'a^t^lle montré le pauvre enfant et sa vie sous des cou-
 leurs mensongères? Je ne sais ; mais j'atteste la sincérité du récit
 : impuissantes yeut^être à propager l'ébranlement qu'elles m ont
 laissé , ces émotions sont cependant vraies. Les voici telles que je
 les ai éprouvéesSfc Ce que j'ai cru profond serait-il vulgaire ? ce
 ^ui m'a frappé comme poétique ne serait-il que bizarre ?

Pendant les gros temps de décembre i8â.. .

LJEKFANT JDIOT.

un paquebot anglais , sorti du port de Dept. . • et qui devait
 traverser la Manche , fut cruellement maltraité par une bour-
 rasque qui le rejeta en pleine mer, bien loin de sa destination.
 Peu important au lecteur les motifs qui m'avaient engagé fort
 jeune encore , ^et seul, à traverser le détroit à cette époque de
 l'année. La traversée^ ordinairement si douce et si rapide , fut
 périlleuse et longue ; nous passâmes onze jours en mer, au lieu
 d'un seul jour, et nous étions fort avariés , quand un brick de
 guerre anglais , le Swallow , nous hêla, recueillit l'équipage et les
 passagers que portait le paquebot , et traîna avec lui le cadavre
 flottant du petit navire avec son mât rompu et tous ses agrès en
 débris.

Il y avait sur le paquebot un curé irlandais nommé Murphy o' Leary , honune âgé d'une physionomie respectable et d'un esprit distingué ; un pauvre enfant l'accompagnait; le sourire machinal de Moran Shillelah (c'était son nom) trahissait le vide de sa pensée. Idiot depuis sa naissance, Shillelah avait dix-huit ans et n'avait pas conquis une seule idée ; tout son talent consistait dans une contrefaçon très exacte des mouvemens qu'il

l'ENFANT IDIOT* 51*J

Yoyait. faire. Il imitait les matelots , montait aux cordages , les aidait courageusement au milieu de la tempête, et accompagnait leurs chansons nautiques d'un certain refrain bizarre , qui se composait de la syllabe ./â. deux fois répétée , et à peu près semblable à la chanson berceuse de la nourrice qui endort un enfant. Il fallait entendre cette monotone cantilène, modulée dans tous les tons, selon que les émotions de Moran s'élevaient jusqu'à la joie ou s'abaissaient jusqu'à la tristesse et à la terreur. En faisant sa prière (Moran , élevé par le curé y était dévot) , en grimpant le long des mâts, en partageant la ration des matelots, soit qu'un verre de grog ou une prise de tabac lui fussent donnés par ses nouveaux camarades , ou qu'une remontrance manuelle châtiât la maladresse de ses efforts , c'était toujours le même refrain , varié par des intonations qui en déterminaient

l'expression et le sens. Pauvre être, à peine formé, qui faisait peine à voir ; espèce de Caliban sans malice , corps humain sans intelligence humaine , organisation vivante sans instinct. Il venait le soir se coucher aux pieds du curé , s'endormant au bruit des vents , au mouvement du tangage et du

318 t'ENFANT 1B40T.

roulis, sans riera cruiodre , sans rien «spérer^ sans rien prévoir.

Quand nom fûmes en danger, Moran Sbilldsdi se conduisit très bien ; les matelots Taimèrent ; ii nous SHiyit sur U Swatton » dont Téquirage ne lui fut pas moins &Yorable* Un .jour ii tonak>a du haut du mâ 9 se biisa la t(te sur nne éeoutiile et mourut à Tinstant Le curé OXeary lut très affligé , et les gens de T^uipage voulurent rensevelir comme un de leurs camarades. Le corps de l'enfant idiot fut donc cousu dans un hamac , entouré d'une toile à voiles^ et étendu sur un treillis (jui sert ordinairement h cet usage. Deux boulets de canon furent placés smzipieds du cadavre ; et Ton déposa cette espèce de momie entre deux des af^ fûts de rentr«tpant.

Ce pauvre Moran! Je.orois que plus d'uo homme de talent et d'importance fut moins sincèrement pleuré que lui. Les mousses qui souriaient quand il passait, les officiers qui lui avaient donné de l'eau-de^ie, les vieux matelots qui avaient répété son la4a monotone , le regrettèrent vivement; mais surtout oe bon curé O'-Leary, Thomme le moins intalémnt que j'aie «onnu. Il ne s'opposa

l'enfant idiot. Sig

pas à ce qu'on reftdft au défont (es ii^ineurs^nèbres Âelon le rite j^rotosta&t^ mais sous la condition expresse qu'il praiiosicers»! de son c\$té, pen-*ûami la eérémonie, leis |>riè«ies lignes du rituel romain, ear Moran arait élé éle^-dans «la religion

catholique. Ainsi Moiran Sbillelah , l'enfant "infè-
 cile^ atlaïl; au ciel sous Tiftâuence et la protection
 de deux cuites différens. N'auriee-*yous pas été
 frappé de cette étrange circonstance qui donnait
 au rebut de l'humaurité des funérailles si majes-
 tuèMieueiit simples, et envoyait au ciel cet idiot
 protégé par des patrons de toutes les paroisses?

J'avaiscausé plusieurs fois avec le père OXearry , dont la
 conversation était remplie d'instruction et de charme, il pleurait,
 Ityré à une véritable doreur. Avant de lui demander quelques dé-
 tails sur les causés qui avaient pu le rapprocher de l'enfant, eo-
 chatner ensemble deux êtres si dis* isemblables , f attendis quç)a
 céréuKmie funèbre fût aekevée , ^ue le corps de Moran Sbillelah
 fât jeté à ia Iner^ ^ que ie cbagrin du vieux curé fût calmé.

Ordinairement, c'est à onze heures que ces ce- -rémoiiies ont
 Keu sur les vaisseaux anglais; mais le

5âo l'jSNFAirr imoT.

mauvais temfisorça le capitaine à différer Teosevelisseioeiiit
 du cadavre. Labrise soufflaitTiolemment, la nuit yint^ obscure >
 orageuse , lugubre; on alluma des fanaux , qui j attachés de dis-
 tance en distance aux garde-fous des hamacs ^ scintillaient et se
 balançaient dans l'obscurité. Le grand mât, tout illuminé par des
 lampes jusqu'à la hauteur de la vergue , ployait avec son fardeau
 de clartés sous le vent qui fraîchissait de moment en moment. La
 grande cloche rassembla l'équipage ; toutes les. têtes se décou-

virent , la pluie, battait ces fronts nus, et l'écume alliât jaillir
 jusque sur le treillis qui portait les restes mortels de l'idiot. Qui
 de nous n'a pas suivi un convoi? qui. n'a pas entendu le bruit
 rauque et sourd de la terre qui tombe sur la dernière demeure de
 l'honnoe? Hélas! j'ai assisté comme vous à de telles scènes; j'ai
 contemplé avec dégoût la spéculation mercantile assise sur des
 restes vénérés ; j'ai maudit ces idées de lucre et de marchandises
 poursuivant les funérailles les plus déchirajQtes pour le Cœur ;
 j'ai suivi des cercueils où des noms glorieux ou célèbres étaient
 gravés ; j'ai vu ces cérémonies pompeuses, ou théâtrales^ ou
 folles et révoltantes.

l'bnfant idiot. 321

qui tombaient dans le grotesque et affligeaient la pensée ,
 grâce à l'esprit de |iarti j au mensonge de la douleur hypocrite et
 de la vanité posthume. Mais un service mortuaire , sur un navire ,
 la nuit et dans Forage , écarte toute idée triviale ; des funérailles
 de grands hommes sont moins touchantes que les funérailles de
 ce misérable enfant. Imparfait, incomplet , le plus dénué de tous
 les êtres , cet idiot était encore quelque chose qui s^appelait un
 homme. Et voilà deux religions devantson cadavre, le vent dorage
 pour chanter Thymne funèbre, et une foule de braves aguerris
 décoû- ^ vrant leur tête, non devant ces dépouilles, mais devant
 une idée, — celle qui renferme le secret de la vie, et la plus fé-
 conde 4^ toutes, — la Mort!

La mer était très grosse , le livre de prières du vieux curé sliu-
 mectait du rejaillissement des lames et de la pluie du ciel : il mur-
 murait sa liturgie solennelle.

Comme H n'y avait pas de chapelain anglican à bord, le capitaine se chargea de lire à haute voix le service de l'église réformée. La grande cloche cessa de retentir; tous les matelots pressés

sur le pont et trempés de pluie gardaient un silence profond. Il y avait pour eux si peu d'espace entre la vie et le néant, et cette idée sublime d'une éternité prochaine grondait si lugubrement sous la quille et dans les voiles du navire que la plupart d'entre eux, sous une apparence grossière, cachent des sentimens très religieux. Mille superstitions régnaient sur un vaisseau; la mer a ses fantômes » ses enchantemens, ses croyances spéciales. Dans les temps de calme ton siffle pour appeler la brise comme le cultivateur attribue à la musique le pouvoir de rassembler les abeilles. Tel officier croit à la puissance de certaines paroles magiques. Rien de plus attentif, de plus respectueux, que cette troupe de matelots assemblés sur le pont devant le cadavre de l'enfant.

Le capitaine, éclairé par le fanal que tenait le contre-maître, lut d'une voix haute ces belles paroles du service protestant :

• Attendu que Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde a voulu ramener à lui l'âme de notre cher frère décédé, dont voici le corps, nous confions le dépôt de ces restes à la mer profonde (the deep), qui les tournera en corruption; et

l'enfant

323

nous demeurons dans l'attente de la résurrection des morts, du jour où la mer rendra ces cadavres, où la vie éternelle commencera ! •

Ces mots , que j'appris depuis et que je relus avec émotion dans le rituel anglican > il me fut impossible de les entendre , au milieu du bruit de la mer, du froissement des cordages , du i>ruissement des câbleç, du brisement des flpts, du sif-

flement de la bise^ Le capitaine fit un signe : un vieux loup de mer, qui s'était fait l'ami particulier de l'enfant, lança le treillis dans la mer; le corps , entrmné par le poids du double boulet , s'engouffra, et le treillis, retenu par une corde au garde-fou , resta suspendu (i). Tout fut terminé ; la nuit , fort orageuse , fit place à un jour plus calme , et nous allâmes débarquer à Ostende.

Le père Murphy O'Leary, qui n'avait jamais visité le continent , et qui venait de recueillir la succession d'un parent ecclésiastique comme lui,

(1) Cette touchante cérémonie, à laquelle nous n avons pas prêté nne seule nuance poétique , est exaclcmcnl décrite par Basil Hall , Carlwrîght , Reginald Heber, et tous les voyageurs ujlulîques qui ne se sont pas ticcupés exclusivement d'hîsloiro naturelleUo on d'antiquitéSi •

324 LENFÀNT IDIOT.

mort à Paris , rue des Postes , accepta mes bons ofBces. C'était un digne et véritable prêtre. Le jour qui suivit notre débarquement, il m'apprit ITiistoîre de Moran Shiltelah. Je répéterai , non peut-être toutes les paroles du curé , maïs le sens de sa narration , et les faits qu'il me raconta, faits trop bizarres pour être inventés , trop caractéristiques de son pays pour ne pas avoir leur prix aux yeux de l'observateur.

«La i^ère de Moran Shillelah, me dit O'Leary, était une pauvre veuve qui habitait , il y a quelques années, un faubourg de Dublin. Un petit étal, sur lequel étaient exposés en vente des pommes et quelques gâteaux , composait tou|:e sa fortune. Son mari , après avoir exercé , ,sans beaucoup de succès , le métier de tourneur, était mort lui laiss\$int cet enfant idiot. Jamais être placé aussi bas dans l'échelle des vivans ne fut honoré du nom d'homme. Moran Shillelah , vous le savez, ne pensait pas , parlait à peine ; la nature avait ébauché cette intelligence , et, mécontente de son œuvre, l'avait rejetée loin d'elle sans là terminer.

Il pouvait occuper entre ses semblables la place intellectuelle que la brebis occupe entre les ani-

maux. Je le voyais tous les jours , assis aux piedz de sa pauvre mère , chaatant ou plutôt fredonnant ; les jeunes gens des écoles venaient le tourmenter : il n'avait ni la force ni l'esprit de se défendre. Sa confiance en sa mère était le seul genre d'instinct qui le rapprochât de l'humanité. Ce balancement continu du cbrps> que vous avez remarqué, et l'insignifiante répétition des syllabes /a, /a, constituaient tout le mouvement de son existence, toute l'éloquence à son usage. Quand on lui jetait des pierres, il se pelotonnait , se ramassait et s'attachait à sa mère ; impuissante protéger même la faible propriété qu« les écoliers dérobaient à la marchande, il répétait ce cri plaintif, ce bêlement moaotone. Le soir, quahdla mère pliait sonétal et retournait se coucher, l'étal sur la tête , et tenant Mo]ran Shillelah d'une main , une troupe d'enfans des fauboui^s suivait l'idiot , qui cachait sa tête dans le vieux tablier noir et cherchait protection dans le sein maternel.

» Mbran Shillelah était une honte pour cette pauvre femme, qu'on n'appelait plus autrement que la mère de l'idiot ; les tours

d'espiègterie dont notre vieille fut la victime seraient longs et inutiles à rar

3a6 LENFANT IDIOT.

^nter. Il esf vrai qu'elle était laide y infirme , soufFrante, et que son cri de rage contre les assaillans qui la persécutaient n'avait point Tair d'une voix humaine, mais de la plainte nocturne du hibou. J'avais occasion de passer presque tous les jours devant elle ; d'abord le spectacle de cet enfant*, demi-animal, demi-homme, m'avait révolté; il avait fini par m'inspirer de TintérêL

» Si cette tête plate , au front bas et oblique , à la mâchoire et aux lèvres pendantes , aux yeux proéminens et fixes , qu'un regard vide et stupide animait à peine , faisait horreur à voir. Dieu , le Dieu puissant dont les œuvres sont incompréhensibles f avait mis un cœur dans cette poitrine.

Une Smé tendre et qui s'igrforait elle-même résidait sous cette rude et grossière enveloppe. Moran était au-dessous de la* brute pour l'esprit , au-des* sus de l'homme par la fatuité d'aimer. Moran ne savait rien et ne raisonnait pas, mais il sentait que sa mère était sa protection -unique et son seul recouBS. Elle était fort pieuse; à force de l'entendre prier , il répétait à demi ses gestes et ses prières. Le soir, quand la vieille femme s'était cou-^ chée jsur la natte de son grenier, l'enfant idiot

s'agenouillait : il baisait^ eo murmurant une litiinie inacherëe, les pieds de sa mère; des sons inarticulés y oraison me a taie , dépoufltée de paroles humaines, s échappaient de sa .boqche.

Certes Tidée de Dieu n'était pas entrée dans ce cerveau étroit ; et pourtant je ne sais quel hymne de reconnaissance et de tendresse s'exhalait ainsi. C'était une piété instinctive et machinale envers sa mère et envers Dieu ; car il entrevoyait Dieu , si l'on pouvait le dire , k travers sa mère ; elle représentait pour lui tout , religion » morale , vie sociale , poésies , garanties politiques , passé , présent, espérance, avoir. Le matin, à cinq heures, lorsque sa mère allait prendre sa place accoutumée au coin de la rue du Collège, il s'avancait un peu , regardfiit de toutes parts pour reconnaître si l'ennemi commun n'était pas en embuscade, si l'écolier persécuteur ne se cachait pas dans quelque encoignure , et dès qu'il avait aperçu cet objet de terreur^ il se rejetait en arrière , tirait violemment le tablier de la marchande , chaftait d'une voix plus haute et plus émue le ta-la éternel , et lui donnait ainsi l'alarme.

»Ges pauvres êtres, qui vivaient lun pour Tau*

oaS l'enfant iDior.

tre^ me touchaient, monsieur. Je cherchais quel* quefois à soulager leur n^isère; cet amour maternel}, si profond, si désintéressé, m'allait au coenr; je voyais chez la vieille marchande la réfutation du système de philosophie qui attribue toutes nos affectiotas à l'égoïsme. Quelle jouissance Sforan promettait-il à sa mère ? De quel orgueil pouvaitelle être animée en le voyant? La moitié des gains de la pauvre marchande , c'était l'idiot qui les absorbait, et cette femme âgée passait une grande partie de son temps à soigner le malheureux qui ne pouvait ni s'habiller ni pourvoir aux besoins les plus ordinaires de la vie. Un soir qu'elle fut obligée de quitter pendant quelques tnomeps son étal , l'idiot disparut : elle revint et ne le trouva pas. Quel désespoir, mon-

sieur! quelle bombe douleur! elle s'était attachée au pauvre enfant par les sacrifices mêmes qu'elle lui avait faits; elle Tàimait de tout le mal qu'il lui donnait, de toute la peine qu'il lui avait causée! J'essaierais en vain de décrire la joie dont son retour inattendu l'enivra. Une voisine l'avait retrouvé près de Dublin, au milieu de la grande route , fuyant une troupe de petits bandits qui le poursuivaient, et

LENFANT IDIOT. Sûg

chantant ses deux notes ordinaires avec une force qui révélait sa détresse.

> Un jour je fus étonné de ne voir au coin de la rue du Collège ni l'enfant ni sa mère. J'avais donné quelques secours de religion et quelques schellings, de temps à autre , à la pauvre feopime. Son absence me surprit. J'allai chez elle. Vous n'avez pas vu, monsieur, un grenier des faubourgs de Dublin ? Pour peu que l'on ail de délicatesse, on ne supporterait pas aisément ce spectacle ; et je ne veux pas vous «affliger d'un tel tableau. Je la trouvais morte sur sa couche indigente; l'enfant, étendu sur le grabat, tenait le cadavre étroitement epfibrassé. Il se balançait comme à l'ordi-» naire et chantait en mesure sa chanson lugubre, d'une voix plus plaintive que jamais. Incapable de fprmer des phrases entières , il avait cependant quelquefois l'air de comprendre une partie de ce que l'on disait. En me voyant entrer, accoiupagné des autres personnes de la ûoiaison, il tourna ses regards vers nous; ses yeux étaient humides ; il sereleva ; sa main serra vivement la main dacô.davre, ' Imtonation de son chant devint plus sourde , et il continua de le répéter en nous regardant :

• U!ta!

» Oa le souleva; il se laissa faire^ se dessaisit de son étreinte 9 et alla s'asseoir par terre dans un coin obscur.

• Que ferons^ nous de cette infortunée? demanda le propriétaire de la maison.

• Lldiot (1) ramassa par terre une poignée de la pous^ère épaisse qui couvrait le plafond , répandit sur ses^ cheveux cette cendre , comme s'il eût voulu nous dire que la terre le réclamait aussi, et recommença à chanter d'une voix plus claire ^ plus aiguë , plus poignante :

» La. », ta*, la., la».

» Vous auriez eu le coeur déchiré de voir tant d'afectton chez la brute, tant d'inibécillité chez cet être si reconnaissant. Je le pris en pitié , je fis enterrer la vieille femme , et je conduisis Moran dans mon presbytère. Je ne l'ai pas quitté depuis , et vous ave« vu ses deniers momens ; je l'aï pleuré. »

(1) Ce fait ûngnliert ^ont j'ai été témoin , a été coniigné dans les journaux écosais de Tépoque et répété par la plupart des journaur anglais. (Voyez Morning'Chvoniele , AdvertUer, Posiman', Star^ etc. 1821.)•

O'Lear^ s arrêta. Ce mometit de silence , que le souvenir du pauvre idiot paraissait remplir , pouvait laisser croire que le. curé venait de me donner toutes le\$ annales de l'enfant. J'admirais cette énergie et cette tendresse qui s étaient réfugiées dans le foyer de l'âme , chez Moran Shillelab; ce culte de sa mèt^ qui suppléait à tout pour lui; cette vie du cœur qui s'était conservée ardente et intacte, dans la' mort de l'intelligence. O'Leary reprit sa narration :

« Je ne vous ai fait connaître, monsieur, que la première moitié d'une existence bien singulière. J'eus de la peine à consoler Moran. Une année entière sa passa, pendant laquelle il répétait chaque matin ces paroles confuses dont il éveillait sa mère autrefois. Le soir il la cherchait et pleurait. Les cérémonies du culte catholique parvinrent à le distraire. Essentiellement imitateur, il reproduisait les gestes de nos paysans dévots, s'agenouillait avec eux, se tenait à l'église avec décence, et la nullité même de ses facultés mentales lui donnait une apparence d'abstraction rêveuse, qu'on aurait prisé facilement pour la réalité de l'extase et l'isolement de la méditation.

Écouter les cantiques » respirer Tencens ^ allumer

les cierges 5 suivre les processions, c'étaient le seul plaisir et toute l'occupation de Moran Shillelah. Je ne crus pas devoir l'en priver; il y aurait eu de la barbarie. À force de servir la messe, il parvint à s'acquitter assez bien de ces fonctions peu difficiles à remplir. Enfin il s'attacha à moi, qui le protégeais comme l'avait protégé sa mère. Si j'étais malade, Moran était au chevet de mon lit; si je m'absentais quelques jours, Moran restait dans un coin du presbytère et ne mangeait pas. Cette fidélité spontanée, machinale, dévouée, que le chien porte à son maître, se trouvait chez cet enfant, que je vis grandir, se développer, et qui, malgré sa stupidité incurable, et tout le dégoût qu'inspirait une organisation manquée, l'un être imparfait, m'était devenu cher, car il n'existait que par moi et pour moi.

» C'était l'époque où l'Irlande était couverte de sang; ce pays natal des révoltas avait ses cantons de barbarie, où chaque jour nouveaux meurtres, nouvelles horreurs insultaient à tous les ef-

forts des magistrats. Je fus nommé à une cure dans le canton de Munster; la nature y est riante et saur

l'enfant idiot. 333

vage ; c'est un paradis de verdure , on n'y voit que mousse brillante, rocs tapissés de fleurs^ ^ gracieux paysages. Mon presbytère était situé près des bords de la Suir« à un quart de lieue du village de Golden, dans le canton deTipperary ; une espèce de grotte , embellie par la main de l'homme, me servait d'habitation. Vous trouverez en Irlande beaucoup de -presbytères de cette espèce ensevelis pour ainsi dire dans la mousse et taillés dans une caverne. Si la beauté de la nature et la paix profonde de ma solitude me charmaient , je trouvais dans la barbarie de mes ouailles bien des sujets de chagrin. Il était impossible de déterminer précisément pourquoi ils se battaient, mais ils ne cessaient point de se battre. Il y avait chez ces hommes une ardeur de meurtre , une rage de se tuer, sans qu'ils eussent aucun avantage à en attendre , Les mauvais éléments de l'espèce humaine,

le sceau de Gain, étaient en eux et sur eux* Ils ne se plaignaient de rien, n'articulaient aucun grief, mais, se groupant sous des chefs différenciés, ils s'entr'égorgeaient comme on boit, comme on joue, comme on dort, pour passer le temps, pour sentir la vie , pour avoir un spectacle et un

intérêt. Ces factions , qui ne prétendaient et n'avaient boutissaient à rien, trouvaient des chefs; ces dissensions, qui n'avaient pas de but, avaient leurs trophées de cadavres. Leurs parties de plaisir étaient des combats horribles, et la vengeance , se perpétuant de génération en génération, allumait dans nos Taverne de nouvelles et impérissables fureurs. Ces gens , qui n'avaient rien à perdre , si ce

n'est leur vie, la risquaient en se jouant. Sans patrie (l'Irlande n'est pas une patrie), sans espoir, sans bien-être, ils donnaient au moins l'essor à cette bravoure innée, à ce besoin de mouvement et de dangers qui les notait. Leur ardeur étouffée se frayait un horrible passage ; une double exaspération des haines religieuses et politiques ajoutait son aiguillon à cette sauvage violence, et des scènes tragiques, hideuses, souvent mêlées, selon la mode irlandaise, d'étourderies, de folie, de gaieté même, composent l'histoire de ces paysans.

» Auprès de l'Angleterre, séjour du confort et de l'abondance, où tous les soins du bien-être sont l'objet d'un culte et d'un travail sans relâche, on a lieu de voir avec surprise le pays du monde où tout ce qui peut embellir la vie est négligé avec la

plus ridicule étourderie ; là se trouvent les ménages les plus mal réglés, les cuisines les plus malpropres, les lûaisons les plus mal bâties de toute l'Europe. C'est là qu'un convoi funèbre est tous les jours une orgie, c'est là que les familles se cachent derrière tous les arbres, habitent toutes les cavernes, c'est la région de toutes les terreurs, de toutes les passions sans frein ; l'injustice des gouvernements a augmenté ces fléaux et ajouté des vices à ces vices.

» Je me rappelle un temps où le catholique romain ne pouvait acheter et monter un cheval dont la valeur dépassât cinq louis de France. Au moment où je vous parle, plusieurs de mes confrères prêchent encore comme on prêchait à Paris au temps de la ligue. Vous trouverez plus d'un noble irlandais qui s'est battu en duel, dans sa propre salle à manger et dont le pistolet a tué son convive. Tristes résultats de cet abrutissement moral qui

qu'entraîne l'intolérance , de cette déprava*tion que* les mauvaises institutios entretiennent et nourrissent.

» Moran Shillelah et moi nous vivions au milieu de cette population sauvage; j'étais aimé, Moran

336 l'enfant idiot.

était peut-être plus respecté que moi. Il ne parlait jamais. Son aspect immobile s'associait à toutes les idées et à toutes les images d'une religion vénérée et poussée jusqu'au fanatisme. Moran était, aux yeux des paysans de Tipperary comme un

saint de pierre qui serait descendu de son pilastre gothique. Aucune des passions humaines ne l'agitait. Dans le sanctuaire de ma petite église, il n'avait plus rien à craindre. Sa timidité naturelle s'était effacée avec le sentiment de sa faiblesse ; et quand il passait , vêtu de cet habit d'enfant de chœur qu'il se plaisait à garder, on le saluait respectueusement ; il répondait par le signe de la croix. Vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'influence conquise par Moran Shillelah! Son silence, son chant mesuré , sa présence dans l'église , son pas lent, son œil sans regard, son regard sans idées , le séparaient de tous les hommes ; c'était pour ces aveugles un envoyé de Dieu, un être au-dessus de notre espèce*. Je ne doute pas- que si, par un phénomène Impossible, la raison anéantie de Shillelah fût venue à reparaître, il n'eût pu entraîner avec lui, et réunir, sous un même drapeau un grand nombre des prolétaires de l'Irlande catholique.

l'enfant idiot. 337

» Il y avait environ six mois que j'étais établi dans mon presbytère : la réputation de sainteté du

jeune homme s'était répandue à plus de vîjigt

milles à la ronde. Un matin je ne le trouvai plus; il avait quitté ma maison dès le point du jour , et toutes mes recherches furent inutiles. Trois semaines se passèrent sans que j'eusse aucune nouvelle de lui. Vous saurez bientôt quelle étrange circonstance nous rendit Tun à l'autre.

» Le canton de Tîpperary était eu proie aux divisions de deux partis acharnés, les caravais fit les. shanavests y ou , si vous voulez que je traduise ces' deux mots iriaodais, les cravates et les vieux ha-bits. Des deux côtés 9 des héros avaient été pendus» et les pendbs avaient subi l'apothéose populaire. Vous dire pourquoi iU étaient çnnemis , je

ne le pourrais ; ils semblaient se- haïr par instinct. Les jours de foire étaient ceux où leur fureur martiale se déployait spécialement; et mon autorité de pa^te\ir restait sans influence. Le pouvoir civil et militaire venait aussi échouer contre cette férocité invétérée, contre cette habitude d'une vie sauvage.

«C'était le 3 août 1818, un jour de foire. Le

358 LBHFANT H)10T.

ciel resplendissait de toute sa gloire , et la belle vallée de la Suir offrait un aspect ravissant. Je sortis de mon presbytère , affligé, je vous Favouerai , de l'absence de cet enfant. Je gravis le sommet de la colline , couronnée des ruines d'une forteresse , dont les degrés intérieurs ont resté au temps ; là je m'assis. Je me mis à suivre de l'œil les longs détours de cette rivière si claire et si profonde , si rapide et si paisible , qui faisait mouvoir dans son cours des moulins nombreux « et , sans déborder sur

ses rives, remplissait d'une *onde abondante le lit verdoyant que la nature lui avait tracé. Voilà, me dis-je , le Vrai symbole du génie et de la vertu ; c'est de l'énergie sans violence , de la profondeur dans le calme et de la richesse^sans excès. Au milieu de ces méditations , mes regards se reportèrent sur le village de Golden , que la Suir traversait pour aller se pécir ensuite dans des champs couverts d'épis et de houblon^ Près du village une foule nombreuse était rassemblée. Le silence qu'elle gardait m'étonna; il contrastait avec la joie de la nature

autant qu'avec le caractère irlandais. Un Irlandais ne conclut pas de marché , fûtK^e pour un .l'nfant ii>iot. 339

aetil penny, sans^ éloquence , sans^ discussion y sans clameurs, sans contorsions yéh^mentes.

Tout était calme*^ Les uns restaient assis sur les

fossés de la route , d'autres formaient des groupes épars«sur la place du marché. Aucun désordre ne trahissait encore les intentions meurtrières que je comnjeilçais à soupçonner. Accoutumé comme je rétais à la loquacité de mes paysans , ^ leur active turbulence 9 à leur étrange mobilité , je redoutais les événements que pouvait annoncer et cacher le silence de cette multitude. Je ne me trompais pas; vengeance chez les uns, terreur chez les autres » chez tous pressentiment d'un

' prochain danger, arrêtaient le cours ordinaire et tumultueux de cette gaieté hibernoise « devenue proverbiale dans les trôys royaumes.

* Un bruit de chevaux et d'armes se fit enten-* dre; je'me re-tournai, et j'aperçus vers la gauche, au bas de la éollinç , un déta-chement de cavalerie accompagné de- magistrats à cheval et d'un

• bataillon d'infanterie. JI était évident que l'on s'attendmt à un mouvement , que les fonctionnaires civils avaient -été préve-nus, et qu'une scèMe de tumulte et de désordre allait avoir lieu : je me

540 l'enfant idiot. ,

balai de descendre, le c<Bur rempli de triâtes prévisions et de terreur. La foire alfait se. terminer; on s'était hâté de concluce*rachat et la yente de^ bestiaux; personne n'avait songé à marchander ni à surfaire. On reployait les tentes ,«et les pay-sans , ramenant au logis leurs vaches et leurs brebis achetées ^ 'semblaient impatient de laisser champ libre aux deux partis.* Alors la trompette . sonna; les troupes défilèrent; je me trouvais au milieu de la. foule , et mon opinion personnejle était que ces soldats , appelés pour comprimer Têmeute 9 battaient en retraite beaucoup trop tôt. Il y avait de lourdes massues entre les main\$ 'de quelques hommes gigantesques et d^mi nus , descouteaux et des dagues à demi cachés dans la jaquette brune des paysans ;^>artout des regards de haine et de fureur concentrée.- Je vis un vieux caravat embrasser son enfant les larmes aux yeux ; j'en-tendisde sourdes malédictions, qui semblaient n'attendre pour éclater que le, moment favorable.

«A peine les soldats furent-ils éloignés d'un • quart de mille, un long hurlement émané de cette multitude annonça que la digue opposée à sa vio^ lence était rompue , que toute sa férocité allait

se donner carrière. A c^ cri succéda* iine pause plys ternble 9 un motnent de silence plus redoutable que l'élan de rage.dont les échos des monts Toisina répétaient les derniers sons: Les rangs se formèrent. Les deux troupes ennemies , fortes de qufnze cents hommes au moins chacune, mais qui

depuis long-temps s'<étaient privées , ppur obéir

aux prédications m leur curé , du -plaisir de» s'en- ',

tr égorger, s*av*ancèrent dan\$ la vatllée. C'étaient des hom- mie^ à demf nus , ' vêtus du costume ordi^ naire des paysans 9l)ra]tdissant de* lourdes massues, ou agitant des couteatK,^des poignards, des glaives , des faux. Un petk enfant qui traînait' un sac sur la terre et criait cle toute» sa force « Vingt livres Sterling p^ir la tête de la vieille veste ! » précédait la ' troupe dels caravats. En moins d une minute la troupe ennemie^ «débusqu» des buissons voisins, et l%nfant qui servait de héi^aut à la troupe des cdravats tomba sur la terre baigné • de sang. •

» Ah! monsieur, à ce spectacle tout mon sapg se, glaça. Je ne pus m'empêcher de m'élancer vers ces forcenés que'^espérais contenir par l'influence des idées, religieuses. Les pierres volaient autour

de raoi ; je* fus frappé jà Vépaule d ua caillou énorme dui me renversa. Je tombai ebtre tes • deux troupes. Oa tit jne, recoa-naissait pas ^ et mes yêtemens* laïques o 'inspiraient %ucun if^peçX à ces furieux , dont la plupart \tignaient des villages voi-sins et ne m'avaient jamais vu : j'aurais In* failliblementété foulé aut*piçds et écrasé. Étourdi un moment'pai* la violence de nsaiS-

buta^je rouvris les yeux. Quelle fut ma surprise ! Cbs deux armées frénétiques étaient à genoux; ^lles>ais\$aientleurs fronts, hp^teuses et comme fépéntante&. Il sortit du ^ein de ces passes , non un gémissement ni un cri, mais un logg e| profond sanglot «C'était chose merveilleuse que ce remord& subît de tout un p*euple. Je sentais une «main profectrice qui s'était placée sur moi^'et près, de* moi un être inconnu couvert d'un étole bl^nbhe, à ge-^ noux lui-mêide ^ ua *cruci^ à la m^in , et qui mui^muraifr des prières : c'etsrit l'ittiot. Moran Shillelan , que je n'avais pas vu» depuis trois se- moines, avait fait avec d'au très* clé trots un pèleri-^ nage*à la croix ^e Saint*Patricë. Il retenait, les pieds nus, le bourdon attachera bout 4'un bâ* ton , le chapelçt pendu à'ia poitrine. Upe énorme

{.'enfant iDiot. • 543

croix dont il s'était armé daDs'ma sacristie surmontait son bâton. « . . .

«Il m avait vu au milieu de ces furieux, etpjèt à périr i il s'était avancé sans crainte, étendant son crucifix sur les deux années, qui, fascinées par sa seule présence , et frappées d'una terreur sainte , avaient laissé tomber leurs ariùes. Il avait pénétré jusqu'à moi en traversant une double haie de fronts courbés et respectueux. N'était-ce pas un étrange tableau , monsieur? et Dieu n'a-t-il pas de profonds secrets {>ouj sauver^ ses créatures?

• Mul de ces paysans sauvages ne douta que Moran Shillelah ne fût un médiateur. Tous ils se taisaient, fixant sur l'idiot des regards émus et' surpris, tl y avait pins de trois mille hommes réu* nis dans la vallée , et pas le plus léger bruit qqi se fit entendre. Moran était là, qui me protégeait de -sa main étendue ; le chef

des caravats baisait le bas de sa ceinture. Le chef «des \$hana^ vests était mort. Toujours à genoux,, l'enfant,

après avoir redit sa prière obscure, se mit à entonner joyeusement son refrain d'idiot :

» La ! la! .

, 344 ' l'eijfant idiot.

» On m'emporta dans mon presbytère , et les ennemis ^e dispersèrent. Quand je voulus faire un voyage en France , il s'attacha à mes pas ; Je ne . L'aurais pas, pour tout au monde, empêché de me suivre. Cependant ce malheureux voyage a causé sa mort , et je le pleure. »

J'avais pVètë toute'mon attention à ce singulier récit; jWmirai*par quelles étranges associations d'idées la vie d'un enfant idiot a pu devenir poétique. L'affection pn^ôndç d'une mère indigente, la vie religieuse et simple d'un enfant, son m-

" fluence. involontaire sur des ^sauvages prêts à s'égorger, sa mort au milieu de l'Océan , son service funèbre sur le pont du navire , et son «épulcre dans la mer, semblèrent conspirer à empreindre d'un caractère spécial, pathétique, grandiose ^^e , et qui ne s'effacera jamais de mon souvenir, ce pauvre être' ébauché par Dieu et délaissé par les hommes.

XI L

JSkavit» mtvmiitux tt fantaetiqursi

tiers^ comme disait Mon-^ taigne; tout ce qu'il y a de brillant dans le génie gaulois et de périlleux dans ses élans; toute la mobilité de notre histoire* , fidélité aveugle au

malheur, alternatives de loyauté et de défection»

rèvoUes en chansons et à coups de lance; la <

Ligue , la Fronde ; -jusqu'aux bigarrures de\$ trepte aganéea qui vienaeat dQ s'écouler, découlent de cette source. Je* ne sais si jamais nous 'avons pu ' quitter une idée juste sans la pousser bien yite à ses dernières limites , et Técraser contre Terre'ur. En poésie, Timitation imprudente des formes grecque et latine nous est imposée par RoQsard; deux siècles de servage en sont la suite. A peine le culte d'Euripide eçt-^il consacré par riniroitable génie de Racine;* Ca^npistron et Lagrange* Chancel nousSorc^nfede subir leurs contr'épreuves sans génie , copies mesquines , exécutées d'^prè's des copies^ véritables ombres d'une ombre. Sous Ja dictature de Lebatteux et]e consulat de La Harpe , toutes les intelligences s'abaissent^ on est tenté de prendre la correction minutieuse du style pour lé dernier raffinement du bon goût , çt l'esclavage complet de la pensée pour une beureu^e soumission aux lois d'Aristote. Et aujourd'hui même, ce travers ne se reproduit-il pas sous une form^ opposée ? Ne serions-nous p^s toi^t prè^ d^ chasser le bon sens du domaine du génic / et de

mettre ie^ raison hors la loi ? L'élÀve du sorcier

* inonde Te logis qu'il devait nettoyer. 1} eût mis le feu à l'édifice pour rallumer la lampe de son maigre. CetaienL deux manières «fort différentes

* d'exagérer : mais qu'importe ? la maison n'en crou« lait pps moins. > ^ ,

Tous citerez plus d'un écrivain doué de qualités brillantes et dénuées de raison , génies capricieux; esprits incomplets et ébauchés : Théophile Yiaud, Saint- Amand, Diderot lui-même ; le vieux Marlow, contemporain de Shakspeare; JNathaniel Lee, auteur de mopslrés tragiques, étincelaps' de beautés. Ces gens ont deux intelligences , l'une iVre,* folle ou paralysée » l'autre saine, éclatante et forte. Ils ont plus -de génie qu'ils n'en peuvent porter; ils çn sont les esclaves et non les maîtres; espèces d'anoqialies bizarres par le désaccord de leurs facultés diverses , puîsçans et débiles ; audess'us du vulgaire par leur grandeur, au-dessous de lui par leur faiblesse. * Ce qui manque à lejiilrs qualités, souvent éclatantes , c'est la raison supérieure , la force régulatrice , qui darfs les .œuvres de l'intelligence, planant sur l'ensemble, ordonnant masses, surveillant jusqu'aux jdétails, y

DE SHIKSPEARE. 340

joue le* rôle de cette* âme cachée qui anime* le monde , entretient son éternelle jeunesse , et soutient son immense harmonie. *

Certes, personne n'a» plus osé qu'Aristophane,** parini les anciens ; que Dante , Shakspeare et Calderon ^ parmi les modernes. A voir.le caprice de ' leurs fantaisies, on peut les regarder comme des écrivains irré^uliers et fantasques , dont Tindépendance repousse toute espèce de loi, mèmç celle du bon sens. Qui les obsenr,era de plus près découvrir^* la raison profonde qui les inspire; raison politique, morale ,* tenant aux plus hauts intérêt^de l'humanité. Pour Aristophane, il s'agit de lutter col*ps

à (forps contre une démocratie corrompue.* Dante a son siècle à punir, son pays à défendre, l'humanité à venger, les trois mondes du crime , ^n repentir, de la vertu , à mettre en présence. Représentant , l'un des id*ées du nord, à la .fia du moyen -âge; l'autre, de l' 'Espagne chevaleresque et du dogme catholique dans sa plus forte intensité, Shakspeare etCalderon créent le drame de la vie humaine, métamorphosée par le christianisn>e. Le vaste sillon lun^ineux qui a suivi leur passage atteste assez leur puissance, et prouve

350 DRAMES MERVBiLLLEUt ET FANTASTIQUES

qfk'en dépit des défauts de leur temps/ malgré cfiVLj. que la faiblesse humaine mêle toujours à ses œuvrer / ils ont réussi dani^de si grands des^ ' seins. Pour mùyèns ils ont eu la fécondité d'inventîon , d'éloquence , de poésie , de gaieté , d'émotion; pour soutien et pour but un bon sens subHme. Jamais leur pensée ne les domine ; ds en sont les maîtres, les rois; ils la .pétrissent , la •moulent, la traspforment , l'exaltent, rabaisent à leur fantaisie; d'autant plus grands que, sans jamais perdre de vue le but de leur vol , ils s'élèvent plus h^t, et que dans leurs élans les plus excentriques, leur œil d'aigle ne se détache pai un seul moment de leur proie et de leur con-* quête. , • -

Ce serait une belle ei^treprise et une œuvre utile que d'approfondir le génie de ces grands hommes, de descendre jusqu'à ses bases, de mettre à nu leur raison puissante et inaltérable, En étudiant Shakspeare , non phrase par phrase , scène par scène , acte par acte f mais dans' le sens réel de ses drames , on verrait quelle sévère et inflexible perspicacité lui révélait l'histoire du genre humain, dont il a dît tous les secrets.

Comtne la pUtpart des jugemeas dont il a été l'objet toiQbe-
raieot «n poitsâère ! comme ite setû" bleraient ridicil|li\$^> 'ces
sobriquets qu'on loi^pro-* digifô! Au lieu d'un génie nwnûrueux
^ on verrait un poète sceptique, observateur cahne et soui- ^eDi
cruel , frère de Montaignç , ému d'une pitié un peu ironique pour
les hommes et d'uù pfro-^ fond dédain pour les capribéâ du. sort,
qui leâ élèvent et les écraâent. Au lieu d'un paysan grosaier , doué
de quelque génie , et sublime par hasard, on ne reconnaîtrait pas
£^an& étonnement le Véritable Shakspeare ; âme Tuélaûcolique
et concentrée 9 homme de iQoeurs élégantes, ami du noble South
arapton», favorisé. par Elisabeth, mais solitaire au milieu de
cette pres.se de moude^ q^'if traversa sans s'y mêler ;isolé par
roriginatilé même d'une organisation mobile et tout intérieure ;
doi|é à la fois d une eiattation platonique

«t lendre , d'une clairvoyante redoutable et d'une

compassion un peu ironique pour les prétentions et les ho-
chets de ses semblables. On le verrait rev<ètir^au h^sard
toutes les formes populaires en vogue de son temps*: nouvelles,
fabliaux ^ contes de fées , «narrations de rbmaocerie et de
galante-

35a DKAMBS MERVBILUCX ET FANTASTIQUES,

rie 9 chroniques , légendes même': .persuadé que l'auteur dra-
matique oe s'adresse qu'aux masses , et que son génie , somme
un levier puissant , doit les ébrjanler et les émouvoir à son gré, on
le verrait se £ûre peuple , quant aux apparences ex<tériéures de
ses œuvres; rester philosophe, qoant' à leur" sens întime. On
trouverait ainsi dans ses poèmes et le mystérieux écho des

croyances et des idées du moyen*âge expirant, des mœurs septentrionales, chrétiennes*, chevaleresques, et l'histoire éternelle de l'homme.

D'après ces vues , que nous détaillons pièce à pièce, et que le génie conçoit d'un seul jet , il a répété non seulement ce que l'homme fait, ce qu'il sent et ce qu'il souffre , mais ce qu'il rêve. Nos songes, on le sait bien, constituent l'une des meilleures parts de notre vie. Et vers la fin du seizième siècle** quand l'idéal-, le fantastique,* le surnaturel , tout ce qu'avait créé le christianisme mêlé aux vieilles croyances du nord et aux fictions magiques de l'Italie et de l'Espagne, s'était, pour ainsi dire, fondu et transformé. en poésie , entre des Weirds et des fées n'était pas brisé pour le peuple :Shakspeare s'en empara.

B£ SHAKESPEARE. 355

De là ces drames fantastiques, si peu connus! Si maintenant que le monde, changeant de croyance, de face et de mœurs j'a effacé jusqu'au souvenir des chimères de nos aïeux. En Suède, le coût de fée s'entourait encore de son ancien prestige : le surnaturel des évènements, le jeu merveilleux des incidens possibles , mais improbables , n'avait pas perdu son influence sur les esprits. Des hommes qui ne se refusaient pas aux illusions de la magie se prêtaient facilement et croyaient sans peine à toute la magie du hasard, A ce double genre de merveilleux , dont la parenté secrète ne pouvait échapper à la sagacité de Shakspeare , et qui charmait les contemporains de Torquato Tasso, de Cervantes et de notre Dürer , se rattachent deux genres de drames, singulières énigmes aujourd'hui; momens bizarres et difficiles à déchiffrer; hiéroglyphes d'un autre monde.

Sans prétendre subdiviser par classes et par espèces les drames de Shakspeare, qui défient toute classification, comme la nature se divise en systèmes : on peut essayer de les grouper d'après le genre d'impressions et de pensées qui prédominent dans chacun d'eux. Ici vous trouverez surtout

354 ROMANESQUES, MYTHIQUES ET FANTASTIQUES

le mouvement historique des événements et des caractères; telle est la suite des chroniques extraites de l'histoire d'Angleterre : là, c'est la méditation philosophique sur la destinée humaine (Hamlet) ; ailleurs, la peinture des passions mêlée à l'étude de l'homme (Othello) ; plus loin, l'invention comique et le burlesque du dialogue et des incidens, comme dans les Mémoires. Comment on dompte les femmes (i) , Timon d'Athènes (pièce plus satirique que comique) , les Gaïcs commères de Windsor* Ces ouvrages , qui se rapprochent plus ou moins des formes dramatiques que la Grèce nous a léguées sont, en général, mieux compris et mieux sentis que les autres.

Mais plus de la moitié des pièces de Shakspeare échappent à ces classifications : à la fois lyriques , tragiques , fées brillantes , ou contes romanesques , elles ne respirent que le caprice. L'in vraisemblable, l'inattendu y régner. Les

(i) Taming the Shrew. La plupart des titres de ses ouvrages populaires sont des proverbes , qui , dans la tradition de Leconte de Lisle ont été singulièrement travestis. -

unes sont empruntées aux Novelas espagnoles; ce sont des jeux d'incidens, des enlèvemens, des péripéties imprévues, des catastrophes multipliées; tels sont ceux de deux jeunes Nobles de Vérone. A mauvais commencement j'ai bonne fin (i) i Justice pour tous (2) ;

Béatrice et Benoît (5) ; La nuit des rois (4) ; esquisses légères et charmantes par la transparence du coloris > et où Tauteur semble se moquer du hasard qui se rit de vous» Les autres ressemblent absolument à ces contes de nourrice où vous apprenez • comment ta fille du roi alla Jusqu'en Palestine à pied , surprise par des brigands , et sauvée par le prince Floribel ; » ou bien encore , « comment un Jeune chevalier devint amoureux

(i) AU*s well that^ds weU. • Tout est bien, qui finit bien. > C'est ainsi que MM. DeUplacc et Letourneur ont traduit çc titre an paroles barbares.

(2) Measure for measure. n Mesure pour mesure , » n'a aucun sens en français.

(5) Tel est le vrai titre de cette pièce, que les acteurs ont baptisée du nom de Mueh ado about Nothing (Beaucoup d'embarras pour rien). Les premières éditions portent le titre que Shakspeare a donné à son ouïu*age.

(4) Twelfthnight. « La douzième nuit : » traduction également dénuée de sens.

356 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

d'une belle dame , la tua par jalousie , et la retrouva vivante cinq années après. » Tel est le drame ébauché intitulé Périclès et qui n'a aucun rapport avec le Périclès de Piutarque , tel est le Conte de la Nuit d'hiver ^ conte s'il en fut, que vous croyez raconté par la grand'mère, au coin du vieuxâtre; telle est Cymbeline Cy drame bien plus achevé , mais tout aussi merveilleux. Quelquefois c'est une fantaisie presque enfantine, comme Peines d'amour perdues (i): ou même une idylle philosophique,, que la

misanthropie de Jean -Jacques semble avoir dictée, et où vous trouvez le même culte de la nature , mêlé à une raison plus résignée. De ce genre est une admirable pièce de Shakspeare, fort peu connue, et unique dans son espèce. Il la intitule : Comme il vous plaira, sans doute parce qu'elle n'avait de type et de modèle que dans son génie mélancolique et observateur.

Dans ces ouvrages , où rien n'est surnaturel , si ce n'est le sort et ses caprices, le génie de Shaks-

(i) *hove's labour lost*. Le titre le plus naturel serait Haine aux femmes.

Shakspeare se meut en liberté ; la vie n'est plus à ses yeux chose sérieuse ni digne d'estime ou de douleur ; c'est, un jeu frivole qu'il reproduit avec une grâce extrême : aucun scrupule ne l'arrête. Rien de laborieux , ni d'appuyé ; tout est léger comme l'air; c'est le développement dramatique de ce mot profond du philosophe que le monde est une branloire perpétuelle. Les caractères des personnages sont mobiles eux-mêmes; tout vacille ; le poète esquisse le merveilleux des événements, sans se faire faute de l'incroyable et de l'impossible.' Il y a dans le monde certain caprice de jeunesse qui s'appelle amour ; Shakspeare s'amuse à le peindre au passage , aussi fugitif , aussi terrible , aussi inconstant que l'éclair. Mais dans cette scène changeante , que de teintes brillantes , chaudes , vigoureuses! Comme au milieu de ces nuances rapides vous voyez apparaître des figures toutes vivantes , bien qu'à peine esquissées , et marquées cependant d'un trait si net et si vif , que Vous vous souvenez d'elles à jamais.

Quelquefois, comme ennuyé du monde tel qu'il existe , il se jette et se réfugie dans le monde des rêves. Alors il abdique tout

souvenir de la

558 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

réalité. Le Songe de la mi-août (i) et la Tempête , pièces composées , Yune au commencement , la seconde à la fin de sa carrière (d) dramatique , épuisent toute la féerie septentrional^ : sylphes, gnomes, esprits de ténèbres et de lumière ; mortels dont le savoir commande à la nature ; personnages intermédiaires entre l'homme et Tange, monstres placés entre la brute et l'homme ; petites fées , pygénées du monde idéal , êtres gigantesques et inachevés, comme les cyclopes. L'air et la lumière abondent dans ces deux pièces magiques, dont le paysage est frais, riant, immense, dont les personnages se jouent à travers un univers enchanté. Abstraction faite du talent du poète et de sa pensée, c'est quelque chose de curieux que ce dernier retentissement des traditions du moyen âge, de ses superstitions populaires, et des traditions du Nord embellies d'un

(i) Midiummor'\$ nighi*\$ dream. Titre impossible à traduire exactement , non seulement pour le sens , mais pour le son.

(3) La première a été représentée en 1811 , selon Malone; Shakespeare avait alors vingt-huit ans. La seconde^ eu 16 15, selon le même commentateur. Shakespeare était âgé de quarante-neuf ans \ il venait de donner Othello,

DE SHAKSPEARE» ÉPIQUE. SSq

vague reflet emprunté aux prédécesseurs de l'Arioste et aux conteurs du Midi.

Le Rêve de la mi-août ^ si tous le dépouillez de son prestige et de ses coteries poétiques» est une piquante ironie de Vauvenargues.

Aujourd'hui que le désenchantement de toutes les illusions s'est étendu jusqu'à cet ancien roi du monde , on peut l'avouer, sans faire trop de tort à Shakspeare, rien n'est, moins romanesque que sa manière d'envisager ta belle passion. Il pense qu'elle vient on ne sait d'où , et s'en va de même , fièvre passagère, caprice d'enfant, périlleuse ivresse , redoutable dans ses effets, et frivole dans ses causes. C'est une doctrine qui n'eût convenu ni à madame de Lafayette , ni à mademoiselle de Lespinasse. Il trouve bien des teintes admirables pour peindre les joies , les délices , les transports , les dévouemens, les désespoirs de l'amour; mais rien chez lui ne rappelle la solennelle constance des héros de l'Astrée, les bouillantes langueurs du Pyrrhus de Racine , ou l'ivresse métaphysique de Werther. L'amour, dans ses pièces, est même sublimé et plus naïf : nous reconnaissons celui que le monde nous offre, non celui des romans;

c'est une jeune fille solitaire et aimante , qui s'éprend d'une tendresse imprudente pour le guerrier qui lui raconte les dangers de sa vie passée : c'est un jeune étourdi qui refuse d'aimer celle dont la franchise inhabile a fait l'aveu, de son amour: c'est une beauté piquante qui à force de harceler de ses épigrammes celui qu'elle croit détester, finit par s'occuper de lui très sérieusement; enfin c'est le plus fou, le plus léger, le plus ingrat ^ le plus enivrant des sentimens humains.

Donner pour but et pour objet à une féerie brillante et bizarre tous les caprices de l'amour, Ingratitude, du cœur, sa fragile faiblesse, ses retours fantasques , ses révolutions à propos de rien ; faire agir et se mouvoir, se jouer et se croiser dans tous les sens , les folies de cette passion '% peindre dans un tableau magique et mobile le peu de remords des coupables, et l'angoisse des sacri-

fiés, leurs changemens de rôles subits; leur désespoir quand on les trompe, leur insensibilité quand ils ont fait des victimes; enfin la tyrannie et l'esclavage perpétuels qui composent toute l'histoire secrète de ce sentiment orageux;

c'était prouver un' peu plus de pénétration et de connaissance de rame que n'en a montré le grave auteur de VEssai sur les Femmes ^ Thomas, de pompeuse mémoire : c'était, comme on le voit, une pensée qui ne manquait ni de philosophie, ni de profondeur, ni de bon sens. Telle est la donnée générale du Rêve d'une nuit de la miaouît. Le petit messenger céleste qui brouille et racommode les amans, Puck, ne peut pas s'empêcher de s'écrier en riant : LordyWhat fools thesè mortals be !

- JBoit DUa, que ee\$ hommes \$ont fous !

Et c'est la moralité de cette pièce qui, sous les formes les plus aériennes, porte la vive empreinte de cette raison sévère devant laquelle tous les voiles des illusions ^e déchirent et tombent. Shakspeare assure même, et ce n'est pas sans motif, que plus cette* passion est siocère, plus elle entraîne de chagrins. Cette pensée domine sa pièce , et se révèle dès le commencement , dans le dialogue d'Hermione et de Lysander^ qui , contrariés dans leurs amours, ont résolu dé

363 DRAMES MERVIILLETlY ET FANTASTIQUES

fuir ensemble : dialogue charmant^ dont n(/u\$ n'espérons pas reproduire l'énergie et la grâce.

Que de m^uz atUcbé» à ramoiiir véritaUe t Dans tout ce que j'ai lu , roman , histoire ou fable , La douleur obstinée empoisonne son cours.

Telle fille des rois s'abaisse en ses amours !

Que je la plains !

LYSAimtB.

SouTei^t llnsensible vieiUesaa Vient de ses chaînes d'or acca-
bler la jeunesse.

luatmoiiB.

Union ^déplorable !

...Ou des parons cruels Traînent, malgré ses pleurs^ la victime
aux autels.

HBRMIONB.

Nous fuyons ce malheur. ^. Que les dieux nous secondent i

L TSAIVDBB.

Ou si deux cœurs aimans Tua à Tautre répondent. Leur
bonb^ur passager seml^l« irriter le lort : Il s'arme ^our les
perdre : et la guerre et la mort De leur songe enchanteur brisent
la faible trame. -^ Délices d'un instant I vain son ! rêve de l'âme !
Moins prompt vole réclalr, lorsqu'au sein de la nuit

SoA caprie (i) éclatant paraît , Iniltc et ^'enfuit.

C'est Iqî l . . . co q est plus nea ! . . . -^L'éclair, le ciel, |c
tnonde,

lletombont engloutis dans une ombre profonde,

Ainsi les plus doux biens que nous puissions goûter,

Nous les entreTojons. . . maïs pour les regretter (a),

Cetle triste réflexion, qui, après tout, est le Ibnd de l'ouvrage ,
semble échapper à l'auteur , .qui trahit involontairement son se-
cret Sous queHe brillante féerie il se plaît k la déguiser! De
quelles couleurs légères et transparentes il ^nime xe monde du
caprice amoureux ! Si les

(l) Le inot eaprUêj A henreusement appliqué par Shaksquare
^ la rapidité fugitif e "de réclaîr et à. celle de raino^ir, est ex* pri-
mé en anglais par le mot ipUen , qui a. changé de signification.
Cette métamorphose subie par les élémens d*un langage, ^9^,
nn phénomène ansai digne de remarque qu'il est pea observé.
Tous les peuples voient ainsi leur idiome les foir et leur échapper,
comme un fleuTe qui passe et s'écoule » tou|ours le sième et tou-
jours changeant. Du temps de Marot, la prude femme t .ç*était«
rhonnétcieainie; >. et une coçif^fte était quelque chose de pis.On
sait qu*9ujopr d*hui cette double ûgnification a bien changé. Si
Tétude des mots , dans leurs racines grammaticales , dans leur
emploi et dans leurs inflexions , est épuisée , celle du langage ,
dans ses mutations , et dans le rapport de ces mutations avec les
mœurs , est encore à faire; et certes elle est pl^s importante.

(9) Mid\$ummer*8 nighi's dream. (Acte I, scène 11.)

564 i>i(AMes mēkveilleux et fantastiques

mortels sont , dans leurs attachemens , si inconstans et si bi-
zarres, ce n'est pas leur faute : les mouvemens de leurs coeurs se
trouvent soumis à de petits êtres que Sha|li:speare nous montre ,
légers, d'humeur volage, posant à peine sur le calice de fleurs,
toujours errans, toujours malins, fantasques dans Jeurs goûts et
régnant d ailleurs avec une espièglerie fort tyrannique* Voici le

monarque Qbéron et Titania sa royale épouse , et toute une cour d'amour aérienne , qui s'endort dans la coupe d'une clochette bleue , sous un dais de bouton d'or. Génies de la brouille et du raccommodement , Obéron et Titania sont eux-mêmes en hostilité mutuelle et très vive, je ne sais pour quel frivole motif. Si les souverains ont si peu de raison , jugez de ce que leurs sujets doivent être. Aussi, dans cette forêt habitée, par des fées, éclairée par le crépuscule et le clair de lune, toute peuplée de petits génies aux îles d'or, de nacre et d'azur, vous voyez naître une confusion incroyable d'inconstances, de jalousies, de brouilles, de déjûts, d'emportemens, de tendresses ; les génies malins qui les font naître s'en amusent beaucoup; et Puck le chargé d'affaires d'Obéron

DE SHAKSPEARE.

Je suis surtout très tranché de ces folies de la vie amoureuse :

Écoutez donc ces deux amants se faire , écoulez-les , je vous prie.

Us sont d'instinct , et leurs accents ont la douceur de l'élégie.

Puis tiennent les emportemens , Les ivresses et les sermens , Les fureurs et la tragédie , Suivis de raccommodemens !

Pour nous , la bonne comédie !

Que ces mortels sont amusans (i) !

Il faut voir avec quel art Shakspeare dispose les plans de cette grande épopée magique et moqueuse. Il commence par rejeter la scène de son action , bien loin de tous les temps historiques ; il

recule le plus qu'il peut l'horizon de son drame; e^ comme l'époque héroïque de la Grèce est, à son avis, la plus fabuleuse de toutes, il s'en empare sans façon , et ne se fait point scrupule d'établir dans le palais même de Thésée ses intrigues de fée , sa petite guerre d'amoureux.

(i) Acte III, scène iv.

566 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

Il y trouve à la fois l'avantage d'un magnifique climat, dont il reproduit en poète les teintes brillantes 9 les paysages embaumés et les nuits plus belles que les beaux jours du Nord; et celui d'une époque mythologique qui répète sur sa pièce cette vapeur lointaine, si favorable à la magie. Quant à son altesse Thésée , duc d'Athènes , je passe condamnation sur cet immense anachronisme. L'ami d'E(ercule envoyant atd couvent une jeune fille rebelle à son père, est certes assez

peu historique. Dans ma «classe de cinquième, cette remarque ne m'eût pas échappé et je l'eusse notée, mon dictionnaire de CWmpre à la main. Effacez donc ces noms de Thésée et d'Athènes qui vous blessent 9 et remplacez-^leis par tels noms qui vous sembleront convenables , Shakspeare n'y perdra rien et ne s'en embarrassera guère* Sditi bon sens lui apprenait que dans le royaume de l'invraisemblable, il n'y a pas de gradations, et qu'en fait de merveilleux, les nuances n'existent pas. Mais quel brillant parti le poète a su tirer de ces noms antiques ! quel beau cadre pour son tableau ! Les forêts retentissent du bruit des cors et de l'aboïement des chiens ; le héros grec et l'amazone tra-

Versefit la forê^ ;, ^eâsuité viennent Im préparatifs des noce^ royale\$ et la naïve peinture de la confiance et de Tabandon sans réserve d une jeune fiancée qui va s'unir à son fiancé. L*aiiteur, comme s'il voulait parcourir toutes les nu^nce^ de la même passion, fait succéder à ce tableau du bonheur des amanâ, celui de leurs peines; il en introduit plusieurs couples diversement con«trariés par le Sort ou trompés dans leur es[^ir. De là il passe aux caprices afim>uretx des génies ,> es<^ pèces d enfans martins , bien dignes de présider aux fantaisies du cœur; il ose davantage encore > il donne à son ironie un sens plus profond , et met toute sa pensée à np. Voici la plus joKe petite fée du monde, la reine délicate des sylphides, victime d'un filtre magique que lui a versé son mari, ivre d'amour, ensorcelée comme les mortels le sont si souvent. Elle est lendremeiit éprise» . . faut-il le dire? du rebut de rkumanilé, du pet-* sonnage le plus hi^ieux que vient d'enrichir d'une belle tête d'âne la malice vengeresse d'Obéron. La beauté et la grâce sont aux pieds de cette slu* pidité difforme, dernier coup de pinceau de cette grande satire, amère critique de ces choâx étrân*

368 DRÂHBS MERVEIILEUX ET FANTASTIQUES

ges, si comiHuns dans les liaisons du cœur. Shaks^ peare n'a? aii-il pas yu rhomme le plus distingué^ sacrifié à un fat ou à un sot? La médiocrité vaniteuse et Timbécile présomption l'emporter sur le talent, l'esprit et la grâce? On serait bien tenté de trouver là quelque trace cachée des souvenirs personnels de la Tie du poète , fort jeune alors, et qui n'était point à l'épreuve de ces caprices qu'il décrivait.

Shakspeare va toujours aux dernières limites de la pensée qui le saisit. Vous avez Vu passer sous vos yeux l'amour volage des

fées, celui des héros, celui des amans vulgaires et infidèles; il descend jusqu'à la parodie la plus grotesque des sentimens tendres; il nous fait voir ce que devient la passion ' sans délicatesse , sans imagination et sans esprit. Cette étoffe de la nature ^ comme disait Voltaire , est une fort triste chose , dépouillée de sa broderie. Une bande de lourds manœuvres s'entendent pour répéter en dialogues l'histoire erotique et touchante de Pyrame et de Thisbé. Ces passages, d'une gaieté folle valent les sublimes bêtises d'Odry : c'est un maçon^ un savetier, un chaudronnier dramatiques, qui viennent se placer ab-des-

BE «ItAKSPFARE. ' 56g

solus de Thésée, d'Hippolyte, d'Ertnione, de Puck, d'Obéron> de leurs acolytes ; et , occupant le dernier degré de l'échelle , complètent cette moquerie de l'Amour^ vu sous toutes ses formes, romanesque > élégante , idéale , coquette , passionnée , stupide ou grossière. Tant de teintes diverses se trouvent fondues et rapprochées avec un art incroyable; presque toute la pièce est rimée; le coloris et la verve lyrique y abondent, et vous diriez qu'un puage magique, un voile d'or et de pourpre, enveloppant toute cette création, sont destinés à cacher aux regards profanes l'observation cruelle qui lui sert de base , la fragilité du cœur de l'homme , et la folie de ses plus doux penchans.

Que l'on en veuille au poète; qu'on lui reproche son analyse désespérante; qu'on le blâme de ' désenchanter les passions; qu'on s'afflige des résultats auxquels il nous , conduit ; rien de plus loisible aux imaginations qui veulent être dupes. Il vous réjouira que son devoir n'est pas de changer et d'embellir la vie, mais de la peindre. La voici toute entière; l'explique qui voudra. Ce n'est pas un de ces hommes à idées fixes , à con-

3^o DBAMES MEKVEILLEUX BT FANTASTIQUES

victions uniques. Il croit à tout , parce qu'il sait tout; il doute de tout, parce qu'il a tout compris. La sphère où* son intelligence plane est audessus de toutes les croyances subalternes et de toutes les idées secondaires ; mais il a foi à Dieu , à la vertu , à la dignité de l'homme , à la puissance de l'Âme sur le sort , à la merveilleuse beauté de la nature, au dévouement des femmes; et c'est bien assez, à ce qu'il semble. ,

La scène va changer. Nous quittons ce beau paysage de la forêt magique :

Enfoncemens des bois , océans de verdure ,
Dont le jeu du zéphyr Tient caresser les flots ;
Doux murmure des vents , du feuillage , des eaux ;
Sur riant gazon , théâtre de féerie ,
Mille grains d'or semés comme une broderie ,
La clochette d'albâtre au calice d'or pur ,
La fleur taillée en coupe , et sa coupe d'or pur ;
Et le rubis ardent des jeunes primevères ,
Du peuple aérien parures éphémères ;
Fragiles ^t doux trésors dont l'éclat fait le prix ,
Par ces doigts délicats avec soin réunis ;
Enfin sous les halliers , ce bruit qui se prolonge ,

Doux comme un pur encens , et léger comme un songe ,

DE SHAKSPEARE.

La chanson de la fée ; et ses lointains échos Berçant la jeune reine « et charmant son repos (i).

De ce lieu de délices on nous transporte dans une île déserte et enchantée , au milieu d'une nature vierge, sauvage, primitive. Shakespeare nous ouvre le nouveau monde; il va y placer la raillerie dilittique , la satire voilée des mœurs des empires, des moyens et des crimes qui ôtent et qui donnent les trônes. A vingt-huit ans , lorsqu'il se moquait de l'amour dans le Rêve de la mi-août , il lui fallait une scène brillante et fantastique comme la passion dont il traçait la peinture ironique. A cinquante ans , il lui prend envie de se moquer des tourmentes politiques; son drame commence par une tempête, se continue au bruit des vagues émues, au sein des grottes, dans les bois séculaires et sombres comme l'ambition. C'est là cette harmonie des idées et des rapports que le génie devine par instinct, et que nulle rhétorique n'enseigne.

La Tempête a bien moins d'action que la pièce précédente; il s'agit d'un magicien-roi qui, dé-

(1) Acte IV , scène m.

possédé attire les usurpateurs dans l'île sauvage où il règne, et les force à lui rendre sa couronne ; mais comme l'exécution dramatique de ce conte ancien est philosophique et profonde ! Le Rêve n'est qu'un magnifique poème de jeune homme,

attristé par ses expériences en amour. La Tempête est l'œuvre d'un penseur qui a vu les révolutions des empires et les a

jugée». Dans ce dernier ouvrage, deux éléments de la destinée humaine se trouvent en lutte : l'ambition et le savoir; d'une part, les penchans bas, envieux, - l'amour de For, la soif du pouvoir, sensualité, fausseté, servilité, ignorance, tout ce qui courbe nos fronts vers la terre et nous assimile aux bêtes; d'autre part, l'étude patiente qui dompte la nature, l'amour dans deux âmes innocentes, la générosité qui pardonne, le charme de la musique, l'enthousiasme de la piété et de la solitude, tout ce qui élève l'homme et l'épure. Les deux régions sont

en présence : grossièreté démoniaque, féerie aérienne; tendresse ingénue, haineuses et meurtrières intrigues des cours. A la tête du premier de ces domaines est Calibahy l'homme à l'état brute, le génie de l'air et de l'argile, Tinstru-

D» SHAKESPEARE. , SJO

•ment des passions basses; autour de lui se groupent les matelots ivres > qui parodient la royauté ; les Conspirateurs 9 qui veulent égorger leur roi endormi. De l'autre côté s'élève et se lève Ariel, le génie de l'air et de l'intelligence, le plus léger des esprits sylphiques; il obéit au vieux Prospero, sage monarque, magicien puissant, devenu maître des éléments à force de veilles et de sainteté ; brillante et douce portion de l'ouvrage, à laquelle se attachent encore les naïves amours de la jeune fille, qui, n'ayant jamais vu que les déserts et son père, ne dissimule aucune de ses émotions, et dont l'âme semble transparente comme le cristal. Le but réel de Shakespeare, c'est le contraste des deux mondes, sauvage et civilisé, pur et corrompu, matériel et intellec-

tuel; et c'est merveille, comment il les oppose, de quel langage à la fois idéal et dissonant il doue Galiban le sauvage , quel dialecte aérien et lyrique il prête à son aimable Ariel. Les deux scènes suivantes, placées en contact immédiat et en contraste évident , prouvent combien Shakspeare attachait d'importance à cette grande opposition. J^c vieillard Prospero est en scène avec sa fille

Miraada; le monstre Caliban, demi-démon, demibrute , est caché au fond de la carême , où le pouvoir de Prospero le retient.

PBOftPEBO , i' approchant de ta grotte.

« Toi qa*an démou créa dans son jour de colère , Dehors ! Tiens qajon te voie ! Allons , sors ! CAUBAN , êortant de l'antre avec une charge de b&is^ regarde

Miranda et son père.

.... Sur tons deax PleuTent tous ces poisons , que des marais fangeux Écumant le limon dans sa main desséchée , Ma mère recueillait , sous les Tieuz joncs cachée ! ^

Que le Tent du sud<est tous dévore Tivans !

PBOSPsaio. •

Eh bien l je vais te rendre à tes anciens tonrmens. Tu veux que dès ce soir la doalear, sans relâche , A tes flancs , k ton sein , comme autrefois s'attache ! Qu*nn peuple de lutins t'écrasa at de son poids Te prive de sommeil et d'haleine et de voix ! Que de mille aiguillons les poignantes morsures En longs sillons de sang, tlmprîment leurs blessures. Tu le veux ; }'y consens ; et je te le promets ; Ce soir, monstre! /

CAUBAN.

.... J'ai faim , ^- je veux dtner en paix. ^» Cette lie m'appartient par Sjcorax ma mère.

Pourquoi me la prends-tu?... Le jour où Tonde amère To jeta sar ces bords où tu me rencontras ,

DE SHARSPEARE. • 3^5

Afec bumânité , d'abord tu me tr^iitas.

Ton langA^e^annieal plaisait à mon oreille.

Tu m'inseignais comment da fruit de la groseille On exprime le jus ; et pourquoi tour à tour Un globe tout de flamme et qui donne le jour Apparaît dans le ciel , suivi d'un feu plus paie , Qui brille dans la nuit ^t croit par intervalle. Je t*ftimai8 en revanche t et jeté découvrais Les trésors de mon tle , étangs , sources , forêts. . . , Tous mes secrets , enfin. m — que le ciel m*en punisse! Puissent mille poisons , unis pour ton supplice r Distiller sur ton front tous les hideux fléaux Qui déchirent la chair et qui rongent les os. Jadis j*étais mon. maître... au fond jl'un roc Htérile Tu m'enfermes...

raosnao.

Tu mens , âme ingrate et servkle :

Sur toi, monstre , jam^s la bonté ne put rien. En vain y pendant long-temps je t'ai comblé de bien ; Il te faut des tourmens. — ^ Vil rebut de la terre ^ Tu voulus de celui qui té traitait en père Déshonorer la fille. . .

CAUBAN.

Oui, c'était mon projet :

Tu m'en as empêché ; j'en ai vraiment regrecf. De petits Galibans j'allais peupler le monde. C'est dommage i

p&ospBEO , à lui-même.

Jamais cette «latuce immonde

Destinée k mal faire , à maadire , k servir,

Aqx plus faibles Testas ne pooira s*aft8ouplîr. *]

{ACaliban), • f

Étendu sur la terre , affatné . ou , saotage ,» > '

loi je te truuTai ; je t'apprh mon langage. »*

Je pris pitié de toi. T& «eus épais et loturds «

Qu'à peine révélaiient quelques hiirlemens sourde» ,

i)e la noble raison virent- briller la 'flamme.

Vaius efforts ! soins perrlus ! Né*d'une face infâme »

Avec ton sang impur, tes vices circulaient ; .

Les besoins de la brute en tes veines coulaient. «

Subis ta peine , esclave .' ou ton sort sera pire !

CALIBATI.

Tu m as appris ta langue... — et je sais te maudire ? J'ai fn'offi-té f vois-tu ? . . .

PIOSPBAO.

Va , fuis, tremble ; je puis Torturer tout ton coi^s par des
mabx inouïs.

Tes os vont se brber ; une insomnie affreuse Tarira ce saug vil
dans sa source fangeuse.

GàUBAIf.

Non , non ; pardonne-moi. «. '

•Va , fuis , esclave , fuis !

V^a ramasser le bois , va , te dis-jc ! obéis !

(A peine le monstre a-i-il regagné ta forêt, qu'une mélodie
douce retentit au loin. On entend l* hymne iuivani , que^ chante
Ariel au sein des airs. Le Jfune fils d^ roi , qui Véeoute , suit la
direc-

DE SUAKSPEABE. v577

ïioH de cette J^oix mysiérUtae , qui lui un^ance la mort de
son père, naufragé, La nôuif^Ue est fausse : ce n'est quun pres-
tige magique, comme le promeCia i^ni'&Ugère et brillante du
chant funéèire).

CUAnr DARIEL.

Loin , bieu loin , au sein des ondes

TranspfUQeiites eLptofon^çs , ' Il repose moHeinent.

* Sur son lit de mousse marine ,

Une nymphe des eaux s*inclino ,

Et le flot roule doucement.

^ Silencej silence!

L'hynuic funèbre au loktdans l6& a^rs se balance ,

S'éteint, meurt et puis recommence.

Silence ! ' '

(Le chœur aérien répète à demi voix :. Silence , etc.)

FBRDtNÀTfD.

J eutends Thjmnne'de mort; résonner daps loa airs ; ■ D*où peuvent émaner ces magiques concerts?

En vain , j*écoute....

ARIBL.

Perle, aux coulears diaprées , Corail aux tiges pourprées ,
F|ei|r,de8 ipiers aux longs raqnieaux , De Totre parure éterqçUe
Ornez sa dépouille mortelle , Resplendissante au sein des eaux ,
Silence î silence ?

L'hjmnne funèbre au'loin dans les airs se balance .

378 DRAMES MBKTEILLBUX ST FANTASTIQtSS

S*étâpt , meiirt , et paig reeommence.

Silence !

(Lb ehmar répète. Silence , etc.)

Le contraste de ces couleurs est encore asses visible dans nos vers : et c'est tout ce que nous avons voulu reproduire , désespérant de traduire de tels passages : ployer à notre versification peu

accentuée , à notre poésie dédaigneuse , l'énergique tissu des pei^sées et du rythme de ce grand homme, serait la plus difficile des œuvres.

L'ironie, inspiration toujours présente et cachée des drames de Shakspeare , s'attache , dans la Tempête , à la politique et aux bizarreries de l'ordre social. Dès la première scène, l'égalité humaine renaît en présence du danger commun , et le monarque , tremblant devant le pilote pendant que le vaisseau est en péril , annonce les intentions de l'auteur. Prospero ,. qui parvient à dompter Caliban ; le vieillard , faible , mais d'une raison puissante , triomphant du Géant inculte et l'asservissant à sa loi, offre une frappante image de la ciidlis^ion qui fonde les empires , de llnteHigence qui domine la force brute.

Arrivent Les naufragés. : à peine ont^ils la^ vie

DE SUAKSPEARE. 379

i^uve, que leurs intrigues de cour recommencent dans File déserte : il n'dnt plusniforlune, ni sujets, et ils conspirent* pour une royauté sans apanage ; Us trament des réYolutiens et machinent des complots, rien que pour se tenir ejçr haleine, pour n'en pas perdre l'habitude. Derrière eux est un vieux philosophe honnête et bavard, Tabbé de Saint-Pierre de ce tpmps-là. Pendant que ses compagnons font de la politique positive à coups de poignard, il s'occupe de politique idéale; il rêve des utopies. Tout le monde sera noble , riche, heureux sous sa loi : fraternité complète., communauté de bien; opulence pour tous. N'estil pas admirable ce rôle de l'honnête homme inactif, à côté de l'activité scélérate des autres politiques , moins bons théoriciens que lui , mais qui vont droit au fait? Et n'avons-ous pas vu toutes ces ^choses? Enfin,

sur le dernier plan , de grossiers matelots , alliés à Galiban , prétendent aussi à l'empire ; car tout le monde , dans cette pièce , a de l'ambition , comme tout le monde , dans le Rêve de la tni-août , a de l'amour; c'est le plus hardi «t le plus brutal qui l'emporte. A peine le plan de conquête est-il

conçu , que le niais conspirateur tranche déjà de l'autocrate^ h^i son confrèVe, et nnit par lui octroyer sa gr&ee eivec une royale et édifiante coodeecendance. t ■

Faudra-t-it croire que tous ces fils épars , qui se réunissent dans un centre commun, et, par le tissu le plus merveilleux , coïncident dans tous leurs points , n'aient été réunis que par le^basard? Que les agitations, les peines, l<!s fureurs, les douleurs, le&remords, les abandons, les folies

de Tamour, se trouvent tous , et par hasard, ras-

semblés dans le Rê^e de la tni^août depuis les caprices qui traversent Tâme inconstante et aérienne des sylphes, jusqu'à l'in-iiitation la plus grossière , la plus épaiâse , la .pilus bizarrement discordante de ce que la piàssion a de romanesque? Est-ce fortuitement que ta Tempêee , au miKeu de ses inventions mervei-Heuses et comiques, offre à peu près toutes les leçons politiques imaginables, et une peituture de tous les caractères qui se meuvent dans la 'sphère des intérêts publics, depuis le roi-pl>iIo-sophe, dont Shakspeare a (iïk un sorcier, jusqu'à ces matelots qui , trouvant un habit de pourpre et une couronne après

D£ SHA4CSPEARB. . . 38 1

le naufrage, joupiitau fKiona|*qi}e et an • ministre , tout aiissi Jbieâ qtj&Meitrs -Bisâtresi^ Or4téut!S âif^ lus , égôisteç ipptiti-

quès , bonhomie iiiaise des théëmstesy sagàcHé ïiBfiB«eral6
 ded^genif d'État^ la pratique lietireuse <le>> spéculations
 «^de^' Machiavel , riiupmssaBc^^ des:geii& dé bien ^ la .bas-
 sesse d'un peuple imbéoilé^ represenlé^par^^^an, qui ne &it,
 loi, des révolutions :qio:pour.6aire du mèïï/earet « baisêroles
 pieds d'un nouveau maître .1 ttoût y esA; et, pour àcherver le ei-
 lefdœuvre^ -taat dé profondeur et déraison se cache sous ^Qe
 profusion de richesses poétiqjoes,.V de scènes comiques y
 niedves ^ tnaigue^Ji, borlatiques, \ qui ne laissent apercevoir
 que Fén v^oppe bril^ laute de ces grieiades moralités. > * .

La feitilit(i^ d'invention et Téclat dé.pNHiésie qui distinguent
 Shakspeàré sont fâeiles>à)apptéciër ; ce que nous réclamons eh
 saiavéuryelVàt^le^fMi-. vilége de la plu:i. haute, .die laplus%
 {Hns9aate;rài<son. Et peut-être , dans la situatÎQa ^actueUe^
 des* esprits, n'^stil pas» inutile detudierysbnsA.ce rapport , ses
 cœuvres admit*ables ; - dé prèuVein que ses créations les plus va-
 poreuses sont fégtés par une force secrète de vérifié etde bon:
 sens; ûe tels

382 DRAMES IfXRTEILLEUX BT FANTASTIQUES

travaux , exécutés par des mains habfles , tea'^ draient à dé-
 truire enfin ces distinctions de sectes et de partis littéraires , qui
 affligent tous les bons esprits, à ramener insensiblement les
 masses vers un éclectisme raisonné , vers un sanctuaire commun
 où tous le\$ instructeurs des nations aient leur place et leur culte ;
 où Shakspeare ait son trône, et Racine le sien; où Dante appa-
 raisse; où Sophocle brille éternellement de Téclat de son génie si
 touchant et si pur; d'où Ton ne bannisse' que le faux, le libaniéré,
 le servile. Sans doute, appeler ce moment de tous ses vœux , ce
 n'est plaie à aucun parti ; mais il y a une espèce de courage intel-

lectuel à conserver sa conscience de penseur intact et sans tache ; il est peut-être temps que les hommes de sens se liguent contre ce fanatisme aveugle qui gâte les meilleures causes, comme Têlève du sorcier abusait d'un excellent talisman; contre l'habitude malheureuse de se prosterner devant une idole unique ; contre l'oubli de, la vérité pure , de la raison consciencieuse ; contre le besoin d'accepter un vasselage hellénique ou germanique. Une intelligence, même médiocre, doublera sa puissance, si, au lieu de

DE SHAKSPEA&K. 385

s'enchaîner à des maîtres, eÙe se consulte» elle s'interroge, elle se comprend eUe-mèm|. Peut-être l'époque est*elle venue de réclameirle développement spontané des idées de chacun dans leur individualité propre, développement qui concourt plus qu'on ne pense au bonheur et à la puissance morale des nations* Si j'avais le secret de ces* paroles vives, hardies et éloquentes qui entraînent les hommes, et si notre siècle n'a« vait pas beaucoup - d'autres affaires importantes, l'en userais pour le convoquer à la destruction de toutes les folles nuances de l'esclavage intellectuel , à la consécration de cette liberté qui affermit toutes les libertés et détruit toutes les servitudes , la liberté de l'esprit.

s U.—HAMLET.— MACBETH. —PÈRIGLÈS, ROI DE TYR.

LE CONTE D'HIVER

La Tempête et le Rêve de la mi-août sont de tous les ouvrages de Shakspeare les seuls où il se soit livré sans réserve aux illusions

de la féerie. Nous avons essayé de soumettre ces symboles ca-

5Â4 DKAHES HEUTSItCEBX . ET «FANTASTIQUES

pricieuld une penâée {nrofonde à une anafysé non
grAHun^Cale ej^ pédantesque, -ou mysH^e et subtile y^maïs
simple , sévère, et consciencieuse. Nous y avons vu la raison du
poète , raison assez puissante pour se jouer de se^ propres trés-
cirs y se caelie sous àe% arabescpies étincelantes de couleurs va-
riées , et.eompos<5ës^:<^u mélange de toqtes ied formes poétic-
jues. Pour >e vulgaire , c est une fantasmagorife sans but AioBÎ*)
quand la fée Morgane , si célèbre en ;Italie> s»spend au sein des
airs ses palais de pourpre et de nacre , ^ tç peuple n'y voit qu'un
miracle fugitif, '<et ne comprend pas sur quelles lois de la nature
repose le phéno* mène qu'il admire.

XiCS êtres surnaturels qui peuplent ces deux ouvrages sont lé-
gers et de nature inconstante; la terreur ne les suit pas, èf X#?tli-
ban lui-même est un objet de mépris plutôt que (l'effroi. Quand
Shakspeare veut employer comme r^sort tragique l'intervention
de^ esprits et dés ombres, il a soin de ne' pas affaiblir^ en la pro-
diguant, l'impression iqu'il veut produire. Alors k lâonde surna-
turel se laisse à peine entrevoir; perspective lointaine, obscure,
menaçante,; qui projette sur lavie réelle

D£ SHÀKSPEÀRE. \$85

des clartés effrayantes et passagères, he spectre é!Hamlei na
besoin que de deux : scènes, pour verser lepouvante dans toute la
tragédie. Ce que le poète veut peindre, c'est la mortelle incerti-
tude du jeune prince « sa longue et amère méditation sur la vie et
le trépas, sur la destination de l'homme , sur la vertu et le vice.
Pour porter le trouble xlangs cette. âme rêveuse, dans cet esprit

mélancolique^ l'ombre d'un père assassiné est sortie du tombeau. Dès lors Hamlet ne vit plus sur la terre. Associé aux secrets d'un autre univers par cette apparition qui s'est emparée de toute sa pensée, il se sent enchaîné parmi les vivants. Le désir de venger son père, la terreur que lui inspire l'abîme inconnu où il veut s'élancer y le retiennent encore, et il demeure comme suspendu sur un gouffre entre les deux mondes. Tel se montre Hamlet pendant tout le cours du drame* Il rêve, il vit avec les ombres; toute son âme est avec son père assassiné. Quand les ridicules de Polonius, ses formules de courtisan, ses axiomes niais, son affectation de gravité et d'élégance; quand l'hypocrite bonté du roi et les remords de la reine viennent réveiller Hamlet, et

586 DRAMSS MÏRÈLTKUX ET FANTASTIQUES

\ici rappeler le soutien oublié des réalités qui reçoivent, alors il faut voir comment son mépris et son ironie éclatent, tout empreints encore des idées fantastiques qui lobsédaient. Quelque chose d'insultant, de triste, d'infini, de bigarre, ^ mène à tous ses discours Ce n'est pas là révélation du meurtre qui préoccupe seule sa pensée; c'est sa communication récente avec le monde des esprits qui a jeté dans son intelligence les germes de la demi-insanité qui le possède,

} devient cruel pour Ophélie, qu'il aime; il trouve un lugubre charme dans sa conversation avec les fossoyeurs du cimetière. Jusqu'au dénouement, il est animé d'une ivresse sombre, d'une épouvante secrète, d'une moquerie méditative et terrible. Goethe est de tous les commentateurs le seul qui ait saisi ce caractère. Samuel Johnson, excellent lexicographe, habile épilateur de mots, écrivain dont les périodes cadencées ont toujours deux membres égaux et deux parties corrélatives ^ s'est trouvé fort

embarrassé dans son examen critique à! H amie t. Rieti de plvs naturel cependant, rien dé moins bizarre que cette création si forte.

Ce n'est plus l'Oreste antique, obéissant à la

Dfi SHAKSt»fiAAË. 5S7

fatalité divine qàì enibnee son glaive dans le cœur maternel. Il suffit y (jioar comprendre Hdmiè, dé s'identifier avec le jeune prince , et de penser à la désorganisation qui aurait lieu chez nous , si)a figure d'un être que nous regrettons, que nous avons aimé» se montrait tout-à-coûp devant nos yeux, vivante, mais de la vie ,des oînbpes , éloquente, ma)estue»S6 , menaçante et plaintive.

Ce qu'il y a d'admirable dans Shakspeare, c'est que , tout en laissant à peiné apercevoir les êtres surnaturels qu*ï tné en œuvre , il ne s'en sert jamais eomme d'agens passifs, de ressdrts secortdâîrés et commodes. La plupart des auteurs, en

saisissant le sceptre dcf magie, n'y voient que le moyen de s'assurer l'indépendance de la dérajîon , et Tabus d'un vaste pouvoir. Ces ombres, ces esprits y ne sont pour eux que des décorateurs

machinistes , chargés d'aniu^er le peuplé par deë époûvûntemens imprévus. Dès que Te monde sut-naturel apparaît chez le poète anglais, c'est in éoùtf aire pour dominer les mortels mal* heureux ; c'est pour planer sur l'ouvrage entier. Ainsi Mëtbeth a pour inobile principal l'appariliofi des sôî^lèrès. Dans leurs cavernes , au milieu

588 DBAMES M^RTEiLLEUX ET FANTASTIQUES

de leurs danses, que le bruit de la foudre accom-» pagne, se préparent les sanglantes révolutions de l'Ecosse. Tout, dans ces deux ouvrages, est profondément calculé* Si Hamletj par son but métaphysique, se rapproche davantage de la manière mystique el rêveuse de l'école allemande^ Macbeth est de toutes les pièces de Fauteur celle qui a le plus de rapports avec le sys-

tènie du fatalisme antique. Œuvres profondément tristes, où le destin se montre dans toute

sa rigueur, où la félicité 9 la vertu de l'homme , la force même de son intelligence, nous révèlent toute leur douloureuse indigence; bien que des êtres merveilleux, des fapômes évoqués du sein de l'avenir, des ombres exilées du royaume des morts, y apparaissent, ce ne sont pas des drames fantastiques , mais des tragédies sérieuses et sublimes.

Au contraire, une grande partie^ des drames de Shakspeare dans lesquels on ne voit ni anges, ni ombres, ni esprits infernaux, sont de véritables caprices, des contes fantastiques, et bizarres. Désignés, on ne sait trop pourquoi, sous le titre ridicule de comédies , tes ouvrages ne sont

DE SHAKLSPEAR£. 38g

après tout que des Nouvelles romanesques , soumises aux lois du drame et rarement assujetties à celles de la vraisemblance. Il faut, pour les comprendre, écarter tous les souvenirs de la Grèce el de Rome. C'est h la littérature des [>euples de VEurope chrétienne, depuis le douzième jusqu'au seizième siècle , que ces drames se rapportent. Lu donnée qui leur sert de base, c'est le jeu Au hasard , la lutte pénible de l'homme ballotté par ses caprices, l'infinie variété d'éyènemens et de contrastes qui régissent la des-

tinée humaine. Shakspeare n'a point créé cette donnée , il Ta trouvée empreinte dans toutes les littératures contemporaines, dans toutes les traditions du moyen-âge, dans tous les penchans intellectuels de son siècle.

Sous le règne de la fatalité grecque, tout avait sa place fixe et assignée; l'esclave naissait esclave ; les castes restaient immobiles*, invariables , coulées dans le bronze. La grandeur des anciennes républiques reposait sur ce fondement. Quand Rome et Byzance chancelèrent, quand le christianisme annonça au monde la liberté de l'âme et l'égalité de tous les enfans de Dieu

590 DRAMES MERVPLUÏU)^ BT FANTASTIQUEi»

devant le trône éternel : le fatalisme et l'immobilité furent frappés de mort.^ La volonté humaine trouva son essor indépendant. Bientôt après un incroyable chaos bouleversa les empires : théisme , polythéisme « platonisme confondus; hordes du Nord et du Midi réunies ; ruines, terreurs , atrocités , vertus barbares ; dévouemens chrétiens; cette immense convulsion déplaçant tout ; ces catastrophes multipliées ébranlant toutes les fortunes, changeant les maîtres en esclaves, les esclaves - en maîtres , firent du monde une vaste scène où se entrechoquaient tous les accidens d'un hasard effrayant. Il faut lire dans saint Augustin les témoignages de son étonnement et de sa stupeur, à l'aspect de ces grands changemens. Rien n'est invraisemblable aux yeux des hommes qui ont vu de telles choses. Chacune des migrations qui envahissaient le vieux domaine des Latins était une nouvelle entreprise , un acte de guerre belliqueux, une aventure de guerre et de barbarie. Les peuples scythiques, les races caucasiennes, les pirates normands, les Arabes vainqueurs couvrirent notre sol des flots de leurs soldats

tats ; et notre Europe gr^ndit^ et aos sociétés se formèrent,
 et nos institutions commencèrent , et nos idiomes prirent nais-
 sance du milieu de ces terj^ible^ fi^ fanantes merveille^.
 P^eipi» et cbréiîças , to^ i;jB^ peup^s nous \$ip^rtèrent m trir
 hpij^nr^poïff^&f JLeurs tratijl^ioii^» |e\$réçi.ls }^jj(9rres qui
 ci^ai^maiepj^t ^eiir solitude. A peine |^s di^r^joa J^gag^s^
 n«s de là languie latiaie om 4^ Ti- ' dipme jLpf^ippif^ue ,
 jbjégay;èrei|t-ils leurs premier! ejs^is? à pe^e Im^Uigence
 ei^it^elle le t^mp^.de se i^f^loppet et d'employé? o<?s nou-
 treaux îdiopic^, îqsitrijimens epçore gi^o^îçrs ; ce fut pour dé-
 pei^e les bizarxes jeux du sort , le3 grandes ^et jp,éril|e,\^\$
 ^y(9n|f:ures des. hé rps, le monde en proip au; Yfi^Japs e;t ^: ^
 h^iireti;:^ , quelquefois la iaSpifi^e oigla^j^^^ipsent saufc^
 et toute la

Wag^5>«4e^n.

Pè^ 1^ pr\$îQièris ^ppqii^ de)a déc^denjce 9 les romai^ç g^?
 c\$; , (dont nou^ possédons quelques fr^gui^s, ,Qffr/ent des
 tra/Qes deîçe aouveau peufiiffi^df t-j&^ritihuii^ain.Quandl'Ëiï-
 rope ébranlée s^ ra|Sf^y qu^delle 9 pu pirendr<ç une forme
 l^àjble^ ç^ ypit i^aitre tous les nécit^ d aventures p^i^l^u^s où
 ^nt célébrée

Les Ogier» , LanceloU , et UolaDds »

De qui \y méuestrien font Ij -nobles romans.

C'est sur la même dooDee, dliéroisme aventureux, que repose
 te théâtre espagnol , auquel on pourrait donner pour épigraphe
 unique le titre d'une des comédies de Calderon : Lances de amor

è de fortuna; • jeux périlleux de la fortune ^t de l'amour, » Cette
 habitude de regarder Finvraisemblable comme possible, et le ha-
 sard comme roi du monde, devint inhérente à tous les peuples de
 l'Europe, et se teignit, pour ainsi dire, de la nban.ce spéciale qui
 caractérise leurs mœuS. . De là nos fabliaux légers et moqueurs :
 récits malins et respirant à la fois le libertinage et la ^ bravoure.
 De là les grands rémans espagnols et les prestiges poétiques qui
 ont fait la gloire de TArioste. Richesses littéraires, essentielle-
 ment modernes, la Novela, des Espagnols, le Conte italien, le Fa-
 bliau du trouvère , émanent de la même «ource. Ne méprisons
 point ces trésors vraiment nationaux, inconnus à l'antiquité ps-
 denne, auxquels nous devons non seulement ces vieilles et char-
 mantes narrations qui ont fait les délices de

D£ SHA1LSP£AR£. 593

l'Europe , maic le Roland furieux » mais le chef^ d œuvre de
 Cervantes, une partie des créations de Shakspeare, les récits de
 Bocace, les plus heureux incidebs de la scène moderne ; et même
 cet admirable Gilblas, reflet lointain du roman d aventures, ta-
 bleau comique et achevé des jeux du hasard dans- la vie privée.

Au temps de Shakspeare , les romans du moyeti* âge, élaborés,
 retravaillés, rimes, traduits d^une langite dans une autre,
 étaient en grand honneur. Henri IY, traitant dans son conseil la
 plus gravé matière, citait sérieusement Palmérin d'Angleterre et
 Lancelot Gauvain (i), pour prouvera M. de Sully et à deux autres
 barbes grises, qu'il devait se séparer juridiquement de Margue-
 rite de Valois. L'immortel Cervantes écrivait Persilès et Sigis-
 monde , roman , plus invraisemblable que toutes les fictions si
 cruellement raillées par Don Quichotte. La plupart des drames de
 Rotrou et de Hardy , son prédécesseur, < ne sont que de misé-

rables parodies de ce genre, extrêmement facile et fort digne de mépris , quand il ne s'en-

(i) Voyez les aïscours de Henri IV eu son conseil , à la suite du Divorce satirique, paxD'Ajxbîgné,

3^4 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUEvS

fielik oi 4e peintures vraies , ni d^éloqœoe , m de poésie 9 lorsqae Ion se coate&te d'y accomuier catastrophes sur catas-trophes , improbabilités sur «mpn^bahilités. Une ^ade partie des pièces de Lope de Yega n'ont pas d'autre mérite que la fertili-té dlnveotiou nécessaire pour créer sans cesse de nouvelles res-sources, et jeter au hasard sur la ficèoe une imidtttade de mervei-thuseê occurrence», conune on disak au seizième siècle.

Shftkspeare , dont l'esprit souple s'est plié k iQiA^s les formes dramatiques en faveur paini ses eiMitemporam» , n^a o(>apos4 que éoif^x ourvri^^, taillés 9 si je puis le dire , mr ce gmSSier pAtroa. <l'est Pérkièê, ébauche de sa prefff^i^ jeunej9^e , imitée d un rom^n antique ^ fivfk4 pajr l^ fif^jix poète Gower» et le Conie 4'ffiv^ ii^miiif^ Ta)e;, pièce invraisemUa-^)>tie» pi4i\$o^ §on ^esSi, mûri par tes années^ f^ (Iw^ ^A<^ empj-reiptiB bien plus profonde.

<L|i «iM^op, qui n^^que au plan de cm deux ^j^ffà^&f fp retrouve dans les détails : c'est la verUi^ ^fiypt -tiaoEB^bant d? h destinée; eWiSt la supériorité des dons naturels sur les dans ac-quis, c'est la noblesse de lame aux prises avec le sort Si

VOUS aye^ lu dans un Doctrinal f^ihinu^f quelque vieux conte pleiii d'intérêt, de mouvement et d'mcohévei^ce , vous

ppuves vous faire une idée du charme d^ ces deux ouvrages , et de leur invraisemblance étourdie.

Sbakspeare ae s'occupe ioi que de la surface brillante et faalas-
tiqtie dc9 évèneineas ; il e^ es* quisse les vicissitudes avec iiu pi-
noeau rapide ; il ne voit qu'une sotte de phénomènes
M^^^i^^e^ daitô le vaste tableau du oaonde. Il ^e rapproche
des dramaturges espagnols , et cil^aie eux, il est lao* tôt lyrique 9
tantôt passionné ^ toujours mobile el inconstant daitô ses
f>eiQtures.

Mais ces caractères inhérens au genre que Shakspearé traitait
pe suffisaient point k sou génie. Le pathétique d<^ scènes de la
vie privée qu'il reproduit 9 Ja création de quelques persocK .
nukges admirables de oaïveté et de gcâce , rift^hè^ tent l'incohé-
rence du plan , qu'il emprunte à la légende gothiqite. Dans Pérùl-
hê, xax mari qui s'embarque avec sa femme, près de mettre au
monde un enfant , la voit mourir au milieu de la tempête i ce
mêlange de la douleur intérieure et du danger présent, des
convulsions de la nature

et de celles du cœur, est exprimé ^vec une simplicité qui
touche au sublime. Dans le même ouvrage, une jeune fille, jetée
parle sort dans un lieu de prostitution , non seulement échappe
aux dangers qui la menacent , mais répand autour d'elle comme
une atmosphère de pureté et'de vertu auxquelles les âmes les
plus corrompues cèdent en dépit d'elles-mêmes. Ainsi , mêlant à
la peinture des jeux du sort celle du caractère, il relève , à force
de vérité et de talent, la facilité triviale d'un genre où Ton peut
réussir sans mériter aucune estime.

Dans le Conte d* Hiver , c'est encore un rôle de jeune fille qui fixe l'intérêt et sert de point central à un drame très bizarre. Perdita est bergère et princesse , modeste et passionnée , tendre et fière à la fois : elle a été déposée tout enfant au milieu d'une forêt sauvage , par un vieillard qui a reçu du roi l'ordre de se défaire d'elle : il prononce, en s'acquittant de ce triste office, ces paroles touchantes : • Pauvre petite! » puisse le destin te sourire ! voici l'orage qui

- commence; pauvre enfant! ainsi exposée à périr
- et de froid et de faim ! Adieu ! adieu ! il faut rem-

DE SHAKESPEARE. %Q^

» pour mon serment! Le jour s'obscurcit, la nuit • vient! ô malheureuse fille des rois! que tu seras si durement bercée pendant ton sommeil ! » Ainsi commence une vie d'infortunes à laquelle s'attache un vif intérêt romanesque.

Depuis le seizième siècle , notre horizon s'est agrandi. Nous ne voyons plus l'histoire des hommes et des empires comme un jeu de hasard mais comme le résultat de causes secrètes et profondes. Doit-on aujourd'hui prendre pour modèles les créations fantastiques que Shakespeare empruntait au goût populaire , et sur lesquelles il a répandu tant de charmes? Ce serait oublier le but et l'essence même de l'art dramatique. Rien n'est plus actuel que le drame ; il ressort des mœurs du peuple auquel il s'adresse, il lui rend ce qu'il vient de lui emprunter. Curieux objet d'étude Shakespeare n'est pas plus un objet d'imitation qu'Eschyle ou Euripide. Comme l'auteur anglais a puisé dans les contes du moyen-âge, dans les chroniques en vogue , dans les idées contemporaines, ces richesses qu'il a fécondées, ces formes dramatiques

que son génie a rendues immortelles : c'est dans la société* qui vit autour

3^8 DRAMES MBR?BLE.£ttl iT l^ANTASTIQUES

de Dons, qui nom presse de ëmt itïûùtmhtë , que se trouyent toutes nos ressonrees ; ël bietf ^e l'eiamen apprafoadi des productions de l'esprit dans leur rapport àtèc te temps <}ui lés a vas naître , soit profitable , titile et plein d'intérêt , te n'est maintenant ni sur Sbakspeare ni sur Sénèque qu'il fiut se modeler. C'est l'bomnie, la vie , ta société , le monde existans qu'il ftut j reproduire t ces modèleil posent derant nous ; et il n'y a rien à gagôèr, Ce me semble, dans eette route de dénriHlé intéiléctuelte , où , dé tous temps en Frsnee, ou ^'èst précipité avec zèle.

IPlècen pastorales.

S m. — TOW GENTLEMEN OF VERONA. — CIMBELINE.

— AS YOT) LIKÈ W.

La singulière tariété de forme dont Shakspeare a revêtu sa pensée correspond, ainsi que nous atons essayé de i indiquer, avec diverses tendances

ÀE SHALLSPÈABE. • 3^9

appartenant h la même époque, avec les' goûts hétérogènes dont lé temps où il a vécu se trouvait bigarré : moment fatal où tout cbangeslit^ où tout était confus , ère de trausîtion , de renouvellement, de destructioti ; celait une époque vieille èft jeune, naïve et pédantesque. Les raif&nemens de la civilisation Halie-nîie, objet d'imitation universelle , se trouvaient jetés sur un fond de barbarie , et faisaient tache au milieu de inœii^ souvent gros-

sières ; et les souvenirs d'une anKqui^é mal^ étudiée et mal comprise se confondaient

avec les nombreuses traditions du moyen âge.

Ces dernières livaient une sœur cè i^atidnale et toute chrétienne ; c'était l'élément populaire. Quant à l'étude et à l'imitation des anciens , elles jaillissaient du fond des couvens ; e'élait la partie factice et savante déf la littérature. Admirons la souplesse et la fécondité avec lesquelles , résumant dans ses drames toutes les pensées contemporaines, Shakspeare leur donna une expression et une fof*me vivante , étemelle ! Les fées du Midi , l'éclatante ironie de l'Arioste ^ se jouent dans lé Rive de ta mi -^ Mût. Les sorcières du Nord dirfgettt la fatalité qui

400 DBAMKS MERTBiLLEirx ET FANTASTIQUI»

plane sur. Macbeth ; les Légendes et Moa^elies eq>agnoles ont dicté ces étranges compositions où lesprit d'aventures se ment et apparaît dans tons ses cs^ces , et dont le hasard est le seul mobile. Nous ne nous sommes pas arrêté long-temps sur ces dernières, qui se rapprochent beaucoup du théâtre espa^ol ; les évènements s'y croisent » s'y succèdent , s y jouent dans tous les sens , comme les rayons du soleil réfractés par une surface polie, traversent l'espace arec cette éblouissante rapidité que Virgile a décrite en des vers trop connus pour être cités (i). Ces esquisses , d'une facilité et d'une transparence admirable ,

(i) Sieut aquœ iremuitany labrU ubi lumen kaenis, etc.

Virgile a empranté ce beau passage à un poète mal apprécié , Apoiloniuê de Rhodes :

Hf ^ (OV nç xt xt èùfiotç tntvoîXXtxcu acyXv) ^ etc.

(Argonautiquae». LU. III, v. 766.)

L*éciat et les inflexions variées, sonores, dalangage hellénique* se prêtaient bien mieux que la séYérité de la langue latine à exprimer cette comparaison ingénieuse. Aussi, quelle que soit la pureté du style virgilien, FaYantage est-il resté au poète grec. Gamoens, qui se servait d*lin idiome moins fécond , mais remarquable par Itk plénitude et Téclat des sons , a introduit la même comparaison

DE SHARSI»£ARE. 4^1

fiV>nt de mérite que par les détails; Je fond en est empranté ,. sans aucun changement , à de vieux romans populaires dont 1 origine se perd au sein dès traditions obscures et mythologiques! On retrouve ainsi toute Tbistoire de Perdilà\ bérbîne «lu Conte d'hiver, dans les vieux poèmes du pays de Galles ; et tel incident merveilleux dont Sbakspeare a profité, si l'on prenait la peine de;suivre exactement sa fïKation historique à travers le chaos des souvenirs populaires, ne serait plus qu'une

antique fable religieuse, arrangée par les bardes, recomposée par les jongleurs chrétiens , retravaillée par quelque auteur de ballades, parvenue, à

dans ses Lusiades. Je cileraï celte imitation , parce qu'elle est peu connue , et fort digne de Têtre :

Qaal o reflcxo lame do poUdo.

Espelho d\iço o de cristal fermoso Ghe do rayo solar sendo ferido ' Vay ferir noutra parte laminoso :

O sendo da ozioza mac moYidq Pela casa do moço cnrioso
 Anda pelas paredes e telhado Tremulo aqui e alli dessossegado ,
 etc.

{iÉU\$idaêj 'j, 86, 87)..

40a DRAMES MEUTEIIJ.BUX BT FANTASTIQUES

' travers tant de mutilations et de métamorphûses, jusqu'au x?
 i* siècle.

Un autre emploi du genre fantastique, une autre espèce de
 drames où Sfaakspeare renonce à la vente positive et fuit le
 monde réel, mérite plusd'attea-!tioQ encore : ce sont ses pièces
 pastorales. Le gé* nie philosophique du poète Is'y prononce
 forte^ ment ; et la donnée originale de ses ouvrages résulte de
 l'une des singularités les plus piquantes du temps où l'auteur
 écrivait. Depuis un demi^ ^<!le f toute la chrétienté était en
 proie à d'horribles convulsions intestines et étrangères , reli-
 gieuses et politiques. En France , la ligue expirait à peine ; en An-
 gleterre , Henri YIQ et sa fille Elisabeth n'avaient épargné ni te
 sang ni les tortures pour affermir sur leur tête la tiare anglicane.
 Au milieu du feu et de la fumée des bûchers et des champs de ba-
 taille, on vit des hommes tout couverts de fer, habitués aux
 controverses théologiques, aux perfidies italiennes , et à la vie
 aventureuse des camps , s'éprendre d'une passion vive pour
 l'idylle et pour l'églogue. Vous eussiez dit que ces rêves de bon-
 heur paisible les consolaient de leurs maux' réels , et qu'un be-
 soin d'équili-

^ oE «flAKSPEARE. 4^^

bre, dont Tesprit humain ne peut se défcïire, les jetait du monde sanglant qui s'^gHait autour d'eux 3 dans un monde de bergeHes qui les char* mait. D'Aubigné , Tun des hommes les plus ékw quens et les plus vrais de son siècle , a vu , dit^il,

« un brave guerrier de ses amis , blessé daas la mêlée , aller s'asseoir sur le bord d'un ruisseau , et là s'occuper à graver le chiffre de sa belle sur l'écorce des hêtres, et à soupirer des élégies. • Ce singulier mélange des mœurs militaires et de l'affectation pastorale se montre sous de^ traits plus grossiers et plus étranges dans les sonnets d'un capitaine de I^phryse^ que peu ^e per^ sonnes connaissent et que personne ne Ut (i). Ce vieux partisaQ , tendre comme Tityre et Mélibée, raffiné d'honneur comme les plus braves de la cour gasconne de Henri IV, dévot comme on le peixse bien , et cynique par-dessus le marché , ne va jamais au sermon que pour y voir sa maîtresse ; il lui fait sa cour dans Téglisq sous le nom du jeune Aicimadure ; il y récite son chapelet en prononçant à chaque graio qui s'échappe de ses

(i)P(N^iiei diversei du capitaine Mars (Marc) de Lasphryse, etc. ,

404 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

doigts une lettre» du nom de cette bergère , qui se nomme Églé; il va se plaindre de ses rigueurs au bord des ruisseaux en langage des halles; et sans quitter un moment les formes de Télogue / la houlette et la pannetière , il supplie M. sainl Antoine de favoriser ses amours , d'attendrir la cruelle, et de lui faire trouver

Dans ses br<is rondelets cent Yoloptés mignardes !

Mélatiges grotesques; objet de surprise pour qui ne connaît pas l'espèce humaine : quelles dissonances si bizarres ne concilie-t-elle pas?

Ce fut cette manie pastorale qui produisit la *Diàue* de Montemayor, la *Galatée* de Cervantes; l'*Arcadie* latine de Sannazar, l'*Arcadie* anglaise de Sydney, et l'*Astrée* de Dürfey, qui n'est elle-même qu'une *Arcadie* française. Tout cela fit fortune. Au milieu des agitations de la politique et du scandale des schismes, une réaction singulière et secrète, ramenant tout-à-coup le règne de *Tidylle*, et s'appuyant du platonisme amoureux de Pétrarque, vint répandre sa fadeur pastorale sur tous les pays civilisés, sur toutes les cours

de l'Europe. On regarda comme un modèle, un ouvrage, où sous des couleurs moitié champêtres et moitié romanesques » l'auteur a professé allégoriquement toute la science politique du xvi^e siècle; c'est l'*Argenide* de Barclay, livre admiré pendant un siècle, et que l'on ne peut parcourir sans dégoût. Les meilleurs esprits, De Thou, Montaigne, Bacon, Cervantes, se laissèrent séduire. Elisabeth écrivit des sonnets champêtres que ses courtisans nommaient «*Mém* (sugared sonnets) et où son langage est en effet celui d'une bergère et d'une vierge; deux titres; qu'on peut également lui contester. Quelquefois; mais comme en dépit d'elle-même, elle oublie Pétrarque, y devient Elisabeth et reprend son caractère despotique : c'est là qu'elle nous plaît davantage : « Mon glaive (dit-elle dans la dernière strophe de l'un de ses sonnets curieux), mon glaive s'est long temps reposé. Mais que* les séditions se présentent; que, bannis des autres royaumes, ils cherchent à jeter l'ancre dans le mien, qui ne souffre point de tels hôtes. C'est contre eux que j'essaierai de

nouveau le tranchant rouillé de, mon épéej et quiconque aspire à de tels chaugemens , qui-r

4<^ DBAME6 MKRTEILUU3L IT fANTASTIQUSS

conque ëe réjouirait de pâfeik troubles, f abattrai •a tête (i> JHlpêtt îkBit Wppeê.

L'ijispiration qui â dicte ce terrible sonnet n^était point douce et gturée , mats franche et fort ëaergique. Ailleurs , la reine reprend son ton de bergère platonique , et ce contraste offre tm trait de moeurs > qui jette sur l'époque la clarté la plds vive.

Shakspeare qui tfoUTait dans tous lès goûts de son temps de nouvelles ressources pour son art , mit à profit \$ mais en homme de génie , le penchant de ses contemporains pour les images pas* torales« Dans quelques unes de ses^ pièces il se

(1) No f orrain banytht wjgkt Sliall ankôr in this port ; Car realme brooket not seditioas secte »

Let them elsewhere ressrt !

My rastie sworde through reste Shall thas his edg employ ; To poU iké toppes that seek sach change »

Or gape lor sncti like joy.

Les poésies de la reine Elisabeth, éparses dans de vieux re-caeils^ mériteraient bien d'être rassemblées ;. nous comptons en inséreï fntl^nes ntket dans cet onfrage..

plut à esquiAser dès travaux ravissans de cette existence paisible, idéal^^ rêveuse, indépendante. Mais, ail lieu de tomber dans la fadeur et la niû.« aotcmie de ses modèles , saisissant ie

côté philo*sophique de cette ddtmëe , il plaça , soit auprès de«ees bergers , soit dans le fond de son drame ^ les tourmens de la vie active , avei> ftes folles am^ bitions et son tumulte, tl montra , d'une part la nature et la liberté dans tous leui!^ charmes , et d'une autre ^ les occupations facttbes , la servitude perpétuelle , dures chaînes que la société tiou!^ impose. C'est la pensée première qui a dominé plus tard et tourmenté Jean-Jàcques Rousseau ; c'est celle que Schiller, dans ses brigands, a sk cruellement exagérée. Elle se retrouve entière dans les Deus geniiUkotnmes de Vérone^ dans.

CyHîbeUni , dans Comme il vont plaira. Toutes les idées intermédiaires qui devaient amener les> peuples à cette révolte contre leur société , révolte terrible que nous avons vue s'accomplir, sont franchies par l'écrivain du xvi* siècle : il proclame, par une divination étrange , les mêmes regrets et les mêmes désirs que Bernardin de Saint-Pierre , l'auteur d'Emile, Oœthe dans sa jeunesse, l'Anglais

408 DRAMES MEI^VIIIXEUX ET FAIfTASTIQUES

Gpd^in ^ oat ëloquemment exprimés deux cents ans après. Au. lieu de s'en tenir à des tableaux de bergerie et d'amour , comme le Tasse dans son jiminte, comipe Guarini dans sa pastorale, ce que Sbakspeare déyeloppe à nos yeux dans ses peiptures idylliques , c'est le .bonheur de Tindépendance 9 ce sontjes délices de la rêyerie enthousiaste et solitaire , l'exemption de, toutes les fausses convenances et de toutes l^s exigences.factices,, légalité universelle et primitive. Comme Jean- Jacques , il fait voir quels rapports intimes unissent ces goûts naturels et tous les penchans vertueux ; combien dans la presse du monde, dans le calcul des intérêts qui s'y* combattent, il est difficile de conserver

la pureté de l'âme et le calme^ de l'esprit. Il va même plus loin : et sans tonner comme Schiller, dans une déclamation frénétique, il laisse entrevoir dans les Detix gen tiUkomes de Vérone^ l'idée première qui, outrée par l'auteur allemand , a produit son drame célèbre.

Les deux amis, héros de cette pièce , qui n'est qu'une admirable ébauche, sont d'un caractère fort différent : l'un perfide, cauteleux, fécond en

DE SHAK.SPEARE. 4^9

ruses et en flatterie , se parant de toutes les vertus et de tous les beaux-semblans,' réussit fort bien à la cour. L'autre , plein d'honnêteté et de loyauté 5 spbit le sort commun à tous les gens qui manquent de cet utile savoir**faire : il est banni de la même cour. -Des brigands^ outlaws , gejis qui jouissaient alors en ^ Angleterre dHine sorte; de considération périlleuse , rencontrentJ'exiléV». le dépouillent, et, contents du, courage avec* lequel il leur tient tête ; ils lui offrent l'alternative de, périr ou de devenir leur chef. Tout ceci serait assez triste si ces aventures n'étaient légèrement^esquissées^ et si des intrigues d'amour, si les dangers que court une jeune fille déguisée en page , si la douleur d'une maîtresse abandonnée et le pardon qu'elle s'empresse d'accorder au coupable repentant , ne jetait sur l'ensemble de la pièce un vernis de frivolité gracieuse qui' en déguise le fond. Le chef de brigands malgré lui , . l'homme • qui se trouve en toute contre les^ lois , le banni , le coupable enfin , -c'est l'homme vertueux. Shak\$peare n'appuie pas beaucoup sur cette circonstance ; il indique seulement ce que peuvent faire le hasard et l'injustice des hommes; et à peine arl-il lancé

contre l'incertitude de nos jugemens , contre l'arrangement de la société ce trait oblique et caché, il se hâte de terminer son ouvrage par un dénotifement plein de force et de monument dramatique. Cette Tie des forêts et des champs que tous les poètes célébraient alors à FenTi, n'apparaît que de loin dans les Deux gentilhammes de Vérone* Elle occupe , au contraire , la plus grande partie de Cypriote , drame romanesque , roman d'intrigue» tragédie pastorale. C'est là que le poète l'élève à représenter, avec tous les développemens de son éloquence, le bonheur des exilés qui abandonnent les plaisirs de la société pour jouir des biens de la nature. Deux jeunes princes élevés dans le désert , par le sage Bellarius ignorent leur naissance ; cependant leur héroïsme naïf, leur instinct de gloire et de grandeur se trahit dans leurs moindres discours. Imogène, héroïne de la pièce, personnage d'une grâce et d'une innocence idéale , se trouve exposée à tous les périls. Errante au milieu des forêts, elle arrive déguisée en homme , à la caverne qui sert de demeure aux jeunes princes. Les jeunes gens qui

n'ont jamais vu que leur vieux père , s'éprennent

à l'ÉPIQUE. ^1\

de fémite à pins touchante l'ôte mystérieux, petit bel enfant qui le fait estimer par le ciel II y a dans cette tendresse de cœur, que rien ne trouble, qui n'est mêlée d'aucun intérêt, d'aucune passion violente et vulgaire , un charme qui n'accorde meilleusement avec la paix de la solitude sauvage où vivent Arviragus et son frère. Des êtres de thasse jettent du mouvement dans cette admirable partie de la pièce, et un enthousiasme

siasine dé dévotion naïve vient s'y mêler. Bellarius^ précepteuï^
des jeunes gens et qui passe pour leuR père , les éveillé dès Taube
:

BELLARIUS.

Sons le feuillage épais dont la grotte est Toîlée , L*aube Tient
de briller ; enfans , éveillez-vous ; Ënfans, Voyez le ciel et tombez
à genoux!

Ëntendes'TOut la Toit de cet oiseau sànvagè Qai chante et tous
inTête à rendre un saint hommage Aux feux naissans du jour qui
tient frapper vos jeux

LBS PBXITCIIS.

Salut! salut! 6 cieux (i) !

BBLLAEIUS.

Partons , enfans , partons ; à la châsie ! à la chasse (2) f

(1) Acte IV, scène ra. *

(s) HaiL keaven ! Hail l heaven l •«

4l2 DAAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

Tel est le sublime dans Shakspeare; la simplicité la plus naïve
raccompagne toujours. A ces scènes charmantes, il a opposé un
grand mouvement d'intrigues , une cour pleine de faussetés ,
d'artifices et de méchanceté , surtout un caractère de prince niais,
fat, imbécile et prétentieux, le prince Gloten , ce portait est un
chef-d'œuvre. Élevé à la cour, il joint à tous les penchansvils, à
toute la bassesse imaginable l'affectation des belles manières. On

ne peut méconnaître le dessein de Shakspefire , qui, dans le même ouvrage, prêtant

un délicieux prestige à la naïveté des mœurs , à l'élégance naturelle des jeunes princes solitaires , réserve tous les ridicules pour un personnage que l'éducation de la cour n'a pu former et fait ainsi triompher la noblesse innée de l'âme et de l'esprit sur toutes les distinctions arbitraires et acquises.

Cymbeline^ qui réunit l'intérêt des romans d'aventure, des drames espagnols, des peintures de mœurs les plus achevées , de la pastorale lyrique la plus suave et. de la méditation philosophique la, plus profonde , me semble un des plus beaux chefs-d'œuvre de Shakspeare. L'intrigue

bK SHAKSPKARE. 4^^

en est compliquée , mais claire et rapide ; et les * lois de la perspective dramatique y sont si bien observées, une demi-teinte mélancolique jette sur l'ensemble quelque chose de si harmonieux

et de si doux, que les intelligences les moins poétiques en seraient émues. Madame Duffant, elle-même , esprit fin sans étendue , sans portée et sans chaleur, avoue dans ses lettres' à Walpole, son admiration pour Cymbeline (i).

Les scènes pastorales occupent Une placé importante dans cette pièce , mais cependant une place épisodique. Shakspeare , dans un autre dritoie , a voulu faire aussi son Arcadie , alors tous les gens d'esprit créaient la leur ; c'est la pièce intitulée : As you like it^ titre qui signifie à la fois , comme il vous plaira et comme vous V aimerez. Drame sans intrigue , pastorale sans fadeur , sa-

tire sans amertume ; c'est de tous les ouvrages de la scène moderne , le plus original. Des bannis politiques, un roi exilé par un usurpateur, un jeune homme chassé de sa famille et privé de son père, ils se trouvent réunis dans la forêt des Ardennes. La

(O Tom, II, p. 35.

414 I>RAMBS MERYSIIEUX ET FANTASTIQUES

même pensée que nous avons déjà remarquée dans les Deux gentilshommes de Férone et dans Cymbeline, acquiert ici son entier développement ; jamais la fraîcheur des bois et les silvres de la campagne » le bonheur du rien-faire , les délices de cette vie sans entraves ne furent si éloquemment, si vivement, si naïvement dépeints. C'est loin de la villa , vers la fin d'un bel et doux automne , qu'il faut lire ce drame singulier, dans quelque grande forêt solitaire , où l'on peut se sentir frémir sous les feuilles séchées et jaunies. C'est alors que Ton sent profondément l'âme intime du génie de Shakespeare et de la nature; alors qu'on s'associe à ces images décevantes d'une vie sans troubles et sans peines, d'un monde bruyant de misères humaines n'approche plus. Les habitants de la forêt n'ont ni montres ni horloges; leurs journées, comme celles des habitants de l'île Bourbon dans le roman de M. de Saint- Pierre se règlent sur le cours du soleil. Ils vivent sans compter les heures , non pour le savoir ou pour le gloire du bonheur. Une liberté sans bornes , une douce rêverie , une contemplation voluptueuse, remplissent toutes les pensées et

DE SHAKESPEARE.

Quelles les âmes ; une bienveillance universelle et philosophique , une profonde pitié pour les agitations de la vie, res-

pirent sous ces ombrages épais, dans cette retraite où Ton oublie tout excepté la bonté, la volupté et la tendresse. L'écho lointain d'un monde orageux arrive comme un bruit vague jusqu'aux portes de la solitude, et frappe l'oreille des exilés pour leur rendre leur situation plus chère et plus douce. Quelquefois le tumulte de la chasse , les fanfares du cor, les soupirs ou les ivresses de l'amour[^] animent le paysage sans y jeter aucune agitation violente. Jamais la volupté ne se montra plus naturellement alliée à la vertu ; jamais la nonchalance d'une vie oisive ne fut plus séduisante , ni la mélancolie plus friande.

Mais Shakspeare n'a pas fermé les yeux sur le ridicule de cette existence molle et rêveuse qui , selon toute apparence , s'accordait d'ailleurs avec son propre penchant (i). Deux personnages, un ibu et un philosophe , se chargent de combattre en les exagérant , les chimères que le poète a

(i) Shakspeare; à quarante ans , m retira dans «a petite maison de Stratford-on-Avon , dont il se lortil plu».

416 DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES

évoquées. Le bouffon , qui se nomme Pierre-de[^] touche j Touchstone (mot insignifiant en français et grotesque en anglais) , se moque de toutes les prétentions vaporeuses des autres acteurs , et sur[^] tout des ravissements de l'amour céladonique : il choisit la plus laide des bergères , en fait sa Dlle^{*} cinée, l'idéalise , la pare de toutes les grâces et de tous les trésors de la beauté , et va promenant ses ironiques amours au milieu des autres bergers de la forêt. Quant au philosophe Jacques , mélancoly Jacques , il est de[>] bonne foi , et plus à plaindre que ridicule ; c'est le misanthrope de Shakspeare. Plus contemplatif que *WAlceste* de Molière,

épris seulement de la solitude et de la rêverie , il se montre à nous comme le Don Quichotte de 1»

méditation philosophique. Il se jette au pied d'un arbre ; et là son bonheur est de se livrer à des réflexions mélancoliques sur les vicissitudes de la fortune^ sur la fausseté des mortels, sur les maux que la société se fait à elle-même , sur le joug tyrannique que Thomme prétend avoir reçu le droit d'imposer aux animaux qu'il asservit ou qu'il égorge. Une citation peut seule donner quelque idée de cette pièce singulière , de cette idyll/e phi-

DE SHÀKSPEÀRE» 4>;

losophique. La scène est dans les Ardennes , où le vieux duc vit retiré avec ses compagnons d'infortune^

Le duc ESUiB> aa milieu dt ses anciens courtisans. Eh bien , frères dVxil , compagnons , que tous semble? Depuis qne dans ces lieux , le malheur nous rassemble , Il s est passé , je crois , bien des jours , bien des ans. Autrefois sous la pourpre esclaves éclatans , Nos jours , qui s'écoulaient chargés d'inquiétude , Valaient>-ils le loisir de cette solitude?

Fausseté , ruse , envie et dehors mensongers ,

Vous habitez la cour t j'échappe à vos dangers.

Quels maux redoutons-nous , en ce bois solitaire ? La douleur imposée à notre premier père ?

L*orage dans le ciel et les vents irrités , Et le froid de Thiver et lardeur des étés.

Moi, quand la bise souffle à la fin de l'automne , Lorsque ma tête tremble et que mon corps frissonne . Cette étreinte du froid

qui me fait tressaillir Me dit que je suis homme et que je dois mourir ; Conseiller éloquent , fidèle , mais sévère , Qui de ma royauté dédaigne la colère , Je Téconte et souris , et je me dis tout bas : « 11 vaut mieux que la cour ; il ne me flatte pas (i). »

(i) Acte U, scène 1".

I. — ScBNBS DUN Village HARiTiiFB bn Angleterre. . . page

IL — Études sur Jbàn-Paul. 4^

^1. — Le Ménage de Jean-Paul ibid,

g 2. — Siebenkaese. 4^

§ 5. — Voyage, aventures périlleuses, exploite et jotA's d*angoisse d un aumônier de régiment , avec Jane applogie de sa valeur et une narration de ses hauts faits ,

contenus dans une ép)tre panégyrique et catécfaélique. 7 1

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/caractresetpaysoochasgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.